This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

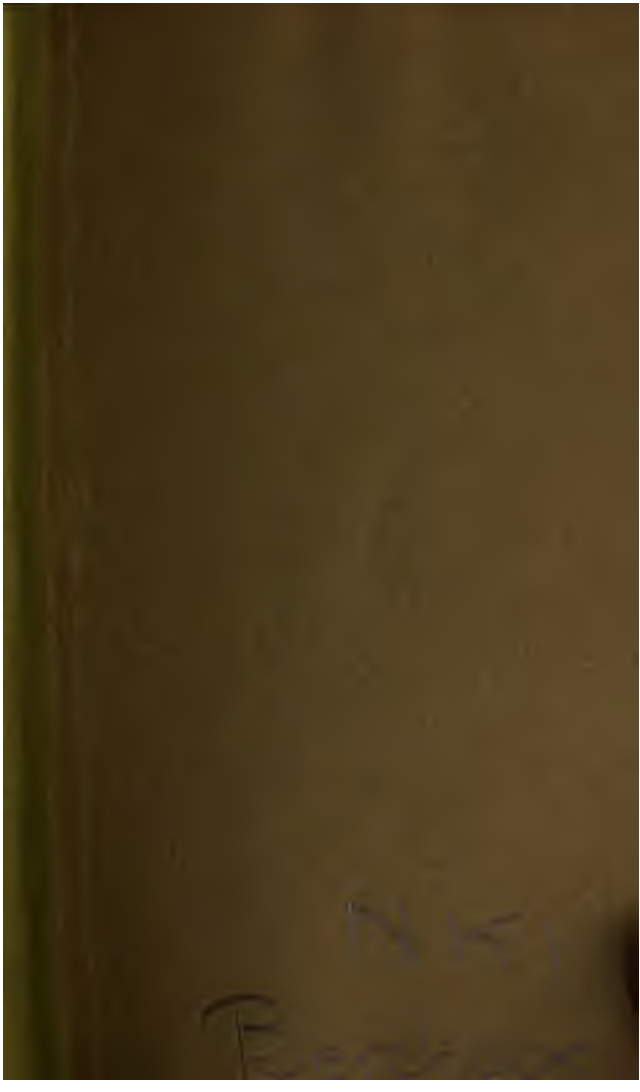
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

N.K.1
Berchoux



LA DANSE,

OU

LES DIEUX DE L'OPÉRA,

POËME EN VI CHANTS.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L

O Chute épouvantable et digne de mémoire!
Le Parterre aussitôt proclame la victoire.

Chant IV.

LA DANSE,

OU

LES DIEUX DE L'OPÉRA,

POËME,

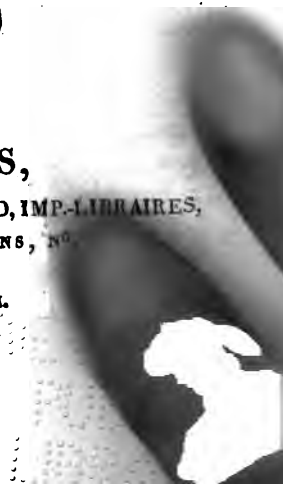
PAR J. BERCHOUX.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMP.-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N°.

M. DCCC. VI.



THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
60175
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

PRÉFACE.

Il n'y a peut-être pas de nom plus connu en Europe que celui de Vestris, et cela n'est pas étonnant, d'après le goût de la danse et des ballets, qui y est universellement répandu. M. Vestris est en possession depuis trente ans de briller sur la scène lyrique ; et sa supériorité, qui n'a jamais été contestée pendant tout ce temps, lui a valu le titre de *dieu de la danse*, que son père lui avait donné le premier, comme on sait. Mais il faut croire que chaque siècle amènera un phénomène nouveau en ce genre, et qu'un dieu successivement en chassera un autre, jusqu'à l'infini. M. Duport a déjà laissé bien loin derrière lui un danseur qui semblait avoir touché à la perfection, et qu'on jugeait ne pouvoir être surpassé. On sent que ce phénomène n'a pu avoir lieu sans exciter beaucoup d'orages dans la carrière des amours-propres les plus chatouilleux : la chute d'un dieu s'en est suivie. Cet évènement important appartenait de droit à la poésie épique, et je me suis hâté de m'en emparer. On sent

bien que j'ai usé amplement des droits du poète, qui sont d'inventer et de plier les évènements aux règles et aux convenances; mais je déclare que je n'ai eu l'intention de blesser personne. Je rends justice aux talents supérieurs de M. Vestris, particulièrement dans la pantomime. On ne peut voir dans tout cet ouvrage qu'une plaisanterie, dirigée plutôt contre la danse que contre les danseurs, à qui on doit naturellement pardonner la grande importance d'un talent, au moyen duquel ils peuvent vivre aussi honorablement que dans les premiers emplois de la finance ou de la magistrature.

Je ne me justifierai point de quelques critiques que j'ai faites de l'Opéra; elles ne sont point neuves, et je n'ai fait que mettre en vers celles qui ont eu lieu plusieurs fois avant moi; elles n'ont pas empêché que l'Opéra ne soit toujours regardé à bon droit comme le plus brillant et le plus magnifique spectacle de toute l'Europe.

LETTRE

A M. MICHAUD.

Je vous adresse, mon cher ami, le résultat des derniers travaux auxquels je me suis livré pour donner un poëme épique à la France, qui est soupçonnée de n'en point avoir ; ce qui ne contribue pas peu à la décrier. Tant que j'ai pu croire que la *Henriade* nous suffisait pour balancer l'*Iliade*, l'*Odyssée*, l'*Énéide*, la *Jérusalem délivrée* et le *Paradis*

perdu, je me suis tenu en repos, et j'ai dormi tranquille ; mais quand j'ai été persuadé du contraire, après m'être nourri des bons principes qui m'ont convaincu de la supériorité des Grecs, des Latins, des Italiens et des Anglais, alors j'ai cessé de dormir ; j'ai été honteux de la honte de ma nation ; j'ai été dévoré de jalousie contre les Grecs, l'Italie et l'Angleterre, et je me suis proposé de savoir s'il n'y aurait pas moyen de faire taire le reproche très grave qu'on nous fait de n'avoir pas la *tête épique*, selon l'expression de feu M. Malézieux. Je pense que vous êtes aussi parfaitement d'avis que la France est encore, pour ainsi dire, vierge d'épopée, quoiqu'on y fasse ordinairement trois cent soixante-cinq poëmes par an. En effet, il est évident que la *Henriade* est défectueuse, principalement sous le rapport de la fable

ou du merveilleux, qui est la partie essentielle de l'épopée, selon Aristote. On ne peut s'accoutumer à voir dans cet ouvrage la *Politique*, le *Fanatisme*, la *Vérité*, les passions et les dieux, prenant *un corps*, *une âme*, *un esprit*, *un visage*, à côté des visages de Henri, de Rosni, de Mayenne, de Gabrielle d'Estrées, que nous voyons pour ainsi dire encore.

Vous allez donc juger si j'ai réussi dans *la partie essentielle*, et si j'ai su éviter l'écueil qu'il y a à traiter des sujets puisés dans les faits récents. Vous ne doutez pas de toute la peine que j'ai eue d'abord à trouver des héros convenables; il y a long-temps qu'on ne sait plus qui *chanter* et qu'on a tout épuisé. J'ai inutilement fouillé dans l'antiquité, qui est fatiguée de nos continuelles recherches,

et qui se refuse enfin à fournir matière à nos chants. D'ailleurs, les Grecs et les Romains sont tombés, comme vous savez, dans un grand discrédit, et il n'y a plus moyen de les produire en bonne compagnie, depuis que Thalès, Aristide, Léonidas, Démosthènes, Gracchus, Scévola, Agricola, Publicola, Brutus et autres, nous ont apparu, il y a quelques années, faits comme des voleurs et des coupe-jarrets. J'étais dans un grand embarras, comme vous pouvez croire, et j'allais peut-être faire choix de quelque *Childebrand*, quand ma bonne étoile m'a conduit à l'Opéra, où j'ai trouvé tout ce que je cherchais. Vous concevez, mon ami, tout ce que ce lieu a de propice à l'épopée. L'Opéra est maintenant le dernier asile de la mythologie, et le véritable refuge de tous les dieux de l'Olympe : Jupiter, Junon, Ganimède, Hébé,

Minerve, Vénus, Vulcain, Terpsichore, etc. sont tous véritablement dans la rue de la Loi; et là, sans sortir de la vraisemblance, on peut les faire agir et parler d'une manière plus convenable que n'ont jamais fait Homère, Virgile, Ovide, qui n'avaient pas comme nous la faculté de voir, quand il leur plaisait, l'Olympe et ses habitants pour trois livres six sous. Après m'être assuré d'un sujet heureux, il fallait m'occuper de le mettre en œuvre, et c'est à quoi j'ai travaillé très sérieusement pendant plus de six mois; je me suis nourri tout ce temps de la lecture d'Aristote et du père Bossu; deux hommes qui, à la vérité, n'ont jamais fait de poëmes épiques, mais qui savent précisément comment il les faut faire. J'ai lu tout ce qui traite de l'*action épique*, *de la forme ou de la narration*, *du caractère des personnes humaines*,

des machines, ou de la présence et de l'action des divinités; j'ai appris que l'*épopée est un discours inventé avec art pour former les mœurs par des actions déguisées sous les allégories d'une action importante, qui est racontée en vers d'une manière vraisemblable, divertissante et merveilleuse.* J'ai appris beaucoup d'autres choses semblables, qui ne sont peut-être pas extrêmement claires, mais qui m'ont néanmoins suffisamment éclairé. Après m'être enfin enfoncé dans toute la métaphysique de l'épopée, j'ai exécuté mon projet. Vous me direz franchement si j'ai su atteindre mon but, et si je puis me flatter d'avoir *une tête épique.* A qui pourrai-je mieux m'en rapporter qu'à un ami qui est mon maître en poésie, et à qui il passe régulièrement par les mains trente ou quarante mille vers alexandrins

tous les mois. Du reste, vous me trouverez, je crois, à peu près en règle sur tous les points capitaux, sur la *proposition*, l'*invocation*, l'*exposition*, la *narration* et les *épisodes*. Il y a dans mon poëme un songe, une tempête, un récit, un conseil, une descente aux enfers, une promenade aux Champs-Élysées, une sibylle et un combat, toutes choses qui sont de rigueur. Vous y verrez les dieux placés pêle-mêle avec les hommes, et travaillant à l'action et au dénouement comme *machines essentielles et nécessaires*. Toutefois je me suis permis en plusieurs circonstances de marcher sans guides, et d'abandonner Aristote et le père Bossu, qui sont quelquefois un peu exigeants, un peu bavards, et tellement asservis à Homère, qu'à les entendre il faudrait toujours suivre pied à pied la marche de ce grand poète;

surtout quand ils sont morts depuis très long-temps.

Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur.

BERCHOUX.

LA DANSE,

OU

LES DIEUX DE L'OPÉRA.

CHANT PREMIER.

NAGUÈRE du Parnasse abordant les chemins,
Inspiré par Comus, j'ai réglé les festins.
La France s'est instruite aux leçons de ma lyre :
A ma voix faible encore elle a daigné sourire.
Dois-je cesser mes chants, et mourir satisfait
D'un peu de gloire acquise à mon heureux banquet
Embouchons à mon tour la trompette héroïque.
La danse, les ballets sur la scène lyrique

Offrent à mon génie un sujet important.
Heureux l'homme qui peut varier son talent!
Heureux quand il dédaigne une action vulgaire,
Et s'empare des noms que respecte la terre!
Le sien, digne d'amour, survit avec orgueil
A la foule des noms qu'engloutit le cercueil.
Aux héros de ses chants le poète s'égale.
Entre eux le préjugé ne met plus d'intervalle.
Le chantre d'Ilion, siège de tant d'exploits,
Voit comparer sa gloire à la gloire des rois;
Homère, vagabond, est le rival d'Achille,
Et le pieux Énée est moins grand que Virgile;
Celui qui délivra le berceau des Chrétiens,
Voit les lauriers du Tasse accompagner les siens.
La renommée unit par d'égales louanges,
Les noms d'Ève, d'Adam, de Milton et des anges...
Mais en nommant Milton, mon audace s'accroît.
J'aspire à l'égaler, n'en ai-je pas le droit?

Comme lui, m'emparant d'une mine féconde,
De la chute d'un dieu je vais remplir le monde,
Et dans mes vers pompeux et mes chants solennels,
D'une grande infortune occuper les mortels;
Je vais montrer ce dieu déchu de sa puissance,
Forcé de renoncer au sceptre de la danse,
De le remettre aux mains d'un mortel, d'un enfant
Sorti d'un grand combat vainqueur et triomphant.
O Milton! prête-moi cette plume sublime
Qui nous peint des enfers l'épouvantable abîme;
Qui place les remords, la haine, les vautours
Près du riant tableau des premières amours;
Qui, par un beau contraste, enfant de ton génie,
Oppose du Très-Haut la grandeur infinie
Au déplorable sort du rebelle Satan,
Tantôt hideux crapaud et tantôt cormoran;
Soutiens ma voix novice aux jeux de Calliope,
Des poètes grossiers brise en moi l'enveloppe,

Fais-moi paraître enfin dans les rangs glorieux
De ces chantres brillants que protègent les dieux.
Vestris, nourri dans l'art qu'enseigne Terpsichore,
Aux jours de son printemps ne brillait point encore.
Timide compagnon des plus faibles danseurs,
Il ne prétendait pas aux suprêmes honneurs.
Un demi-dieu pourtant lui donna la naissance :
C'était peu pour oser concevoir l'espérance
D'être dieu quelque jour et d'avoir des autels :
Hélas, les demi-dieux sont si près des mortels !
Cependant exercé dans l'ombre et la retraite,
Sa jambe s'élevait au niveau de sa tête ;
Ses bras développés essayaient les contours
Qu'inventa la tendresse au pays des Amours.
Sa tête sur son cou mollement balancée,
Abandonnée aux vents et libre de pensée,
De son corps assoupli suivait les mouvements ;
Ses mollets à grands coups se heurtaient en huit temps ;

Et bientôt, élançant une jambe intrépide,
Il décrivit un cercle élégant et rapide.
Au Théâtre des Arts en naissant destiné,
Il y parut enfin par son père amené.
Paris qui l'y suivit vit avec indulgence
L'héritier d'un grand nom cher encore à la danse,
Et paya le tribut que sans doute il devait
Bien moins à son talent qu'au sang dont il sortait.
Les éloges publics enflammèrent son zèle;
Il sembla surpasser son père, son modèle;
On vit ramper sous lui ses timides rivaux;
Il ne mit plus de borne à ses hardis travaux.
Telle on vit autrefois une fameuse reine
Courir sur des épis qui s'inclinaient à peine,
Et suivre sur les mers le volage Alcyon
Sans que le flot salé pût mouiller son talon;
Dans le rapide essor de sa danse légère,
Tel le jeune héros ne touchait point la terre.

Trente journaux chargés de prodiguer l'encens
Aux talents applaudis, aux beaux arts renaissants,
Disaient chaque matin ses exploits de la veille,
Et vantaient de ses pas l'étonnante merveille.
Ce ne fut point assez : bientôt l'heureux Vestris
Se vit proclamer dieu dans le sein de Paris.
L'Olympe s'en émut, et vit avec murmure
Au rang des créateurs monter la créature ;
Et les dieux étonnés se demandaient entre eux,
De quel droit on portait les danseurs jusqu'aux cieux.
Mais pour le nouveau dieu mille jeunes déesses
Élevèrent bientôt leurs voix enchanteresses.
Ardente à le servir, la mère de l'Amour
Pour lui demanda grâce à la céleste cour ;
Et sa divinité n'éprouvant plus d'obstacles,
Il parut triomphant au pays des miracles.
Son père avec orgueil vit cet excès d'honneur,
Et lui tint ce discours qui partait de son cœur :

« Mon fils, grâces au ciel, grâces à moi, peut-être,
» Qui dirigeai tes pas et te servis de maître,
» Au faîte des grandeurs te voilà parvenu.
» J'ai dansé quarante ans, et n'ai point obtenu
» De jouer sur la terre un aussi noble rôle :
» Je ne m'en plaindrai point, et mon cœur s'en console,
» Puisque le digne sang des Alard, des Vestris,
» De la danse lui seul recueille tous les prix.
» Sans doute ils te sont dus, mais ton père ose croire
» Qu'il n'est pas tout à fait étranger à ta gloire.
» Poursuis, mais dans le rang où tu te vois placé,
» Songe au moins que sans moi tu n'aurais pas dansé;
» En respirant l'encens que le monde t'adresse,
» Garde le souvenir des soins de ma tendresse,
» Et ne t'affranchis pas dans tes succès divers,
» Du respect que tu dois à mes soixante hivers.
» Je vais mourir : la mort n'est point une disgrâce,
» Alors qu'on laisse un dieu pour appui de sa race :

» Un père voit finir sans regret son destin
» Dans les bras d'un enfant qui n'aura point de fin. »
Il dit : on vit des pleurs humecter sa paupière.
Son fils lui-même, ému, répondit : ô mon père !..
Mais son émotion excitant ses sanglots,
Il borna sa réponse à ces sublimes mots.
Cependant chaque soir, sur un pompeux théâtre,
Il fixait les regards d'une foule idolâtre.
A peine dans sa loge entouré de fâcheux,
Pouvait-il dépouiller le costume des dieux,
Pour aller vers le soir sans contrainte et sans gêne,
Souper chez les humains sous une forme humaine.
C'était peu de régner, en danseur glorieux,
Sur un peuple léger de son joug amoureux.
Son pouvoir s'étendit aux terres étrangères,
Il captiva de loin ces pesants insulaires
Qui semblent repousser les grâces et les ris
De leur fière Albion, rivale de Paris ;

Qui, sous un ciel brumeux que le soleil dédaigne,
Des beaux arts trop long-temps ont méconnu le règne.
D'une ville ennemie enviant le bonheur,
Londres sourit au nom de l'illustre danseur.
La Moscovie osa concevoir l'espérance
De voir sur ses glaçons le héros de la danse;
Et par ses envoyés jusqu'à lui parvenus,
Lui fit offrir en vain des trésors inconnus,
Les raretés du Nord, la dépouille chérie
Des ours de la Norwège et de la Sibérie.
L'étranger, cependant, venait de toutes parts,
Des bornes de l'Europe au Théâtre des Arts;
Et revenait joyeux parler à ses dieux Lares
D'une danse inconnue à des jambes barbares.
Rien ne manquait enfin à la gloire, au succès,
Au triomphe éclatant du nouveau dieu français.
Tout semblait lui promettre, en dépit de l'envie,
Que rien ne troublerait son immortelle vie:

Mais qui peut se fier au bizarre destin,
Prêt à briser le soir ses œuvres du matin!
Les dieux faits ici bas sont entourés d'abîmes
Trop prompts à s'entrouvrir pour d'illustres victimes;
Et tels sont les périls attachés aux grandeurs,
Qu'il faut porter envie aux modestes danseurs
Qui n'ont jamais connu les faveurs du parterre,
Qui, ne s'élevant point sur un pied téméraire,
D'une illustre infortune ont évité les traits :
Comme ils vivent sans gloire, ils meurent sans regrets.
Près l'un des grands faubourgs dont Paris se décore,
S'élevait un enfant dans l'art de Terpsichore,
Qui, caché sous un toit du tumulte écarté,
Dansait dans l'infortune et dans l'obscurité.
Ses pas audacieux et sa danse légère
Déjà semblaient promettre un grand homme à la terre;
Terpsichore elle-même avait jeté les yeux
Sur ses premiers essais chaque jour plus heureux;

Et déjà souriant à ses grâces innées,
Paraissait l'appeler aux grandes destinées.
Elle n'avait pas vu, sans un dépit secret,
Les honneurs qu'à Vestris le monde préparait,
Et sans doute à bon droit devait être irritée
Qu'on en eût fait un dieu sans l'avoir consultée;
Que Vénus protégeât la danse, les danseurs,
Et ne se bornât pas au domaine des cœurs.
Jalouse de ses droits, la muse de la danse,
Conçut l'heureux projet d'une juste vengeance :
« Va, dit-elle à Duport, son jeune protégé,
» Va, poursuis la carrière où tu t'es engagé;
» Jette-toi dans les bras d'une muse qui t'aime
» Et prétends t'élever au niveau d'elle-même.
» Un homme usurpateur de la divinité,
» Partage mes honneurs et mon autorité.
» Enflé de ses succès obtenus par l'intrigue,
» Orgueilleux des bontés que Vénus lui prodigue,

» A peine sa grandeur daigne s'humaniser ;
» Il semble qu'il n'est rien qu'on lui puisse opposer,
» Et je l'entends partout d'une voix triomphante,
» Prodiguer ses mépris à l'Europe dansante.
» C'en est trop : vengeons-nous d'un outrage commun,
» Renversons de concert ce colosse importun ;
» Qu'il donne, en succombant dans une grande lutte,
» Le spectacle effrayant d'une honteuse chute,
» Et que ce dieu d'un jour, abattu, consterné,
» Fasse amende honorable à tes pieds prosterné. »

A ce discours hardi Terpsichore fit trève ;
Elle prit dans ses mains les mains de son élève,
Et daigna lui donner d'importantes leçons ;
Elle régla ses pas et ses positions ;
Lui donna le secret de cette adresse extrême,
Qui semble élever l'homme au-dessus de lui-même,
Qui le fait triompher par un art enchanteur,
Des lois de l'équilibre et de la pesanteur ;

Qui le rend des oiseaux l'émule et le modèle;
Qui le change en zéphyr, en sylphe, en hirondelle;
Lui dit les pas nombreux par l'art imaginés,
Les *tortillés*, les *droits*, les *battus*, les *tournés*, (a)
Lui dit que c'était peu, pour seconder ses vues,
De soumettre ses pieds à des règles connues,
D'abandonner son corps à des sauts familiers;
Qu'il fallait s'élancer hors des communs sentiers,
Inventer, innover loin des règles vulgaires,
Et de la danse enfin reculer les barrières.
Enflammé d'un beau zèle, et de gloire jaloux,
Duport, de la déesse embrassa les genoux,
A ses sages conseils promit d'être fidèle,
Pour servir ses projets et venger leur querelle.
Aussitôt il la vit s'échapper de ses bras,
Et regagner l'Olympe en quelques entrechats.

Cependant, au milieu de sa fortune immense,
Un songe vint troubler le héros de la danse:

Fatal avant-coureur qui sembla l'avertir
Qu'il n'est point de grandeur qui ne puisse périr.
O muse! à mon lecteur du merveilleux avide,
De ce songe cruel fais un récit rapide;
Du dieu de l'Opéra raconte les ennuis;
Dis en tragiques vers la plus triste des nuits,
Qui fut suivie, hélas! d'un jour plus triste encore,
Et sembla préparer l'œuvre de Terpsichore.
Sur le mol édredon d'un lit voluptueux,
A peine le sommeil avait fermé ses yeux;
Heureux réparateur des soins de la journée,
Morphée, en protégeant sa couche fortunée,
En avait écarté le tumulte, le bruit,
Et la Samaritaine avait sonné minuit:
Tout à coup à Vestris, ô sinistre présage!
Apparaît un fantôme entouré d'un nuage
Qui, bientôt dissipé par quelques traits de feux,
Laisse voir un enfant brillant et radieux;

Le plus riche satin compose sa parure;
Un panache éclatant orne sa chevelure;
Sur ses pieds délicats prêts à prendre l'essor,
Brillent la broderie et les paillettes d'or;
Il s'avance, et bientôt d'une jambe élancée,
En quatre mouvements plus prompts que la pensée,
Il décrit en dansant un immense contour,
Aux acclamations d'une brillante cour.
Les trois Grâces, les Ris, à sa suite fidèles,
Soutiennent ses beaux bras, et lui donnent des ailes.
Ses gestes gracieux et ses pas enchanteurs
Étonnent les regards et captivent les cœurs.
« Jeune homme, dit Vestris qui le suit hors d'haleine,
» Au sein de mes états quelle audace t'amène?
» Oserais-tu prétendre à briller près de moi?
» A régner dans les lieux où je donne la loi?
» A peine dégagé des langes de l'enfance,
» Viens-tu me disputer le sceptre de la danse?

» Si tu n'es qu'un mortel, as-tu pu concevoir
» Cette vaine pensée et ce coupable espoir ?... »
Mais, sans être effrayé du dieu qui le menace,
Le fantôme poursuit et redouble d'audace ;
Il brave les discours d'un maître impérieux,
Dédaigne d'y répondre et n'en danse que mieux. [13]
Il disparaît enfin comme une ombre légère
Que fait évanouir un rayon de lumière.
Vestris est réveillé soudain par sa fureur ;
Il ouvre la paupière et connaît son erreur.
Le songe a disparu, l'inquiétude reste
Et le poursuit encor sur sa couche funeste ;
Il voit dans l'avenir cet enfant merveilleux
Lui ravir sa couronne à la face des dieux,
De sa divinité renverser l'édifice,
Le réduire à ramper derrière une coulisse,
Lui disputer enfin les faveurs et l'amour
Des nombreuses beautés qui composent sa cour.

Cette idée est affreuse et le comble d'alarmes.
Déjà, pour lui, la danse a perdu de ses charmes.
De sa chute future il ne voit que l'affront;
La terreur soucieuse est peinte sur son front.
Ses pas sont incertains, sa danse est moins légère:
Il ne se souvient plus des leçons de son père.
A la lumière, au monde, il veut se dérober,
Et deux fois en dansant il a pensé tomber.
En vain, sous les habits du jeune Télémaque,
Il va chez Calypso cherchant le roi d'Ithaque:
Ce lieu, naguère encor marqué par ses talents,
Lui semble dépouillé des grâces du printemps;
Ce séjour enchanteur, cette île si chérie
Ne paraît à ses yeux qu'une terre flétrie.
Eucharis cependant, encor chère à son cœur,*

* Je n'ai pas besoin de dire que cette intrigue amoureuse est de pure invention, ainsi que tout ce qui suit en ce genre.

Semble par sa présence adoucir son malheur:
Elle a tout son amour depuis quelques journées.
Cette nymphe, comptant quinze belles années,
Ayant à peine un cœur, l'avait déjà donné.
Elle voit son amant inquiet, consterné,
Et de son noir chagrin lui demande la cause.
« A ta chère Eucharis, tu caches quelque chose,
» Lui dit-elle; ai-je pu déplaire à mon amant?
» Tu ne me parles point, tu danses tristement;
» Ton sourire est amer, tes grâces sont forcées;
» Je ne sens plus mes mains dans les tiennes pressées,
» M'avertir que ton cœur, mon unique trésor,
» Ne m'est point infidèle, et m'appartient encor. »
Télémaque, à ces mots, embrassant son amante,
Lui dit qu'un songe affreux le trouble et l'épouvante;
Que de son faible esprit il ne peut détourner
L'image d'un enfant prêt à le détrôner;
Qu'il le voit, malgré lui s'élançant sur la scène
L'avertir hautement de sa chute prochaine.....

« Chasse cette terreur, dit la belle Eucharis;
» Les dieux ont embrassé la cause des Vestris,
» Et la danse, par eux ennoblie, illustrée,
» De ta divinité garantit la durée.
» Le soleil dans son cours peut transir et geler,
» La lune peut périr, les astres reculer,
» Les fleuves remonter aux sources de leurs ondes,
» Les femmes devenir cruelles, infécondes,
» L'univers retomber dans la nuit du chaos,
» Avant que des danseurs périsse le héros.
» Laisse la peur d'un songe aux cœurs pusillanimes;
» Que la danse et l'amour n'en soient pas les victimes;
» Montre-toi raisonnable et philosophe encor
» En jouant Télémaque élève de Mentor. »
« Ton langage me charme autant qu'il m'intéresse,
» Chère Eucharis, dit-il; je conçois ma faiblesse,
» Mais de la surmonter je n'ai pas le bonheur:
» Les dieux comme les rois connaissent la terreur;

» Elle assiège leur trône : on ne peut se défendre,
» Au faîte du pouvoir, de la peur d'en descendre.
» Je sens que j'ai besoin, dans mon trouble mortel,
» De changer de climat, de voir un autre ciel;
» Peut-être je saurai, loin d'une affreuse image,
» Retrouver le bonheur sur un autre rivage;
» L'Angleterre m'appelle et m'ouvre ses chemins.
» Je veux d'un fils d'Ulysse accomplir les destins;
» Voyager comme lui, non pour chercher mon père
» Qui jamais de Paris n'a franchi la barrière,
» Et qui dans l'univers ne s'est point égaré,
» Mais pour chasser la peur dont je suis dévoré;
» Mais pour voir Albion jouir avec surprise
» D'une danse inconnue aux bords de la Tamise. »
La sensible Eucharis frémit à ce discours.
« Tu vas par l'Océan séparer nos amours;
» Cruel, tu vas partir, moins pour fuir les fantômes,
» Que pour cueillir l'encens et l'or des trois royaumes.

» Qui me garantira les jours de mon amant
» Confiés sur la Manche au perfide élément ?
» Qui le ramènera ? qui pourra me répondre
» De la séduction des danseuses de Londre ?...
» Mais ton cœur à l'amour ne sut jamais s'ouvrir ;
» Il a trompé le mien trop prompt à s'attendrir.
» Non, cruel, tu n'es pas le fils d'une danseuse ;
» Tu suças en naissant le sang d'une macreuse,
» Ou le Mont-Blanc affreux, te formant dans son flanc
» Tout hérissé de neige, en a pétri ton sang.
» Va danser vers le Pô, la Tamise ou le Tibre ;
» Mais puisses-tu partout, perdant ton équilibre,
» Te confondre en faux pas qui trahissent l'espoir
» Des peuples de l'Europe avides de te voir !
» Puissent d'affreux sifflets déchirer tes oreilles,
» Te poursuivre la nuit durant tes longues veilles !...
» Peut-être ton retour devancé par ma mort.... »
« C'est assez, Eucharis ; je dois plaindre ton sort :

» Le mien est de te fuir quand tu m'es encor chère;
» Des héros et des dieux c'est la marche ordinaire:
» A l'amour trop souvent ils doivent s'arracher;
» Avoir l'âme de bronze et le cœur de rocher.
» Énée a de Carthage abandonné la reine,
» Pour fonder le berceau de la grandeur romaine;
» Thésée a dans Naxos, avec plus de rigueur,
» Laissé son Ariane en proie à sa douleur;
» Omphale à ses genoux n'a pu fixer Alcide,
» Et Renaud a bravé l'enchantement d'Armide.
» Les poëmes sont pleins de ces évènements :
» Il est beau d'imiter tant d'illustres amants... »

A ce cruel discours la belle allait répondre;
Mais le héros, craignant de se laisser confondre,
S'échappe comme un trait, laissant son Eucharis
Exhaler dans les airs ses inutiles cris.

FIN DU PREMIER CHANT.

LA DANSE,

OU

LES DIEUX DE L'OPÉRA.

CHANT DEUXIÈME.

CEPENDANT de Paris les pâles réverbères,
Le cédant au soleil, retiraient leurs lumières,
Quand Vestris, s'éloignant des murs de son palais,
Dirigea ses coursiers vers les tours de Calais.
Paris, qu'a déserté le héros de la danse,
Pleure avec Eucharis sur sa perfide absence.
Les salons, les boudoirs, tout semblait retentir
De ces mots douloureux : Vestris vient de partir!

Il est parti; déjà, loin de la capitale,
Il fait tous les plaisirs d'une ville rivale,
Qui de notre chagrin jouit avec orgueil.
La danse, les beaux-arts portent ici le deuil.
Jusques à son retour aura-t-on quelque joie,
Quand ses rôles vont être aux doublures en proie,
Quand la scène des arts, livrée à la douleur,
Perd son enchantement avec son enchanteur.

Cependant Terpsichore à sa marche attentive,
Déjà de l'Océan avait gagné la rive,
Et, ne renonçant point à ses projets vengeurs,
D'un orage en secret appelait les fureurs
Contre le paquebot ou la barque légère
Prête à porter le dieu sur le sol d'Angleterre;
Mais les Vents renfermés, rebelles à ses vœux,
Refusent de sortir et d'être furieux,
Et, pour des intérêts qui ne les touchent guère,

N'osent contre un danseur soulever l'onde amère.
La déesse conçoit un projet tout nouveau;
Elle quitte la rive et se plonge dans l'eau;
Aussitôt, franchissant un immense intervalle,
Elle arrive sans peine, en ligne verticale,
Aux lieux où de Neptune est le triste palais,
Qu'un limon éternel entretient toujours frais.
C'est là qu'on voit le fils de Saturne et de Rhée,
Gouverner à la nage une immense contrée.
Terpsichore le voit de son trident armé,
Étendu sur son char de coquilles formé,
Essuyant gravement sa barbe limoneuse.
« Prince, je viens vous voir, dit l'illustre danseuse;
» Je viens vous apporter le plus noble des arts:
» Les hommes et les dieux dansent de toutes parts;
» On danse dans le ciel, aux enfers, sur la terre;
» On y voit à l'envi briller dans la carrière,
» Vestris, Pluton, l'Amour, Nivelon, Jupiter,

» Junon, Clotilde, Hébé, Proserpine, Miller;
» Vous seul ne dansez point dans le sein de votre onde,
» Et n'êtes point acteur dans le ballet du monde.
» Que vous sert le trident et le sceptre des mers,
» Sans la grâce qui seule embellit l'univers,
» Sans l'aimable talent où mon art se déploie?
» Acceptez un bienfait que le ciel vous envoie.
» Votre âge ne doit point arrêter votre essor;
» Apprenez à danser, il en est temps encor. »

Neptune, en souriant, accueille la déesse,
Et, ravi de son air, charmé de son adresse,
Sensible à la cadence, il ne dédaigne pas
De danser avec elle et d'imiter ses pas.
Aussitôt, rassemblant les Océanitides,
Son épouse Amphitrite et quelques Néréides,
Les plus légers dauphins, les monstres les plus beaux,
Il compose un ballet dans l'empire des eaux:

Leur masse en est troublée, et la troupe dansante
Cause sur leur surface une horrible tourmente,
Et l'Océan s'étonne en son lit alarmé
Du nouveau mouvement à son onde imprimé.

Élèves de Phébus, intrépides poètes,
Qui dans un calme heureux composez des tempêtes,
Qui, sans quitter la terre, intrépides marins,
Faites mugir les flots en vers alexandrins,
Décrirai-je avec vous ces horreurs rebattues,
Ces agitations que vous n'avez point vues,
Ces vagues qui, sans cesse offertes au lecteur,
Ne l'alarment pas moins que le navigateur.
Non, sans doute, il suffit; c'est assez que vos plumes
Aient cent fois soulevé *des montagnes d'écumes*;
Aient fait siffler les vents sur mille tons divers,
Et des feux de la foudre embrasé les deux mers:
Je dirai mon héros dans la peur qui l'agite,

Frissonnant de tomber dans les bras d'Amphitrite,
Et voyant sous ses pas les portes de la mort.
Quelle vue, ô grands dieux ! Mais veillant sur son sort,
Vénus de Cupidon implore l'assistance,
Des dieux de l'Océan il fait cesser la danse;
Leur offre de plus doux, de plus tendres plaisirs;
La mer est plus tranquille au bruit de leurs soupirs;
Le doux calme renaît : les ondes nivelées
Par un bal monstrueux cessent d'être troublées.
L'orage qui semblait menacer jusqu'aux cieux,
N'est plus que dans les cœurs des monstres amoureux :
Les requins attendris et les hyppopotames
Se livrent en silence aux ardeurs de leurs flammes;
La baleine soupire, et près de son amant
Creuse un lit de repos dans le sable mouvant;
Tout se tait et s'endort; le sensible Neptune
Laisse choir son trident dont le poids l'importune;
Terpsichore gémit et s'alarme de voir

Le pouvoir du sommeil surpasser son pouvoir;
Elle fuit, ne pouvant dans sa douleur amère,
Empêcher mon héros d'aborder l'Angleterre.(1)

Dirai-je les honneurs qui l'attendaient au port,
La foule s'agitant à son heureux abord;
Les murmures flatteurs de surprise et de joie
Qui suivirent son char sur la publique voie;
Le peuple d'Albion dételant ses chevaux,
Disputant le harnois, la bride aux animaux;
S'attelant au brancard, et fier d'une bricole,
Traînant avec effort une nouvelle idole?
C'est ainsi que l'on voit en plus d'une cité,
Le peuple témoigner son amour exalté :
Il se met dans les rangs de la bête de somme,
Se fait cheval ou mule et se courbe sous l'homme;
Heureux si quelquefois en tigre transformé
Il ne déchire pas son héros bien-aimé!

O funestes effets des faveurs populaires,
Qui ne doivent toucher que les hommes vulgaires!
Je ne verrai jamais, grâce à mes bons destins,
Mon petit char traîné par des coursiers humains;
Indigne que je suis d'un si bel attelage,
Dont je n'ai pas besoin pour faire bon voyage.

Au théâtre bientôt tous les regards surpris
Jouirent des talents du plus grand des Vestris.
Ses efforts sans exemple, hors de toute mesure,
Ses tours multipliés, ses grâces, sa parure,
Ce prestige qui suit la personne des dieux,
Cet éclat qui s'attache aux êtres merveilleux,
En lui tous les moyens de séduire et de plaire
Semblèrent réunis pour charmer l'Angleterre.
Son peuple qui s'estime heureux d'être marchand,
Qui fait sur des ballots siéger son parlement;
Qui dans tous ses plaisirs, où l'intérêt domine,

Ne voit que ses comptoirs, sa banque, sa marine,
Détourné d'un trafic qui fait tous ses succès,
Pour la première fois fut épris d'un Français,
Et daigna convenir, enchanté de sa danse,
Qu'il faut que sur ce point tout le cède à la France.

Cependant à la cour Vestris fut attiré:
La reine voulut voir ce danseur révéré,
Le reçut dans Windsor, l'accueillit avec grâce,
Et près de son fauteuil lui faisant prendre place,
Lui dit ces mots flatteurs: « Seigneur, il m'est bien doux
» De voir à mes côtés un danseur tel que vous;
» Et l'Angleterre voit ajouter à sa gloire,
» Quand vous daignez venir fouler son territoire.
» Parlez-moi de votre art; dites-moi par quel soin,
» Vous avez eu le don de le porter si loin,
» Veuillez me raconter quelle est son influence
» Sur l'esprit des Français, sur les mœurs de la France;

» Daignez m'entretenir du théâtre fameux
» Où vous réunissez tout le pouvoir des dieux;
» De ces ballets brillants dont vous êtes le maître,
» Qui donnent tant d'éclat au lieu qui vous vit naître.
» Dites-moi...., parlez-moi comme vous le voudrez,
» Bien sûr de l'intérêt que vous m'inspirerez.
« — Je dois céder au vœu que votre bouche exprime;
» Vous complaire, madame, est celui qui m'anime.
» J'ose vous demander, pour première faveur,
» L'indulgence qu'on doit au style d'un danseur.
» Nourri dans les ballets, élevé pour la danse,
» Je ne dois pas prétendre au don de l'éloquence;
» Je connais tous les tours qu'exige mon emploi,
» Mais un tour oratoire est étranger pour moi.
» Je suis dieu dans mon art; en tout autre, madame
» Je ne suis qu'un mortel né du sein d'une femme.
» Mon langage n'est pas un langage divin;
» Ma bouche parle mal, mais elle parle enfin:

» Je dois vous obéir, et je le fais sans honte.

» En artiste profond, souffrez que je remonte
» Au temps où les mortels, à leur instinct livrés,
» Dansaient comme les ours dans les bois égarés,
» Ne songeant pas qu'un jour des siècles de lumière
» Verraient la danse au rang des beaux arts de la terre,
» Et que tous les plaisirs lui céderaient le pas.
» Le chant est plus ancien, je ne le nîrai pas,
» Et je dois convenir ici, que la musique
» A donné la naissance à l'art dont je me pique.
» En naissant, l'homme chante, et ne saurait danser
» Puisqu'alors sur ses pieds il ne peut se dresser.
» Bientôt le sentiment exquis de la mesure,
» Se glissa dans l'oreille aidé de la nature.
» Au son du chalumeau par les pâtres enflé,
» A des pas moins grossiers l'homme fut appelé;
» Les pâtres, les bergers à l'ombre de leurs hêtres,

» Soit dit en leur honneur, furent nos premiers maîtres,
» Et dans les mouvements qu'ils faisaient sans leçons,
» Offraient le germe heureux des pas que nous faisons:
» D'où vient qu'à ce sujet la fable nous explique
» Que Pan fut l'inventeur de la danse rustique.

» Les Grecs et les Romains, fort grands hommes d'ailleurs,
» (Pardon, si je vous parle aussi de ces messieurs)
» Tout puissants qu'ils étaient, tout fiers, tout formidables,
» Furent assez long-temps des danseurs détestables:
» Leur histoire du moins donne lieu de penser
» Qu'ils firent peu de cas des maîtres à danser
» Jusqu'au temps où la Grèce, en prodiges féconde,
» Produisit deux mortels d'une adresse profonde;
» Deux hommes que l'on vit honorer leur pays
» Par des tours sans exemple et des sauts inouis;
» Qui comblèrent leur gloire en faisant, sur la scène,

» Danser du même pied, Thalie et Melpomène;
» Qui firent pirouetter dans leurs ballets nouveaux,
» Les princes d'Ilion, de Mycène et d'Argos;
» Qui, prenant leurs sujets jusques dans l'Empirée,
» Soumirent Jupiter aux lois de la bourrée;
» Enseignèrent enfin, maîtres des éléments,
» La gavotte aux zéphyrs, le passe-pied aux vents.
» Pour votre instruction, il n'est pas inutile
» De dire qu'il s'agit de Pylade et Bathile. ([3]
» Vous ne confondrez pas; s'il vous plaît, le premier,
» Avec le triste ami d'un héros à lier,
» Avec l'ami d'Oreste, infortuné sicaire,
» Meurtrier de Pyrrhus, de Thoas, de sa mère:
» Ce confident d'un roi bien digne de pitié,
» N'a rien fait pour la danse, et tout pour l'amitié.
» Pour ses bons procédés on lui doit de l'estime;
» Mais c'est assez pour lui: Pylade, pantomime,
» Verra sa renommée et ses lauriers accrus,

» Quand de l'*ami* Pylade on ne parlera plus.

» Ces illustres danseurs que l'histoire renomme,
» Par Auguste César furent mandés à Rome.
» Ce prince, des talents généreux protecteur,
» Fit jouer leurs ballets avec pompe et splendeur.
» Les Romains fatigués de spectacles barbares,
» Dignes d'apprécier deux hommes aussi rares,
» Sous un règne chéri se virent destinés
» A de plus doux plaisirs par la danse amenés.
» On les vit déserter la hideuse carrière
» Où des gladiateurs s'assommaient pour leur plaire.

» Des bals et des ballets le goût se conserva
» Jusqu'au règne du prince adopté par Nerva.
» Trajan, que la patrie osa nommer son père,
» Méritait peu, je crois, ce bienfait populaire,
» Puisque sous son empire, à Rome on vit périr

» Un art qu'il dédaigna de faire refleurir. (4
» Il méprisa la danse ; on ne fit rien pour elle,
» Sous son autorité soi-disant paternelle.

» Je m'arrête, madame, au sujet des anciens,
» Nécessaire aliment de tous les entretiens.
» A ces faits abrégés se borne ma mémoire ;
» Elle tombe en défaut : mais vous avez l'histoire
» Où vous pouvez puiser mille faits curieux,
» Que les historiens vous diront beaucoup mieux.
» Que si vous desirez quelque lumière encore,
» Vous pouvez consulter Lucien, Diodore,
» Aristote, Platon, Scaliger, Héliot,
» Grégoire, don Calmet, Philostrate, Thoinot,
» Tous gens dignes de foi, connus par leur science,
» Qui, sans être danseurs, parlent beaucoup de danse :
» A ce sujet surtout vous pouvez vous fier,
» Au *traité des ballets* du père Menétrier. (5

» J'en viens donc à la France, à ma terre chérie,
» Des talents et des arts véritable patrie;
» L'Europe maintenant confesse sans effort....
» Que dis-je ! l'univers est aujourd'hui d'accord
» Qu'il n'a pas existé peut-être sur la terre,
» De nation plus leste et surtout plus légère.
» Le Français, né volage et fait pour le plaisir,
» Semble tenir du sylphe ou plutôt du zéphyr.
» Aux beaux arts appelé par la nature même,
» Il tient d'elle en naissant, une grâce suprême;
» Un mouvement sans fin ne saurait le lasser,
» Et tout indique en lui le besoin de danser.
» Ce besoin le dévore et se change en manie;
» Le repos est pour lui l'ennemi du génie;
» Ses pieds frisent la terre et sa tête le ciel:
» Tel on voit.... mais plutôt on ne voit rien de tel.
» Peut-on lui comparer quelque peuple moderne?
» Il faut que devant lui chacun d'eux se prosterne.

» Les Anglais (je vous dois franchise et vérité),
» Vos fidèles sujets, sont d'une gravité
» Et d'une gaucherie à provoquer le rire;
» A leur confusion il est trop vrai de dire
» Qu'ils ne savent pas même entrer dans un salon;
» A votre majesté j'en demande pardon,
» Mais ces hommes si forts en marine, en finance,
» Sont à faire pitié dans une contredanse;
» Les habitans du Nord, les Suisses, les Germains,
» Sont encore aujourd'hui les plus lourds des humains;
» Ils pensent avoir fait les plus beaux pas du monde,
» Dans une gargouillade, une walse, une ronde. (6
» Sur tout le reste on voit leur adresse en défaut;
» Ils ne parviennent pas à s'élever plus haut.
» Les Dieux ont prodigué tous leurs dons à la France. »
A ces mots, tout à coup le héros fit silence,
Et sentant ses poumons cesser leur libre jeu,
Obtint la liberté de respirer un peu.

Un instant de repos lui rendit son haleine.
« Je poursuis, reprit-il. » — « Poursuivez, dit la reine. »

FIN DU SECOND CHANT.

LA DANSE,

OU

LES DIEUX DE L'OPÉRA.

CHANT TROISIÈME.

« Vous voulez que j'en vienne au théâtre fameux
» Qui rend de son éclat cent peuples envieux,
» A ce grand Opéra, spectacle de merveilles,
» Qui s'attache à charmer les yeux et les oreilles?
» Nul ne peut vous parler plus savamment que moi
» De ce lieu de féerie où je donne la loi;
» Où tout est plein encor des exploits de mon père,
» Où tout dit les talents, les amours de ma mère;

» Où ce père chéri, pour mon avancement,
» M'a cent fois gourmandé de son pied bienfaisant.
» Madame, dans notre art c'est ainsi qu'on avance :
» On en a fait sur moi l'heureuse expérience.
» Si ma place est marquée au rang des immortels,
» Je la dois tout entière à ces coups paternels.
» Notre éducation est rude en toutes choses,
» Et nous n'apprenons pas à danser, sur des roses.
» Il le faut avouer : ce séjour si vanté,
» Rendez-vous des beaux arts et de la volupté,
» Serait bientôt désert du parquet jusqu'aux ceintres,
» Si les musiciens, les poètes, les peintres,
» A le faire briller étaient seuls destinés,
» S'ils étaient de la danse un jour abandonnés.
» Je dois de ces messieurs dire ce que je pense :
» Leurs efforts ont des droits à la reconnaissance,
» Mais leur art est bien faible, ou du moins leurs talents
» Ne pourraient soutenir l'art des enchantements

» Les poètes surtout y font de tristes rôles.
» Vous n'avez jamais lu sans doute leurs paroles,
» Madame? on est d'accord de n'en faire aucun cas:
» Rien n'est moins enchanteur, et je ne voudrais pas
» Voir votre majesté condamnée à les lire,
» Elles ne font jamais ni pleurer ni sourire;
» On n'y voit que *douceurs, charmes, tendresse, amours;*
» Que des gens acharnés à s'adorer toujours,
» Qui ne finissent pas au sujet de leur flamme,
» Qui ne font que mourir sans jamais rendre l'âme,
» Les héros de tout âge y poussent des *hélas*,
» Des *soupirs étouffés* dont ils n'étouffent pas;
» Compromettant toujours, dans leur *aimable ivresse*,
» Les plus chers intérêts de Rome et de la Grèce.
» D'un poète en ce genre il faut plaindre le sort:
» Il semble qu'en naissant il soit frappé de mort.
» Heureux quand il obtient pour ses pauvres paroles
» Qui sont de la musique esclaves bénévoles,

» Que quelque ultramontain veuille bien s'en servir,
» Et de son art bruyant consente à les couvrir.

» La musique est un art que j'estime et que j'aime,
» Mais sa prétention au théâtre est extrême;
» Comme art imitatif, elle ose se vanter
» D'avoir le pas sur nous et de tout imiter;
» Ses tambours, je le sais, imitent le tonnerre;
» Ses flûtes, les oiseaux; ses timballes, la guerre;
» J'accorde la tendresse au charme de ses sons,
» La joie aux galoubets, la tristesse aux bassons;....
» Mais ensuite, au milieu des accords qu'on admire,
» J'écoute et ne sais pas ce qu'elle veut nous dire;
» Je cherche à démêler le jeu des passions....
» Je n'entends que le son de nos grands violons; (1)
» Et, dans les tours forcés où leur main s'abandonne,
» L'art m'ennuie à la fin quand l'artiste m'étonne.
» Toutefois la musique, en son ambition,
» Traite assez lestement les enfants d'Apollon;

» L'orgueilleuse triomphe au bruit de ses trompettes
» Qui semblent proclamer la honte des poètes.
» Elle ne voit en eux que ses humbles sujets,
» A ses partitions immole leurs couplets;
» Et, bourreau de l'esprit, ne songeant qu'aux oreilles,
» Leur supprime cent vers, fruit de cinquante veilles.
» Les beaux-arts, nous dit-on, se tiennent par la main,
» Ils sont frères, sans doute, on le nîrait en vain;
» Mais leur division, qui n'est que trop publique,
» Cause plus d'un scandale au théâtre lyrique;
» Chacun par son orgueil ou son zèle emporté,
» Sans égard pour son frère, agit de son côté;
» Ils s'embrassent souvent, mais pour se faire injure;
» La poésie est tendre, et la musique dure;
» L'une peint un amant *de ses larmes baigné;*
» L'autre joue un *presto* d'un fifre accompagné.
» Quatre-vingts violons, forts de leurs chanterelles,
» S'épuisent en accords, en trils, en r

» Et s'amusent ensemble à de jolis concerts
» Quand la Grèce est en pleurs, *ou Rome dans les fers*
» Le poète est au ciel quand l'orchestre est au diable :
» Voilà ce qu'on appelle *un ensemble admirable.*
» De nos compositeurs j'aime assez les talents ;
» Mais leurs beaux opéras ne sont pas beaux long-temps.
» Des Rameau, des Lulli les œuvres magnifiques
» Couvrent de leurs *largo* des chassis de boutiques.
» J'ai chez moi, par fragments collés sur du carton,
» Les grands airs de *Cadmus* et de *Bellerophon ;*
» On voit sur tous les quais les notes innocentes
» Des *Noces de Thétis* et des *Indes galantes ;*
» Qui voudrait aujourd'hui les faire exécuter,
» Passerait pour un fou qu'il faudrait garotter.
» Voilà le triste sort qu'éprouvent ces ouvrages
» Qu'on devait, disait-on, chanter dans tous les âges.
» Bien d'autres, avant peu, pourront aussi passer....
» De ces productions je ne sais que penser,

» Et je ne comprends rien aux chefs-d'œuvres illustres
» Qu'il faut, en quelque sorte, oublier tous les lustres.
» Je dois vous dire un mot de ces infortunés
» Dans notre académie à chanter condamnés.
» Leur destin m'intéresse, et leur tâche pénible
» Doit les recommander à tout être sensible.
» Les accents de leurs voix et leurs cris douloureux
» Sont des garants trop sûrs de leur sort malheureux.
» Cent-cinquante instruments, nourris de colophane,
» Semblent prendre plaisir à forcer leur organe;
» Et ces faibles chanteurs, vaincus, anéantis,
» Succombent au fracas des terribles *tuttis*.
» Plus d'une Iphigénie et d'une Clitemnestre
» Sont mortes à vingt ans victimes d'un orchestre
» Qui semblait se jouer de leur épuisement,
» Et les assassiner en les accompagnant:
» Lui seul a fait périr, à force d'harmonie,
» L'infortuné Rousseau dans la fleur de sa vie.

» Sa voix demandait grâce, hélas ! et le bourreau
» *L'accompagnait* encore aux portes du tombeau. (2
» Vous parlerai-je aussi des moyens assez tristes
» De nos décorateurs et de nos machinistes ? (3
» On sait que les palais d'Armide et de Psyché
» Sont formés de gros linge et de papier mâché;
» On sait que ces lambris dont la vue est charmée
» Ne sont que tachés d'ocre et de noir de fumée;
» Que le brillant soleil, quand il paraît le soir,
» Est l'effet d'un quinquet que seconde un miroir;
» Que la lune est l'effet d'un gros trou dans la toile;
» Qu'il n'en coûte pas plus pour avoir une étoile;
» Que l'Océan est fait d'une gase d'argent
» Que déroule à la hâte un cylindre tournant;
» Que tous les mauvais temps, les brouillards, les nuages
» Arrivent sur la terre à force de cordages;
» Que les Grâces, l'Amour, descendent des greniers;
» Qu'enfin les sales mains de quelques charpentiers,

» Du haut de l'échafaud où l'échelle les grimpe,
» Suspendent dans les airs tous les dieux de l'Olympe.(4
» Ces moyens cependant, risibles et mesquins,
» Pour la foule vulgaire arrivent à leurs fins,
» Et si dans la coulisse ils excitent le rire,
» Le parterre, de loin, les aime et les admire;
» Mais d'un prestige vain il serait bientôt las,
» Si celui des ballets ne l'accompagnait pas.
» C'est mon art tout divin, le grand art de la danse,
» Qui fait de l'Opéra la brillante existence.
» On s'ennuie aux chansons des Atys, des Renauds,
» Et des princes troyens connus pour chanter faux;
» Mais on se plaît à voir, dans un noble exercice,
» Faire une cabriole au fils du sage Ulyss
» On aime voir Achille, au milieu d'un ba
» Lever la jambe au ciel et tendre le molle
» Et certe il est plus grand en pareille postu
» Qu'en *versant*, comme un sot, des *pleurs pour une*

» Madame, en cet endroit, je vais être forcé
» De vous parler de moi : vous m'en avez pressé,
» Je me loûrai beaucoup ; je voudrais que l'histoire
» Pût m'éviter le soin de parler de ma gloire ;
» Mais vous me blâmeriez d'être plus réservé ;
» La vérité, le rang où je suis élevé,
» Tout me fait un devoir et tout me sollicite
» De ne vous point cacher l'excès de mon mérite.
» Marcel et d'Auberval et l'aîné des Gardels
» Ont laissé, je le sais, des regrets éternels ;
» Ils ont fait pour leur art des choses assez belles :
» La danse a pris sous eux des allures nouvelles.
» Nous devons au premier l'heureuse invention
» D'avoir au menuet employé le talon. (6
» Avant lui, par excès ou de zèle ou d'adresse,
» Sur la pointe des pieds on se tenait sans cesse.
» On doit à d'Auberval des sauts très-périlleux,
» Et quelques *tricottés* assez ingénieux.

» Les enfers, sous Gardel, devenus plus aimables,
» Avec plus de finesse ont vu danser les diables.
» Dans son genre élevé, mon père, plus grand qu'eux,
» Fut de tous les danseurs le plus majestueux.
» Je crois que *pour régner le ciel l'avait fait naître :*
» Chacun, en le voyant, le prenait pour son maître ;
» Tous les rois du théâtre imploraient son appui,
» Et le fier Artaban eût fléchi devant lui.
» Ses yeux ne daignaient voir, de son temps, sur la terre,
» Que trois grands hommes : lui, Frédéric et Voltaire,
» Quand il fallait entre eux déterminer son choix,
» Il se mettait toujours à la tête des trois.... (7
» Tous enfin ont brillé, sur la terre où nous sommes,
» De plus ou moins d'éclat ; mais ils étaient des hommes.
» Enfin, je suis venu, madame, et, franchement,
» J'ai fait faire à la danse un vrai pas de géant ;
» J'ai paru sur la scène, et, dans cette carrière,
» Ceux qui marchaient devant sont demeurés derrière ;

» Madame, en cet endroit, je vais être forcé
» De vous parler de moi : vous m'en avez pressé,
» Je me loûrai beaucoup ; je voudrais que l'histoire
» Pût m'éviter le soin de parler de ma gloire ;
» Mais vous me blâmeriez d'être plus réservé ;
» La vérité, le rang où je suis élevé,
» Tout me fait un devoir et tout me sollicite
» De ne vous point cacher l'excès de mon mérite.
» Marcel et d'Auberval et l'aîné des Gardels
» Ont laissé, je le sais, des regrets éternels ;
» Ils ont fait pour leur art des choses assez belles :
» La danse a pris sous eux des allures nouvelles.
» Nous devons au premier l'heureuse invention
» D'avoir au menuet employé le talon. (6
» Avant lui, par excès ou de zèle ou d'adresse,
» Sur la pointe des pieds on se tenait sans cesse.
» On doit à d'Auberval des sauts très-périlleux,
» Et quelques *tricottés* assez ingénieux.

» Les enfers, sous Gardel, devenus plus aimables,
» Avec plus de finesse ont vu danser les diables.
» Dans son genre élevé, mon père, plus grand qu'eux,
» Fut de tous les danseurs le plus majestueux.
» Je crois que *pour régner le ciel l'avait fait naître :*
» Chacun, en le voyant, le prenait pour son maître ;
» Tous les rois du théâtre imploraient son appui,
» Et le fier Artaban eût fléchi devant lui.
» Ses yeux ne daignaient voir, de son temps, sur la terre,
» Que trois grands hommes : lui, Frédéric et Voltaire,
» Quand il fallait entre eux déterminer son choix,
» Il se mettait toujours à la tête des trois.... (7
» Tous enfin ont brillé, sur la terre où nous sommes,
» De plus ou moins d'éclat ; mais ils étaient des hommes.
» Enfin, je suis venu, madame, et, franchement,
» J'ai fait faire à la danse un vrai pas de géant ;
» J'ai paru sur la scène, et, dans cette carrière,
» Ceux qui marchaient devant sont demeurés derrière ;

» Madame, en cet endroit, je vais être forcé
» De vous parler de moi : vous m'en avez pressé,
» Je me loûrai beaucoup ; je voudrais que l'histoire
» Pût m'éviter le soin de parler de ma gloire ;
» Mais vous me blâmeriez d'être plus réservé ;
» La vérité, le rang où je suis élevé,
» Tout me fait un devoir et tout me sollicite
» De ne vous point cacher l'excès de mon mérite.
» Marcel et d'Auberval et l'aîné des Gardels
» Ont laissé, je le sais, des regrets éternels ;
» Ils ont fait pour leur art des choses assez belles :
» La danse a pris sous eux des allures nouvelles.
» Nous devons au premier l'heureuse invention
» D'avoir au menuet employé le talon. (6
» Avant lui, par excès ou de zèle ou d'adresse,
» Sur la pointe des pieds on se tenait sans cesse.
» On doit à d'Auberval des sauts très-périlleux,
» Et quelques *tricottés* assez ingénieux.

» Les enfers, sous Gardel, devenus plus aimables,
» Avec plus de finesse ont vu danser les diables.
» Dans son genre élevé, mon père, plus grand qu'eux,
» Fut de tous les danseurs le plus majestueux.
» Je crois que *pour régner le ciel l'avait fait naître :*
» Chacun, en le voyant, le prenait pour son maître ;
» Tous les rois du théâtre imploraient son appui,
» Et le fier Artaban eût fléchi devant lui.
» Ses yeux ne daignaient voir, de son temps, sur la terre,
» Que trois grands hommes : lui, Frédéric et Voltaire,
» Quand il fallait entre eux déterminer son choix,
» Il se mettait toujours à la tête des trois.... (7
» Tous enfin ont brillé, sur la terre où nous sommes,
» De plus ou moins d'éclat ; mais ils étaient des hommes.
» Enfin, je suis venu, madame, et, franchement,
» J'ai fait faire à la danse un vrai pas de géant ;
» J'ai paru sur la scène, et, dans cette carrière,
» Ceux qui marchaient devant sont demeurés derrière ;

» Madame, en cet endroit, je vais être forcé
» De vous parler de moi : vous m'en avez pressé,
» Je me loûrai beaucoup ; je voudrais que l'histoire
» Pût m'éviter le soin de parler de ma gloire ;
» Mais vous me blâmeriez d'être plus réservé ;
» La vérité, le rang où je suis élevé,
» Tout me fait un devoir et tout me sollicite
» De ne vous point cacher l'excès de mon mérite.
» Marcel et d'Auberval et l'aîné des Gardels
» Ont laissé, je le sais, des regrets éternels ;
» Ils ont fait pour leur art des choses assez belles :
» La danse a pris sous eux des allures nouvelles.
» Nous devons au premier l'heureuse invention
» D'avoir au menuet employé le talon. (6
» Avant lui, par excès ou de zèle ou d'adresse,
» Sur la pointe des pieds on se tenait sans cesse.
» On doit à d'Auberval des sauts très-périlleux,
» Et quelques *tricottés* assez ingénieux.

» Les enfers, sous Gardel, devenus plus aimables,
» Avec plus de finesse ont vu danser les diables.
» Dans son genre élevé, mon père, plus grand qu'eux,
» Fut de tous les danseurs le plus majestueux.
» Je crois que *pour régner le ciel l'avait fait naître :*
» Chacun, en le voyant, le prenait pour son maître ;
» Tous les rois du théâtre imploraient son appui,
» Et le fier Artaban eût fléchi devant lui.
» Ses yeux ne daignaient voir, de son temps, sur la terre,
» Que trois grands hommes : lui, Frédéric et Voltaire,
» Quand il fallait entre eux déterminer son choix,
» Il se mettait toujours à la tête des trois.... (7
» Tous enfin ont brillé, sur la terre où nous sommes,
» De plus ou moins d'éclat ; mais ils étaient des hommes.
» Enfin, je suis venu, madame, et, franchement,
» J'ai fait faire à la danse un vrai pas de géant ;
» J'ai paru sur la scène, et, dans cette carrière,
» Ceux qui marchaient devant sont demeurés derrière ;

» Madame, en cet endroit, je vais être forcé
» De vous parler de moi : vous m'en avez pressé,
» Je me loûrai beaucoup ; je voudrais que l'histoire
» Pût m'éviter le soin de parler de ma gloire ;
» Mais vous me blâmeriez d'être plus réservé ;
» La vérité, le rang où je suis élevé,
» Tout me fait un devoir et tout me sollicite
» De ne vous point cacher l'excès de mon mérite.
» Marcel et d'Auberval et l'aîné des Gardels
» Ont laissé, je le sais, des regrets éternels ;
» Ils ont fait pour leur art des choses assez belles :
» La danse a pris sous eux des allures nouvelles.
» Nous devons au premier l'heureuse invention
» D'avoir au menuet employé le talon. (6
» Avant lui, par excès ou de zèle ou d'adresse,
» Sur la pointe des pieds on se tenait sans cesse.
» On doit à d'Auberval des sauts très-périlleux,
» Et quelques *tricottés* assez ingénieux.

» Les enfers, sous Gardel, devenus plus aimables,
» Avec plus de finesse ont vu danser les diables.
» Dans son genre élevé, mon père, plus grand qu'eux,
» Fut de tous les danseurs le plus majestueux.
» Je crois que *pour régner le ciel l'avait fait naître :*
» Chacun, en le voyant, le prenait pour son maître ;
» Tous les rois du théâtre imploraient son appui,
» Et le fier Artaban eût fléchi devant lui.
» Ses yeux ne daignaient voir, de son temps, sur la terre,
» Que trois grands hommes : lui, Frédéric et Voltaire,
» Quand il fallait entre eux déterminer son choix,
» Il se mettait toujours à la tête des trois.... (7
» Tous enfin ont brillé, sur la terre où nous sommes,
» De plus ou moins d'éclat ; mais ils étaient des hommes.
» Enfin, je suis venu, madame, et, franchement,
» J'ai fait faire à la danse un vrai pas de géant ;
» J'ai paru sur la scène, et, dans cette carrière,
» Ceux qui marchaient devant sont demeurés derrière ;

» En vain ils ont voulu me disputer le pas
» *Ils sont tous à mes yeux comme s'ils n'étaient pas.*
» Je ne vous dirai point quelle force suprême
» A dirigé mon corps, je n'en sais rien moi-même;
» Mais elle prend, je crois, sa source dans les cieux;
» Mes grâces sont l'effet de la grâce des dieux;
» Et ce n'est pas sans doute une erreur de le croire,
» Quand je marche aujourd'hui le rival de leur gloire;
» Quand, d'un commun accord, tout Paris enchanté
» M'élève sans réserve à la divinité....
» En me divinisant il a trop fait peut-être;
» Mais de n'être pas dieu je ne suis plus le maître;
» Je serais homme encor si l'on m'eût consulté.
» Je donne des regrets à mon obscurité,
» En songeant que souvent la fortune s'exerce
» A bâtir des grandeurs qu'ensuite elle renverse....
» Heureux qui peut danser, aux rives du Gardon,
» Près de sa jeune Estelle un naïf rigodon!

» Heureux ceux dont l'oreille à la mesure est sourde ;
» Qui, foulant le gazon d'une jambe bien lourde,
» A l'ombre d'un ormeau planté par leurs aïeux,
» Expriment leurs plaisirs dans un branle joyeux !
» O charme du hameau ! la félicité pure
» Est aux lieux où l'on fait les pas de la nature,
» Où l'on ne connaît point ces tours prodigieux
» Qui font casser la jambe ou la cheville aux dieux ;
» Elle est où de Narcisse une amante répète
» Le son du flageolet ou de la castagnette....
» Vous me pardonnerez cet élan pastoral,
» Peut-être déplacé dans ce séjour royal.
» Sans doute mes soupirs vous donnent lieu de croire
» Qu'il est quelque douleur au fond de cette histoire ;
» Que tout ne me rit pas dans le rang où je suis ;
» Qu'il entraîne toujours quelques secrets ennuis,
» Et que je ne suis pas à l'abri de l'orage
» Qu'excite un grand talent qui porte trop d'ombrage.

» Oserai-je le dire? un songe me fait peur:
» J'ai vu, comme Athalie, en frémissant d'horreur,
» Un enfant menacer ma gloire, ma couronne...
» Ma faiblesse est extrême, *et je vous l'abandonne.*
» Je n'attristerai point l'histoire de nos jeux
» Par les expressions d'un récit douloureux.
» Si votre majesté me soutient, m'encourage,
» Si je puis opposer l'honorable suffrage
» D'une illustre princesse aux coups des envieux,
» J'arriverai sans trouble au terme de mes vœux.
» Mais je reviens. La danse a pris sous mon empire
» Plus de force et d'éclat que je ne saurais dire.
» La pirouette, avant moi, se bornait à trois tours,
» Elle n'a plus de borne: on tournerait toujours
» Et rien n'arrêterait cette ardeur circulaire,
» S'il ne fallait borner les plaisirs du parterre.
» Les entrechats avaient des temps déterminés,
» Maintenant au génie ils sont abandonnés.

» Je pourrais m'élever, s'il était nécessaire,
» Jusqu'aux lieux où la roue imite le tonnerre;
» Et l'on m'a vu parfois, redoublant de vigueur,
» D'un firmament de toile atteindre la hauteur.
» Je ne poursuivrai pas un détail inutile,
» Je n'ai pas dédaigné de danser à la ville;
» De paraître à la cour où j'ai plus d'une fois
» Donné des croc-en-jambe et des leçons aux rois;
» Où les associant à ma grâce infinie,
» J'ai reçu de leurs mains le cachet du génie.
» J'ai formé dans mon art un essaim de beautés,
» Qui marchant sur mes pas, brillent à mes côtés.
» Vous dirai-je Saunier, par sa jambe embellie,
» Plus souple que le jonc qui croît en l'Arabie?
» Miller aux pieds ailés, flexible à quarante ans,[8]
» Comme un jeune roseau qui n'a vu qu'un printemps?
» Aimé (de ce doux nom c'est l'amour qui l'appelle),
» Belle comme Cypris, non moins sensible qu'elle,

» Tendre rose livrée aux zéphyrs amoureux,
» Fière de son calice épanoui par eux ?
» Delisle, emblême heureux de la beauté suprême,
» Légère, s'il se peut, de son embonpoint même,
» Qui pourrait, comme Hébé dans la céleste cour,
» Enivrer tous les dieux d'ambroisie et d'amour ?
» Chevigni, qui se plaît à sortir de la lice, (9
» Pour y rentrer toujours plus fraîche et moins novic
» Taglioni, Leval, Constance, Chameroi. . . . ?
» A ce nom quelques pleurs m'offusquent malgré m
» En puis-je refuser à cette infortunée,
» Par une faux cruelle à vingt ans moissonnée?
» J'ai vu dans un matin se pencher et mourir,
» Cette fleur malheureuse arrachée au plaisir.
» Contre les traits affreux du mal q
» Les dieux qui l'adoraient ne l'ont
» A peine sur la terre elle avait fait
» Hélas, il l'a conduite aux horreurs

» Les chrétiens l'ont damnée, et la Grèce idolâtre
» L'aurait placée au ciel au sortir du théâtre....(10
» Je m'égare en discours, en regrets superflus,
» J'ai semé quelques fleurs, je n'en sèmerai plus.
» Vous le dirai-je enfin; c'est par moi que la danse
» A pris dans ma patrie une telle importance,
» Que l'éducation ne peut plus s'en passer.
» On prépare au berceau les bambins à danser.
» Avec les rudiments d'une aride science,
» On ne désole plus les beaux jours de l'enfance;
» Elle n'a plus cet air gauche et de mauvais ton,
» Qu'on prend à fréquenter Saluste et Cicéron.
» Libre enfin des Latins qu'on a mis à leur place,
» Elle f[illegible] pas et salue avec grâce.
En [illegible] monde, elle s'y fait chérir
[illegible] qu'on lui fait acquérir;
[illegible] force est déjà telle,
[illegible] t elle.

» Les mœurs des premiers temps ne l'embarrassent plus;
» Elle ignore en quel lieu vivait le roi Belus;
» Ne connaît point Memphis, Babylone ou Carthage;
» Elle ne sait point dire en quel étroit passage
» Trois cents Léonidas se sont fait égorger.
» Mais elle sait *chasser*, *assembler*, *dégager*.
» Pour le dire, en un mot, c'est dans toutes les classes
» Que la danse a porté son adresse et ses grâces.
» Le plus obscur faubourg recèle sous ses toits,
» Des talents qui pourraient m'égaler quelquefois.
» La Courtille, Chaillot, la Rapée et Corbeille,
» Fourmillent de danseurs dont on vante l'oreille.
» On dirait des essaims d'*artistes réunis*,
» Et le Pré Saint-Gervais a ses Bigotinis. (11)
» Par des troubles affreux la France déchirée,
» Dans l'ardeur de danser ne s'est point modérée....
» D'élégants amateurs nourris de mes leçons,
» Font aujourd'hui la gloire et l'honneur des salons.

» Leurs pas récompensés par les faveurs des belles,
» Les mènent triompher dans l'ombre des ruelles.
» Parmi ces beaux acteurs de la société,
» Trénis s'est fait un nom brillant et respecté.
» Il disait aux beautés sur ses traces pressées :
» *Mesdames, pour me voir, étiez-vous bien placées ?*
» *Avez-vous remarqué mon mollet sémillant,*
» *Ma jambe libertine et mon pied agaçant.....* ? »
» Je n'abuserai point de votre patience;
» Quel que soit mon talent et sa haute importance,
» Peut-être est-il pour vous de plus touchants objets?
» Vous devez de ce jour le reste à vos sujets.
» Je sais trop quels devoirs impose un grand empire;
» L'orphelin vous attend et le pauvre soupire.
» Je vous rends à des soins dignes de votre cœur.
« Allez, lui dit la reine, allez, heureux danseur;
» C'est assez : vos discours font aussi des conquêtes,
» Et vous avez parlé comme un dieu que vous êtes.

» D'un rang trop élevé je connais les dangers ;
» Mais de vaines terreurs, des rêves mensongers,
» Ont-ils droit de troubler une si belle vie ?
» Sans doute un grand mérite effarouche l'envie ;
» Vous devez la confondre et braver ses efforts.
» Je vous offre, après tout, mes flottes, mes trésors ;
» Et si ce n'est assez de toute ma puissance,
» J'entraînerai l'Europe à secourir la danse....
» Partez, faites encor l'ornement et l'amour
» D'un pays qui soupire après votre retour.
» Mais dans tous vos exploits que la gloire accompagne,
» Donnez un souvenir à la Grande-Bretagne ;
» Dites que chez un peuple inhabile aux talents,
» Vous avez recueilli beaucoup d'or et d'encens ;
» Qu'il sait mettre du moins un grand prix au mérite. »
A ces mots, le héros termina sa visite ;
Et payant de son art un gracieux tribut,
S'échappa de Windsor par un triple salut.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

LA DANSE,

OU

LES DIEUX DE L'OPÉRA.

CHANT QUATRIÈME.

Dieu des vers qui charmais l'antique Thessalie,
Qui du fils de Phérès gardais la bergerie,
Tu ne t'y bornais point à chanter les héros ;
Tu dansais au milieu des paisibles troupeaux !
Ah ! que ne puis-je atteindre à ta double science !
Je chante, mais je suis inhabile à la danse.
Pour cet art séducteur j'ai toujours fait des vœux ;
Mais j'eus toujours des pieds et des bras malheureux.

Je n'accuse que vous, famille un peu barbare
A qui je dois le jour (don qui n'est pas bien rare);
Vous avez, je le sais, par quelques soins touchants,
Formé pour la vertu les premiers de mes ans;
Vos leçons m'ont servi de guides secourables;
Mon esprit et mon cœur vous sont fort redevables:
Plût au ciel que mes pieds vous dussent autant qu'eux!
Je me passerais bien d'être si vertueux:
Que me fait ma vertu, gauche, triste, empesée,
Quand du monde dansant je me vois la risée;
Quand je n'ose y risquer quelques pas incertains,
Qui semblent exciter le mépris des humains!
On dirait qu'en ce genre une lourde influence,
Des enfants d'Apollon ait marqué la naissance.
Ces hommes dont les chants sont si doux, si fleuris,
N'ont jamais su donner la main à leur Iris;
Au Pinde ils sont charmants pour célébrer les Grâces,
Au bal ils ont encor la poussière des classes.

Puissent ici mes vers faire par quelqu'endroit,
Oublier, s'il se peut, le danseur maladroit!

L'esprit de mon héros, dégagé de nuages,
Reprenait quelque joie au milieu des hommages,
Et d'un songe fâcheux était moins offusqué;
A son heureux voyage un terme était marqué.
L'Opéra cependant, avec impatience,
Redemandait son dieu, déserteur de la France,
Et faisait retentir les échos de Paris
De ce refrain touchant: « Quand rentrera Vestris? »
Qui le retient encor? quand pourra sa rentrée
Ramener dans nos murs une foule égarée?
Une seconde fois protégé par l'Amour,
Il traverse la Manche et hâte son retour.
Eucharis de son cœur était encor maîtresse;
Ses malheurs lui donnaient des droits à sa tendresse;

Peut-être il l'avait fuie avec trop de rigueur,
Mais il lui rapportait une nouvelle ardeur.
Il arrive, il la voit, et, se rapprochant d'elle,
Il se sent repousser par une main cruelle.
Il s'efforce de plaire : inutiles efforts !

« Eh quoi ! les dieux absents ont-ils aussi des torts ?
» Dit-il ; ai-je subi l'infortune vulgaire
» Des amours malheureux qui désolent la terre ?
» Un autre a-t-il reçu loin de moi tes serments ?...

« Les ballets sont remplis de ces évènements,
» Dit la nymphe à son tour ; on a vu les déesses,
» Les reines, quelquefois manquer à leurs promesses ;
» Et vous m'avez appris, si je puis m'en vanter,
» A connaître l'histoire ainsi qu'à la citer.

» Mille exemples fameux prennent soin de m'absoudre.
» Junon fut infidèle au maître de la foudre ;
» Tandis qu'Amphytrion combattait Ptérélas,
» Alcmène et Jupiter ne se battirent pas ;
» L'épouse de Titon, qui n'eut point de rivale,
» Pour le jeune Orion abandonna Céphale....

« Puis-je connaître au moins l'Orion fortuné
» Que l'Amour à vous plaire a déjà destiné ?

« Oui, sans doute, et bientôt il se fera connaître.
» Ce soir, à l'Opéra vous le verrez paraître ;
» Peut-être son début vous pourra confirmer
» Qu'après vous il avait le droit de me charmer,
» Et que votre terreur n'aura pas été vaine.
» Trois lustres et trois ans sur lui pèsent à peine ;
» Déjà ses premiers pas ont cette habileté,
» Ce fini précieux de la maturité ;

» Il a cette souplesse attachée au jeune âge ;
» Il a cet abandon.... il a bien davantage.... »

A ces mots, le héros justement interdit,
Ne peut dissimuler sa haine et son dépit.
Une infidélité n'a rien qui l'indispose ;
Mais sa gloire est trahie, et c'est tout autre chose.
La grotte d'Eucharis retentit un moment
Des imprécations du héros mécontent.
Du théâtre des arts bientôt il prend la route,
Et va voir débuter le rival qu'il redoute.
O miracle ! ô terreur ! il reconnaît l'enfant
Que naguère il a vu dans un songe effrayant.
Il ne peut s'y tromper ; c'est lui, c'est son audace,
C'est la même vigueur que tempère la grâce.
Le peuple cependant, par de bruyants transports,
De l'heureux débutant accueille les efforts.

Confondu dans la foule aux portes du parterre,
Dévorant en secret sa rage solitaire,
Le dieu, sous le manteau du plus simple mortel,
Supporte jusqu'au bout ce début criminel.
Pourtant il se rassure, et se repose encore
Sur le titre divin dont le monde l'honore;
Il se flatte, en faisant l'essai d'un nouveau pas,
Que sa divinité ne le trahira pas.
La Renommée annonce aussitôt sa rentrée,
Par lui, par ses amis avec art préparée.
Il jouait, à dessein, le *Retour du Zéphir*,
Aimable allusion qui devait le servir!
Le retour de l'enfant d'Éole et de l'Aurore
Fit encor les plaisirs, les délices de Flore,
Et de quelques beautés, ornements du printemps,
Heureuses de fixer ses regards caressants;
Mais la ronce piquante et la triste bruyère,
Déshonorent souvent le plus riant parterre:

Zéphire a quelquefois éprouvé des rigueurs,
Et ne voltige pas constamment sur des fleurs.
Du plus jeune des Vents Vestris jouant le rôle,
Parut avoir déjà la vieillesse d'Éole.
Sans doute à cinquante ans un Zéphyr sous ses pas
Doit écraser le lis, la rose, le lilas,
Et certe à tous les yeux doit paraître à cet âge,
Trop lourd pour *agiter doucement le feuillage*.
Le peuple à ce retour applaudit faiblement,
Funeste pronostic d'un plus grand changement!
L'oreille du héros n'était plus chatouillée
De ces cris que poussait la foule émerveillée,
Quand du fond de la scène il semblait à ses yeux,
Venir fondre sur elle en danseur furieux.
Il rentre : de l'Amour il invoque la mère,
Il lui demande un baume à sa douleur amère ;
Ce baume sur sa plaie est un vain appareil.
Enfin il se décide à former un conseil,

Composé de danseurs, soutiens de sa couronne,
Attachés à sa gloire ainsi qu'à sa personne.
Il assemble à la hâte, en un lieu retiré,
Gardel, le grand Gardel des danseurs révéré,
Vieilli dans les ballets et la chorégraphie,
Brillant d'un triple éclat dans la *Dansomanie*; (2
Beau dans le menuet, et presqu'égal aux dieux
Qu'il anime à la danse et du geste et des yeux;
Omer, habile en l'art de brandir la rondache,
Valeureux Don-Quichotte aux *Nôces de Gamache*; (3
Beaupré, petit de taille, et grand par son talent,
Du héros espagnol grotesque confident, (4
Tantôt noir Africain au sérail de Bisance,
Tantôt démon affreux, tantôt prévôt de dans
Hulin, l'heureux Hulin connu par son enfant
Qui du dieu de Cythère est le portrait vivant,
Qui déjà de l'amour sait jouer tous les rôles,
Fier du petit carquois qui charge s[illegible]les; (5

Lalande, qui jamais n'a rien vu dans les cieux,
Mais qui n'en vaut pas moins et n'en danse que mieux ; (6
Godefroi, qui n'a point battu les infidèles,
Mais qui bat l'entrechat comme les grands modèles ;
Milon, de tous les rois digne représentant, (7
Qui n'est point de Crotone et n'est point le parent
De celui dont les mains fendirent un tronc d'arbre,
Et qu'on ne put jamais ébranler sur le marbre ;
Saint-Amant, Labori, Rivierre, Nivelon,
Henri, Branchu, Deschamps, Butteau, Titus, Léon,
Et d'autres, moins couverts de lauriers et de gloire,
Dont les noms ne sont pas présents à ma mémoire.
Tous en ordre rangés entourent le héros,
Qui sur des tabourets les invite au repos.
Lui, seul sur une estrade au centre préparée,
Leur adresse ces mots d'une voix altérée :

« Amis et compagnons, honorables appuis

» De nos sublimes jeux chers à tous les pays;
» Vénérables danseurs, que l'Opéra contemple
» Comme les vrais piliers qui soutiennent son temple;
» En arrivant ici vous avez dû penser
» Que je ne vous ai point assemblés pour danser.
» Un soin plus sérieux occupe ma pensée:
» Il s'agit de sauver ma gloire menacée;
» Il s'agit d'arrêter les progrès désastreux
» D'un danseur contre moi suscité par les dieux.
» Par le perfide effet de ses nouveaux systèmes,
» Amis, il veut me perdre et vous perdre vous-mêmes;
» Par un obscur rival si Vestris est vaincu,
» Vos talents ne sont rien, et notre art est perdu.
» Vous avez vu, messieurs, un parterre volage
» Accorder à Duport son coupable suffrage;
» Vous venez de l'entendre en son égarement,
» A ma succession appeler cet enfant,
» De ma divinité me dépouiller d'avance,

» Et fonder sur lui seul une folle espérance.
» Les Grecs auraient puni ces innovations,
» Comme des attentats aux lois des nations.
» Vous savez qu'à l'amende ils mirent Timothée,
» Pour une simple corde à la lyre ajoutée;
» Qu'après lui Diodore eut beaucoup à souffrir,
» Pour un trou qu'à la flûte il osa faire ouvrir.
» Que ne mérite pas un danseur téméraire,
» Qui, dès les premiers pas qu'il fait dans la carrière,
» Cherchant à me couvrir d'un éternel affront,
» S'avise de heurter les principes de front!
» Je ne regarde pas comme chose importante
» Qu'il m'ait en mon absence enlevé mon amante;
» Je ne regrette point l'infidèle Eucharis;
» A conserver un cœur j'attache peu de prix:
» Qui ne sait pas combien leur conquête est facile!
» Pour un que j'ai perdu, Vénus m'en offre mille;
» Mais, si vous y tenez, messieurs, je vous préviens

» Que celui qui n'a pas respecté mes liens,
» Ne doit pas respecter les vôtres davantage ;
» Que, ne se bornant pas à ce premier outrage,
» Il ira quelque jour, au sein de vos maisons,
» Vous ravir les objets de vos affections,
» Et qu'il entre déjà dans ses vœux téméraires
» De ranger sous ses lois toutes vos écolières,
» De soumettre leurs pas à de nouveaux écarts
» Désorganisateurs du plus brillant des arts.
» Quant à moi, compagnons, suis-je un dieu, je vous prie,
» Ou ce titre n'est-il qu'une plaisanterie ?
» Est-ce une illusion, me serais-je abusé ?
» Est-ce pour m'avilir qu'on m'a divinisé ?
» Serais-je de ces dieux de sapin ou de plâtre,
» Qu'on peut à volonté retirer du théâtre,
» Qu'ensuite au magasin on laisse sans honneurs,
» Couchés sur la poussière, en proie aux vers rongeurs ?
» Mais si je suis placé, par un sort plus prospère,

» Au-dessus des mortels qui dansent sur la terre ;
» Si vous ne m'avez point jusqu'ici contesté
» Ce titre de *divin* que j'ai trop acheté,
» Vous devez m'affranchir d'un danseur que j'abhorre,
» En purger l'Opéra que son pied déshonore ;
» Et, puisqu'enfin le ciel ne nous a pas permis
» D'agir ouvertement contre nos ennemis,
» Par des chemins couverts marchons à la vengeance :
» La ruse est légitime où manque la puissance....
» Toutefois, compagnons, en l'état où je suis,
» Déjà ne pensez pas que je manque d'appuis ;
» Que l'univers regarde avec indifférence,
» Un dieu qu'on humilie, un danseur qu'on offense ;
» Et qu'enfin les Vestris, de l'Europe oubliés,
» N'y comptent pas encor de puissants alliés....
» Une reine sensible au chagrin qui m'accable,
» M'offre.... ce qu'elle m'offre est peut-être incroyable....
» Si vous me secondez je pourrai m'en passer ;

» Peut-être il s'ensuivrait trop de sang à verser,
» Et je ne ferai pas, trop sensible à l'outrage,
» D'un théâtre de danse un séjour de carnage.... »

A ces mots le conseil, dans un noble transport,
N'en profère pas moins le cri de *guerre à mort!*
Ses membres aussitôt, d'une voix unanime,
Offrent leurs bras vengeurs au dieu qui les anime.

Cependant Nivelon, plus calme, plus prudent,
Croit devoir modérer ce premier mouvement.
« Messieurs, dit-il, la mort, quelle que soit l'injure,
» Quand il s'agit de danse est peut-être un peu dure :
» Duport mérite tout, excepté le trépas ;
» Vengeons-nous, s'il se peut, mais qu'il ne meure pas.
» Protégeons notre chef, embrassons sa querelle,

» Mais qu'un sang, même impur, ne coule pas pour elle.
» A la source du mal nous devons remonter;
» Ce sont les pas nouveaux qu'il s'agit d'arrêter,
» Et les infractions aux règles de la danse.
» Le moyen de le faire est en votre puissance:
» Vous, Maître des ballets, avez encor ce droit;
» Attaquez seulement Duport par cet endroit.
» Vous pouvez lui donner des fers et des entraves
» Qui dans tous les ballets rendent ses pieds esclaves;
» Par les liens de l'art il le faut captiver;
» Que si malgré votre ordre il ose les braver,
» Crions à la révolte, au meurtre, à la licence;
» Annonçons que notre art touche à sa décadence,
« Que la France est perdue, et que nous désertons
» Un théâtre d'erreur.... Que dis-je! menaçons
» D'emmener avec nous nos filles, nos amantes,
» Nos mères, nos moitiés, toutes les figurantes,
» Aux bords de la Tamise, et de là jusqu'aux lieux

» Où coule la Néva sous un ciel nébuleux :
» Emportant comme Énée, au travers des campagnes,
» Nos pères et nos dieux, suivis de nos Ascagues. »

« Amis, dit Don-Quichotte enflammé de courroux,
» L'honneur n'a point recours à des moyens si doux ;
» De ces ménagements il s'indigne et s'offense ;
» Je ne connais pour lui que l'épée et la lance.
» Que Vestris en champ clos seul appelle Duport ;
» Qu'il s'arme, qu'il reçoive ou qu'il donne la mort ;
» Qu'il aille sur l'arène aux meurtres destinée,[8]
» Combattre pour sa gloire et pour sa Dulcinée ;
» Si de mon assistance il peut avoir besoin,
» Qu'il parle.... du combat j'offre d'être témoin ;
» S'il succombe, mes mains secourables et pures
» Mettront un dernier baume au sang de ses blessures ;
» Ses restes par moi seul seront ensevelis,

» Et ses derniers soupirs avec soin recueillis. »

« J'admire, dit Léger, ce conseil plein d'audace,
» Qui loin du Toboso n'est pas trop à sa place.
» Ne compromettons point dans ces paisibles lieux,
» Avec un sang impur un sang si précieux.
» Je connais trop Duport et l'ardeur qui l'anime;
» Il ose aussi prétendre aux lauriers de l'escrime;
» Par un bras à la tierce, à la quarte exercé,
» Le cœur même d'un dieu risque d'être percé.
» Je propose un moyen moins dangereux sans doute.
» Demain, notre ennemi du ciel prenant la route,
» Doit enlever Psyché par ordre de l'Amour,
» Et faire à l'Opéra le Zéphire à son tour;
» Il doit sur une *gloire*, à l'aide de cordages,
» S'élancer avec elle au séjour des orages; (9
» Gagnons le mercenaire ou le vil instrument

» Chargé de diriger ce hardi mouvement;
» Qu'il coupe avec adresse, et sans qu'on l'en soupçonne,
» Les cordes de la *gloire*, ou qu'il les abandonne;
» Que le nouveau Zéphyr, dans son vol arrêté,
» Malgré l'aile des vents, tombe précipité,
» Et que sur l'avant-scène avalant la poussière,
» Il vienne de sa chute effrayer le parterre. »

« Arrêtez, dit soudain Gardel effarouché,
» Je vous demande grâce en faveur de Psyché,(10
» Qui de suivre Duport ne sera point jalouse.
» Vous le savez, messieurs, j'en ai fait mon épouse:
» L'Amour me l'a cédée, et nos liens sacrés
» Depuis par l'Hyménée ont été resserrés.
» Je n'immolerai point, dans un zèle farouche,
» L'ornement de mon lit, le charme de ma couche.
» Si le conseil adopte un projet sans pitié,

» Je n'y dois pas risquer les jours de ma moitié;
» Je consens comme vous que le Zéphir périsse,
» Je n'y répugne point; mais alors qu'on choisisse
» Dans quelques rangs obscurs un sujet sans appui,
» Pour partager sa chute et périr avec lui. »

La Discorde pourtant, à nuire ingénieuse,
Dans un coin du conseil, déguisée en danseuse,
Soufflait sur l'assemblée un venin malfaisant.
Mille avis opposés sont donnés à l'instant.
A l'ennemi commun tous ont juré la guerre,
Mais chacun s'obstinant au moyen qu'il préfère,
Soutient avec aigreur sa folle opinion,
Et l'injure se mêle à la discussion.
Voilà donc les effets de la sagesse humaine,
En de nombreux conseils toujours stérile et vaine !
Dans les grands intérêts l'homme à l'homme opposé,

Sous la toge du sage est un fou déguisé.
Assemblez des Solons, des Lycurgues en foule,
Pour être les soutiens d'un pouvoir qui s'écroule,
Ne mettez point de borne à leur loquacité,
Laissez à leur faconde un cours illimité;
Ils ne soutiendront plus que l'erreur, l'injustice,
Et feront sur leur tête écrouler l'édifice:
Jamais un plan suivi d'un heureux résultat,
N'est sorti du cerveau de cent hommes d'état.

Cependant le héros ne voit pas sans alarmes
Son conseil agité sur soi tournant ses armes,
Prendre ses intérêts avec une chaleur
Prête à dégénérer en accès de fureur.
« Amis, dit-il, c'est trop; votre zèle me flatte,
» Mais parmi vos débats c'est en vain qu'il éclate.
» Il est temps de dissoudre un conseil orageux;

» Isolés désormais vous m'en servirez mieux.
» L'heure sonne au foyer, retournez sur la scène;
» Allez danser en paix dans Troie ou dans Mycène;
» Attendant que bientôt vous soyez avertis
» Du choix que j'aurai fait entre tous vos partis. »

A ces mots on se tait et les bouches sont mortes,
Et chacun pour sortir se précipite aux portes.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

LA DANSE,

OU

LES DIEUX DE L'OPÉRA.

CHANT CINQUIÈME.

CEPENDANT le héros, au fond de son palais
Va chercher un moment le silence et la paix.
Dans un galant boudoir, orné de trente glaces,
Il voit multiplier et réfléchir ses grâces.
« Eh quoi ! dit-il tout bas dans son trouble cruel,
» Ne suis-je plus Vestris, suis-je encore un mortel ?
» Ce bras si gracieux, cette jambe si fière,
» Ont-ils perdu le droit de charmer le parterre ?

60175

» Ont-ils dégénéré de leurs premiers travaux ?
» Le temps a-t-il séché la moëlle de mes os ?
» Non, sans doute. » Et dès-lors, reprenant espérance,
Il fait d'un pas hardi l'heureuse expérience ;
Il triomphe tout seul, et de lui-même épris,
Il s'écrie en dansant : « Je suis encor Vestris. »
Pourtant il se recueille ; il rêve, délibère
Sur les moyens de perdre un rival téméraire,
Qui déjà l'accablant de ses premiers essais,
Se prépare au théâtre à de nouveaux succès.
Il délibère en vain, quand Vénus inquiète,
Sous les traits de Clotilde entre dans sa retraite.
Elle a quitté l'éclat de la divinité,
Et gardé seulement la grâce et la beauté :
C'est le charme des cœurs, c'est Vénus tout entière,
Qu'un air d'humanité radoucit et tempère.
« Mon doux ami, dit-elle en lui tendant la main,
» En timides projets tu t'égares en vain ;

» Préviens, il en est temps, la chute de ton trône.
» L'heure presse : partout le danger t'environne;
» Tu prends de vains détours pour aller à tes fins.
» Du séjour des enfers demande les chemins;
» Hâte-toi d'y descendre et d'y faire un voyage,
» C'est une loi prescrite à tout grand personnage;
» Qui n'a pas visité ses ombres, ses cachots,
» N'a pas rempli la tâche imposée aux héros.
» C'est le parti qu'ont pris, pour des motifs moins graves,
» Pirithoüs, Hercule, Énée et d'autres braves.
» Va conjurer les dieux du séjour infernal
» D'engloutir, s'il se peut, ton dangereux rival;
» Qu'en dansant sur la scène il tombe dans un gouffre,
» Suffoqué par la flamme, étouffé par le soufre.
» Que s'il doit s'échapper de l'empire des morts,
» Sa jambe y perde au moins sa force, ses ressorts,
» Et que tombée à faux, courte et déshonorée,
» A celle de Vulcain elle soit comparée.

» Du reste les enfers offrent quelques douceurs,
» Et ne sont pas sans charme aux yeux des voyageurs,
» Qui, bien sûrs du retour, et préservés des flammes,
» Y peuvent pour s'instruire interroger les âmes,
» Et savoir des secrets aux vivants inconnus. »

Vestris de ce conseil rend grâces à Vénus ;
Il lui baise les mains, et bientôt se prépare
A gagner vers le soir la route du Ténare.
Un escalier affreux le conduit sur les bords
De l'antre à peine ouvert où s'engouffrent les morts ;
Il descend bravement : une pâle lumière
Lui fait apercevoir la gueule de Cerbère,
De ce monstre qu'on dit né d'un affreux géant,
Et du sein d'Échidna, moitié femme et serpent,
Mais dont le museau noir accuse l'origine,
Et qui n'est qu'un mâtin nourri par Proserpine.
Aux jambes du héros il saute avec ardeur,
Mais le héros poursuit en bravant sa fureur.

Il ne reconnaît point ce séjour de ténèbres,
Qu'ont décrit si souvent maints poètes célèbres.
Un poëme à la main il cherche vainement
Mille objets dont il lit le détail effrayant :
Cet affreux Phlégéthon qui *roule une onde impure*,
Dans un coin retiré ne coule qu'en peinture ;
Le Cocyte rempli des larmes des méchants,
L'Achéron, abreuvoir des rebelles Titans ;
Le Styx qui se replie et qui coule en spirale,
Et le Léthé, dont l'onde aux amants est fatale,
Paraissent à ses yeux taris et desséchés,
Et ne murmurent point sur leurs urnes penchés.
Il rencontre en chemin un groupe de Furies
Qu'il s'étonne de voir si fraîches, si jolies.
Tysiphone, Alecton, et Mégère leur sœur,
Jouaient avec leur torche, instrument de douleur ;
La volupté, l'amour, perçaient sur leurs figures,
Au travers des serpents qui formaient leurs coiffures ;

Les criminels charmés n'en avaient point horreur,
Ils riaient de leurs coups et de leur fouet vengeur;
Des remords dévorants ils n'étaient point victimes,
Et supportaient gaîment tout le poids de leurs crimes.
Les trois parques, Clotho, Lachésis, Atropos,
Oubliant leur métier, se tenaient en repos;
Elles ne filaient plus la trame de la vie;
Leur quenouille inactive et de fil dégarnie,
Languissait à leurs pieds auprès de leur ciseau,
Et Lachésis venait d'*égarer son fuseau.*(2)
La Chimère, songeant à des choses réelles,
Ne se nourrissait point d'*illusions cruelles*,
Et, pleine de vigueur, de force, d'embonpoint,
Respirait le plaisir et ne le rêvait point.
Les filles de Phorcus, les Gorgones avides,
Se permettaient de rire avec les Euménides,
Et d'abord du même œil se servant tour à tour,
En avaient six brillants de jeunesse et d'amour.(3)

Méduse, jouissant d'une santé parfaite,
Ne se souvenait pas d'avoir perdu sa tête,
Qui jamais n'avait eu le magique pouvoir
De changer en cailloux ceux qui venaient la voir.
Vestris, en s'enfonçant dans *la nuit infernale*,
S'étonne d'y voir clair. Il rencontre Tantale,
Qui d'un infortuné ne portait que le nom;
Il n'était point plongé dans l'eau jusqu'au menton,
Un rameau tentateur et des ondes perfides
Ne se dérobaient point à ses lèvres avides.
Prométhée, Ixion et d'autres malheureux,
A d'horribles tourments condamnés par les dieux,
N'étaient point tourmentés et se tenaient en joie;
L'un riait du vautour qui lui rongeait le foie,
Un autre de la roue où son corps étendu
Expiait un bonheur qu'il n'avait point perdu.
Un groupe de démons à figures hideuses,
Se livrait cependant à des danses joyeuses.

Pêle-mêle avec eux, leur souverain Pluton
A leurs jeux infernaux s'unissait sans façon;
Il dirigeait leurs pas : leurs mains étaient armées
De couleuvres sans fiel, de torches enflammées
Dont ils agitaient l'air avec précaution.
Le héros les aborde en leur disant son nom.
A ce nom révéré, dépouillant sa furie,
La troupe avec respect se courbe et s'humilie :
« Que voulez-vous, dit-elle, ô le dieu des danseurs ?
» Avez-vous aujourd'hui besoin de nos fureurs ?
» Parlez, nous sommes prêts à vous prêter nos armes,
» A remplir l'Opéra de terreur et d'alarmes.
» Avez-vous à punir quelque jeune beauté
» Coupable de rigueur ou d'infidélité ?
» Voulez-vous la livrer à nos griffes impures,
» Pour lui faire subir mille affreuses tortures ?
» Faut-il l'écarteler ou lui tordre les bras,
» La faire évanouir, et sur un matelas

» Arrangé tout exprès au fond d'un précipice,
» Précipiter son corps pour finir son supplice?
» — J'ai lieu d'être content de vos civilités,
» Et d'un zèle féroce, effet de vos bontés,
» Messieurs, répond Vestris ; je respecte les belles,
» Et ne demande point la mort des infidèles.
» Plût au ciel que l'amour m'amenât seul ici!
» Qu'il fût en ce moment mon unique souci!
» Mon épouse n'a point, comme celle d'Orphée,
» Été par un serpent dans mes bras étouffée,(4
» Et n'a point aux enfers encor porté ses pas ;
» Je ne l'ai point perdue, et ne la cherche pas.
» Un soin bien différent me conduit et m'anime :
» J'ai besoin aujourd'hui d'une grande victime.
» Un mortel que je hais, audacieux danseur,
» Est prêt à balancer le poids de ma grandeur ;
» Figurant révolté, sans nom et sans naissance,
» Il a mis le ciseau dans les lois de la danse;

» Et foulant le plancher d'un pied licencieux,
» Homme, il ose prétendre à détrôner les dieux.
» Respectables démons, la danse vous est chère
» Comme à moi, comme au ciel, comme à toute la terre:
» Vous ne manquez jamais à vos positions
» Dans toutes vos fureurs et vos contorsions;
» J'invoque votre zèle et votre intelligence:
» Duport est l'ennemi que poursuit ma vengeance.
» Sur les pas de Psyché bientôt il doit courir,
» Vous serez évoqués pour la faire souffrir.
» Vous pouvez à la fois punir un double crime;
» Sous les pieds du Zéphire entr'ouvrir un abîme....
» Vous m'entendez, messieurs. » A ces mots, les démons
En signe de fureur agitent leurs brandons,
On entend retentir les voûtes du Ténare
Des lourds trépignements de leur foule barbare.
A leurs gestes affreux, à leurs sauts effrénés,
On les croirait déjà sur leur proie acharnés;

Ils jurent par le Styx, fleuve si respectable,
De venger l'innocent, de punir le coupable.
Le héros satisfait de leur noble fureur,
Les paie en souriant d'un signe protecteur;
Et, s'armant d'un flambeau qu'à leurs feux il ravive
Il veut bien partager leur danse convulsive.
Il quitte enfin ces lieux, revoit l'astre du jour,
Et du vaste Élysée aborde le séjour. (5
Nul intérêt pressant ne semblait l'y conduire;
Mais il faut qu'un héros se promène et respire;
Et ses pas, comme ceux des vulgaires humains,
S'égarent quelquefois sans but et sans desseins.
Ce champ toujours célèbre, en grand nombre rassemble
De tristes bienheureux ennuyés d'être ensemble.
Des arbres, trop souvent de feuilles dépouillés,
Forment de longs chemins froidement nivelés;
Ils ne produisent rien: sur leurs branches stériles
Les oiseaux effrayés ne cherchent point d'asiles;

Souillés par la poussière aussitôt qu'ils sont verts,
On les croirait encor flétris par les hivers ;
Leur ombrage n'est point favorable au mystère.
L'Amour est effrayé le soir de la lumière
Qui partout éclairant les amants, les époux,
Rend le public témoin des serments les plus doux.
On n'y rencontre point ces voûtes de verdure,
Ces bocages fleuris, honneur de la nature,
Décrits si galamment avec de si grands soins
Par ceux qui les ont vus et fréquentés le moins.
Des êtres de tous rangs, des ombres isolées,
Parcourent lentement d'éternelles allées,
Qui coupent en tous sens ce monotone enclos
Où l'on ne peut s'asseoir sans payer le repos.
Mille chars élégants lancés dans la poussière,
Suivis des chars honteux que conduit la misère,
Donnent aux spectateurs quelques plaisirs bruyants ;
Les passants sont offerts en spectacle aux passants ;

Telle ombre que l'on croit joyeuse et fortunée,
Par de brillants coursiers dans l'espace entraînée,
Près d'elle voit souvent s'établir la douleur
Qui dévore ses pieds ou qui ronge son cœur.
Souvent une ombre à pied, pauvre et laborieuse,
Voit fuir en gémissant la voiture pompeuse,
Ouvrage que ses mains ont naguère achevé,
Et qui fend à crédit les airs et le pavé.
Mille objets cependant, mille scènes nouvelles,
Remplissent de ces lieux les sentiers parallèles.
Ici c'est un fauteuil où l'on va se poser
Pour prendre le plaisir de se faire peser;
Une ombre y fait métier du ministère auguste
D'évaluer le poids des âmes au plus juste; (6
Là, c'est un violon, qu'on tremble d'approcher
Quand on n'a point d'oreille à se faire écorcher;
Plus loin une princesse en modeste costume,
Fait entendre sa voix qu'a flétrie un long rhume,

Et sur des airs connus sollicitant du pain,
Au son d'une guitare avertit qu'elle a faim.
Ailleurs des échansons, d'une voix glapissante,
Proposent aux goujats leur liqueur ambulante.
Au fond sont des hameaux, du reste séparés,
A des plaisirs plus chers, aux danses consacrés:(7
On y voit la nature embellie, abrégée,
Et d'ornements divers confusément chargée.
Quelques monts sourcilleux, de mousse enjolivés,
Grotesques Apennins par la bêche élevés,
Parmi les arbrisseaux se distinguent à peine,
Toujours prêts à rentrer dans le sein de la plaine;
Quelques toits imitant les toits du laboureur,
Cachent des citadins sous leur chaume menteur:
La foule y cherche en vain des plaisirs solitaires,
L'innocence des champs et la paix des chaumières.
Ces lieux offrent partout des groupes de danseurs,
Se couvrant à l'envi de poudre et de sueurs.

Vestris avec orgueil, par ces ombres légères
Voit imiter ses pas, ses gestes, ses manières;
Et, fier de son pouvoir en ces lieux triomphant,
Dans leurs talents divers admire son talent.
Il s'éloigne et poursuit. Une vieille sibylle
L'attendait dans un coin de ce champêtre asile;
Sur une froide pierre elle se reposait,
Couverte d'un manteau dont l'ampleur la cachait;
Un long né seulement qui s'avançait en pointe,
Annonçait qu'à son corps une tête était jointe;
D'antiques falbalas, décousus par le temps,
Étaient de ses jupons les tristes ornements;
Ses mitaines partout de pièces surchargées,
Laissaient voir ses deux mains par la fièvre allongées;
A ses pieds deux souliers d'inégale grandeur,
Exercés dans la boue en avaient la couleur.
La vieille, en cet état de honte et de misère,
Lisait dans l'avenir pour un mince salaire;

Elle offrait aux passants des palais, des trésors,
Et n'avait pas un chaume où reposer son corps;
De plaisirs, de bonheur ses cartes étaient pleines:
Elle ne réservait pour elle que les peines;
Ses trente-deux cartons peints de rouge et de noir,
Ne lui laissaient pas même une lueur d'espoir,
Tandis qu'à tous venants prodigue de miracles,
Sa bouche à juste prix prononçait des oracles.

Vestris épouvanté s'arrête à son aspect;
Mais la terreur bientôt faisant place au respect,
Il met dans ses cartons toute sa confiance.
Elle lui dit ces mots qu'il a payés d'avance:
« Vous portez un grand nom, mais le destin jaloux
» Veut que ce nom s'éteigne et périsse avec vous;
» Ou plutôt votre race, à l'oubli condamnée,
» Ne se souviendra plus de quel père elle est née;
» L'Opéra pourra voir vos fils dégénérés,

» Confondus dans les rangs des danseurs ignorés....
» Que vois-je encor!... Je vois, ô disgrâce cruelle!
» Près de vous s'élever une race nouvelle.
» Un danseur de vingt ans doit un jour à vos yeux
» S'emparer d'un pouvoir fondé par vos aïeux;
» Il va porter la danse au plus haut point de gloire,
» Prendre au-dessus de vous sa place dans l'histoire.
» Rebelle à la routine et hardi novateur,
» D'une école plus belle il sera fondateur.
» Mais il ira plus loin dans sa noble carrière,
» D'*Acis et Galatée* il sera bientôt père....
» Ce ballet précurseur fera le désespoir
» De vous, de vos amis condamnés à le voir;
» Vous voudrez, invoquant l'autorité suprême,
» Écraser le rival du géant Polyphème;(8)
» Mais il saura braver votre impuissant courroux,
» *Acis* triomphera du géant et de vous.
» Tel est l'arrêt du sort, trop rigoureux peut-être;

» Il est écrit : j'ai dû vous le faire connaître.
» Mes tableaux jusqu'ici ne m'avaient présenté
» Que des chances de gloire et de prospérité ;
» Mais j'y vois pour vous seul une chance importune,
» Vous avez desséché ce torrent de fortune.
» N'allez pas vous flatter que, digne de Calchas,
» Mon oracle incertain ne se confirme pas ;
» Terpsichore m'explique un si triste mystère.
» Hélas ! j'étais danseuse avant d'être sorcière !
» D'un art trop séducteur je sais tous les dangers ;
» Il n'a point de secrets qui me soient étrangers.
» Une conformité malheureuse et funeste,
» De vos jours et des miens doit confondre le reste ;
» Le ciel par le malheur peut nous associer :
» Heureux si comme moi vous devenez sorcier !
» J'ai vécu comme vous ; les jours de ma jeunesse
» S'écoulaient pleins de gloire au sein de la mollesse ;
» Mes pas étaient l'honneur du Théâtre des Arts ;

» Les princes s'honoraient d'un seul de mes regards.
» Cette jambe, qui peut se soutenir à peine,
» Jadis avec fierté s'élevait sur la scène,
» Et jusqu'à ce genoux, maintenant déboîté,
» Montrait sa forme ronde au parterre enchanté;
» Cette bouche déserte, où la parole expire,
» Pour asservir les rois n'avait qu'à leur sourire,
» Et dans tous les contours de ces bras desséchés,
» Les poètes trouvaient quelques *Amours nichés*;
» Ils m'élevaient au ciel, leurs plumes libérales
» M'assuraient que jamais je n'aurais de rivales;
» Ils m'appelaient Cypris, ils se rendaient garants
» Que mes *divins attraits* triompheraient du temps.
» Je dansais sur la foi des phrases ampoulées,
» De leurs petits couplets en rimes redoublées;
» D'eux-mêmes et de moi tendrement amoureux,
» Ils voulaient bien me rendre immortelle comme eux.
» Ah! devais-je compter sur leur muse indiscrète!

» Leurs vers tous les matins mouraient sur ma toilette.
» Cependant chaque jour perdant quelques attraits,
» Je sentais s'affaiblir et fléchir mes jarrets;
» Les Amours s'enfuyaient tour à tour de leurs *niches*,
» En dépit de Phébus et de ses hémistiches.
» Du milieu d'un essaim de riantes beautés,
» J'eus l'affreux déplaisir de voir à mes côtés
» S'élever une jeune et brillante rivale;
» Sa beauté me devint odieuse et fatale;
» J'accusai sa jeunesse, et je crus un moment
» Pouvoir dans sa naissance étouffer son talent.
» Les hommes et les dieux, las de m'être fidèles,
» Se laissèrent fléchir par des grâces nouvelles:
» Ma cause abandonnée et mes honneurs détruits,
» De vingt ans de travaux furent les derniers fruits.
» Des trésors prodigués à ma *beauté céleste*,
» J'avais fait un abus déplorable et funeste,
» Et j'avais dissipé le pain de mes vieux jours

» En fragiles plaisirs, en frivoles atours;
» Il ne me resta rien : *la reine de Cythère*
» N'avait plus de souliers pour marcher sur la terre,
» Et je vis disparaître en moi tout à la fois,
» Hébé, Flore, Cypris, et l'amante des rois...
» Sur le soir de ma vie, enfin j'en suis réduite
» A l'aumône, au denier que ma main sollicite...
» Dans ce triste tableau de ma position,
» Mon fils, puissiez-vous prendre une utile leçon ! »

Ainsi parla du sort cette vieille interprète.
Le héros dévoré d'une douleur secrète,
S'éloigne brusquement des Champs-Élyséens,
Et regagne Paris maudissant ses destins;
Mais au fond de son cœur il garde l'espérance,
Les enfers sont armés déjà pour sa vengeance.
Une pauvre sibylle et ses prédictions
Le céderont sans doute aux fureurs des démons.

Sur eux il se repose ; et, plein d'impatience,
Dans sa loge il attend que l'opéra commence.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

LA DANSE,

OU

LES DIEUX DE L'OPÉRA.

CHANT SIXIÈME.

Le Zéphir s'agitait, ses ailes étaient prêtes ;
Duport allait voler autour de ses conquêtes.
Déjà par Terpsichore il était informé
Du complot contre lui secrètement tramé.
La déesse tenait tous les fils de l'intrigue,
Et prête à déjouer une puissante ligue,
En haine de Vénus et de son protégé,
Ne quittait pas le sien par elle encouragé.

En cette protectrice il met sa confiance ;
D'un vol précipité sur la scène il s'élance,
Son audace redouble au milieu du danger :
Jamais zéphyr humain ne parut si léger.
Dans tous les autres vents rampant dans la carrière,
On avait reconnu le poids de la matière ;
Mais lui seul dégagé des terrestres liens,
Paraît en tout semblable aux dieux aériens.
Du parterre charmé l'œil peut le suivre à peine
Parmi les jeunes fleurs qu'agite son haleine.
Il voltige en riant sur les pas de Psyché,
Aux yeux d'un dieu jaloux à lui nuire attaché.
Tout à coup, ô terreur ! une planche fatale,
Entre l'enfer et lui faible et mince intervalle,
S'entrouvre et laisse voir un abîme de feux
Dont la flamme s'élève en rayons sulphureux.
Sur le dos du Zéphir portant ses étincelles
Déjà la flamme active avait atteint ses ailes ;

Il allait s'engloutir : un pouvoir plus qu'humain
Lui fait franchir le gouffre et le ferme soudain.
Les démons étonnés frémissent dans l'abîme,
Furieux de se voir enlever leur victime.
Ils proférent des cris de terreur et de mort ;
Ils accusent le ciel de protéger Duport,
Tandis qu'à l'écraser le ciel même s'apprête.
Un nuage de bois vient crever sur sa tête ;
Le carquois de l'Amour, le livre du Destin,
Pour arrêter ses pas, sont mis en son chemin.
Un sceptre de fer blanc tombe sur son passage ;
Une urne de carton effleure son visage ;
Borée, Auster, Éole et d'autres vents jaloux[1]
Sous ses pieds délicats font rouler des cailloux :
Inutiles moyens qui ne peuvent l'atteindre !
Le Zéphir dans son vol dédaigne de s'en plaindre.
Il poursuit la carrière où tout l'arrête en vain.
Vestris y reconnnaît une invisible main

Qui soutient son rival au bord du précipice;
Qui le fait triompher jusques dans la coulisse
Des obstacles nombreux sur sa route placés,
Et conserve le fil de ses jours menacés :
Il n'en soupçonne pas la main de Terpsichore.

Cependant à Vénus il a recours encore;
Elle est de ses ennuis le réfuge sacré.
Il lui montre son cœur de dépit ulcéré.
« Il est trop vrai, dit-elle, et j'en ai l'assurance,
» Une divinité balance ma puissance:
» C'est l'usage entre nous; nos pouvoirs trop souvent
» Sont nuls et sans effet dans ce balancement.
» Jadis avec Junon dans sa haine obstinée,
» J'ai combattu long-temps pour la gloire d'Énée.
» La fille de Saturne en son coupable espoir,
» Triomphait le matin, je triomphais le soir.
» Par les dieux, par le sort toutes deux protégées,

» A force de vengeurs, nous n'étions pas vengées.
» J'ai fait pour Adonis d'assez puissants efforts :
» Je voulais l'arracher à l'empire des morts ;
» L'épouse de Pluton, de ce jeune homme éprise,
» M'a disputé sa vie à moitié reconquise.
» Les dieux le firent vivre et mourir tour à tour,
» N'osant se prononcer pour l'un ou l'autre amour.
» Ainsi donc, bien souvent les plus grandes déesses
» Font à leurs protégés d'inutiles promesses.
» J'ose croire pourtant que les dieux à ma voix,
» Feront plus aujourd'hui qu'ils n'ont fait autrefois ;
» Qu'à l'aide de mon fils qui me passe en puissance,
» Je vous assurerai le trône de la danse... »

« C'est assez, dit Vestris : il m'est aisé de voir
» Que vous ne pouvez rien à force de pouvoir ;
» Que vos bontés pour moi sont de vaines amorces ;
» Que je ne dois compter que sur mes propres forces.

» Un grand projet me rit et m'anime aujourd'hui.
» Il est temps que je mette un terme à mon ennui,
» Il est temps que Paris, que le monde décide
» Qui le doit emporter d'Adonis ou d'Alcide.
» Entre un enfant et moi je ferai prononcer.
» Dans le même ballet on nous verra danser,
» Et je m'abaisserai jusqu'à faire paraître
» Le mortel près du dieu, l'écolier près du maître.
» On verra qui des deux ira le plus souvent
» Des cieux de l'Opéra toucher le firmament;
» Qui des deux, mieux servi par sa force et son zèle,
» Tournera plus long-temps sur un pivot fidèle.
» Je n'y résiste point: je préfère la mort
» A cette incertitude où je suis sur mon sort.
» Vainqueur, je fixerai la gloire et la fortune;
» Vaincu, je rentrerai dans la classe commune.
» Je céderai mon trône et ma divinité
» A l'Enclade obscur contre moi révolté.

» La danse ne doit pas diviser son empire :
» Pour y donner des lois un dieu seul doit suffire. »

Il dit. Vénus approuve un si noble dessein,
Et lui promet encor son secours incertain.
Duport est prévenu soudain par un message.
Il accepte un défi qui plaît à son courage.
Le jour est assigné. Paris, impatient,
D'un combat solennel attend le dénoûment.
Un ballet, dessiné par une main habile,
Va peindre un grand débat sur les armes d'Achille. (3
Vestris, du roi d'Ithaque a le rôle et le nom;
Duport devient Ajax, le fils de Télamon.
Enfin, du jour fameux on aperçoit l'aurore :
Jour trop long que le temps va dévorer encore !
Autour de l'Opéra d'armes environné,
La foule s'amoncelle avant midi sonné.
Une troupe innombrable, une longue colonne,

Comme aux plaines de Mars s'organise et s'ordonne.
Elle n'est point armée, et n'en brave pas moins
Le fer qui se replie et cède aux coups de poings.
Du poudreux bataillon heureux qui marche en tête.
En approchant du but sa mine satisfaite
Insulte au paresseux qui se voit condamné
A regagner la queue, inquiet, consterné.
Sur un pavé glissant on recule, on avance :
Une heure peut à peine abréger la distance;
Mais on n'arrive pas sans de cruels assauts
Au guichet fortuné terme de tous les maux !
Celui qui tend sa bourse et sa main suppliante,
Demande à respirer d'une voix gémissante;
Il demande aux bourreaux qui lui pressent les flancs,
La grâce d'échapper et de sortir des rangs.
Ses vêtements froissés reçoivent mille outrages;
Dans l'horrible mêlée il perd ses équipages;
Il oublie aussitôt ses pertes, son ennui;

Il lui reste un billet : tout s'ouvre devant lui.

Au théâtre à la hâte on accourt prendre place.
L'avidité publique en a doublé l'espace.
On s'étonne de voir dans un coffre entassés,
Dix êtres curieux l'un par l'autre froissés,
Attendant le plaisir que dérobe à leur vue
Une toile trop lente à monter dans la nue.
Elle se lève enfin ; mais, avant de jouir,
A deux heures d'ennuis il faut s'assujettir ;
Il faut entendre encor la triste Iphigénie
Soumettant sa douleur aux lois de l'harmonie. (4
Avec pompe d'Argos on vient de l'amener,
Et chacun fait des vœux pour l'y voir retourner :
On est sans intérêt pour un père en démence,
Et pour le roi des rois qui chante une romance ;
Pour une mère en pleurs, peignant à ses bourreaux
Sa douleur maternelle arrangée en rondeaux,

Et dans son désespoir, dont sourit la nature,
Ne perdant pas des yeux le bâton de mesure.
On est las de chansons. Le peuple inattentif
Maudit cette famille et son récitatif.
Enfin, on voit s'ouvrir une scène nouvelle;
Enfin, va se juger l'importante querelle
Qui divise le monde et le tient en suspens.
Mille cris de plaisir, mille applaudissements
Accueillent du ballet les premières figures.
La danse va du chant réparer les injures.
Le brave Achille est mort; l'élève de Chiron
A vu finir ses jours surpris par le talon,
Faible partie, hélas! d'un corps invulnérable
Qu'avait laissée à sec une mère coupable!
Ses armes, la terreur et l'effroi d'Ilion,
Sont les plus beaux effets de sa succession.
Deux héros, envieux d'un si bel héritage,
Prétendent à l'honneur d'en jouir sans partage.

Ulysse, le plus fin, le plus sage des rois,
Et le bouillant Ajax, ont sur elles des droits.
On voit dans la carrière avancer ces deux braves;
Leurs pieds sont en dehors et forment des pas graves.
Ils ont la tête haute et le front radieux.
La dépouille d'Achille, appendue à leurs yeux,
Excite de nouveau leur superbe espérance.
Ils admirent surtout son bouclier immense,
Où sont tous ses exploits en bosse relevés;
Ses ennemis vaincus et ses amis sauvés;
On l'y voit s'exerçant, dès sa tendre jeunesse,
A combattre les ours dont il mange la graisse.
Dans l'île de Scyros, sous le nom de Pyrre,
Il prépare un sujet de danse à l'Opéra.
On voit sa Briséis à sa flamme enlevée;
Il ne veut plus s'armer qu'il ne l'ait retrouvée;
On voit autour de Troie un prince infortuné,
Par le fils de Thétis indignement traîné;

On voit Déidamie enfantant avec peine
Le barbare Pyrrhus, bourreau de Polixène....
Jamais en relief, sur le cuivre ou le bois,
On n'avait exprimé tant d'objets à la fois:
Travail exquis où l'art surpasse la nature,
Et qu'on peut appeler un poëme en sculpture.

En présence des Grecs, les braves concurrents,
Pour un trésor si cher se disputent long-temps,
Quoique toujours muets; mais leurs gestes farouches
En disent cent fois plus que ne diraient leurs bouches.
Ils ne peuvent parler: d'impérieuses lois
Leur ôtent la parole et leur coupent la voix.
Cependant on rend grâce à leur noble silence;
On préfère à bon droit leur muette éloquence,
Aux vers les plus ronflants, aux discours les plus forts
Que chantent les Renauds, les Rolands, les Castors.
Les Grecs vont prononcer. Mais la victoire est sûre:

On prévoyait qu'Ulysse emporterait l'armure.
Par les mains d'une Grecque il en est décoré
Aux yeux de son rival qui feint d'être atterré.
O triomphe trop court! Ce premier avantage,
D'un succès plus réel paraissait le présage!
Un divertissement public et général
Rapproche les héros; ils vont ouvrir le bal.
Un silence imposant règne dans le parterre;
On éprouve partout ce trouble involontaire,
Certain avant-coureur des grands évènements.
Chacun, le cou tendu, s'exhausse sur les bancs.
Au théâtre pourtant Vénus et Terpsichore,
Aux illustres danseurs s'intéressant encore,
Chacune d'un côté, viennent de se ranger,
Pour animer leur danse et pour les protéger.
« Commencez, semble dire Ajax au roi d'Ithaque;
» Commencez, je vous fais les honneurs de l'attaque;
» Partez. » Ulysse part d'un saut si furieux,

Que sa tête un moment disparaît dans les cieux.
Avec un bruit horrible il vient frapper la terre;
La scène se remplit d'une épaisse poussière.
Les monstres des enfers dans leurs antres troublés
Pensent voir s'enfoncer leurs plafonds ébranlés,
Et se courbent d'effroi sous la planche qui crie.
Le fils de Télamon, avec moins de furie,
Répond, et du combat semble se faire un jeu.
Sa jambe, en *commençant, ne met pas tout en feu;*
Il ne veut pas d'abord, follement téméraire,
S'ériger en vainqueur des danseurs de la terre;
Il ne débute point comme un désespéré;
Il veut à la victoire arriver par degré.
Son modeste entrechat ne va point dans la nue;
Mais, par cette sagesse et cette retenue,
Il double ses moyens pour les derniers instants:
C'est ainsi qu'à leur but marchent les grands talents.
Ulysse se rassure, et prend pour impuissance

Et pour timidité, ce qui n'est que prudence.
Alors osant juger son triomphe certain,
Il fait pour le hâter ; un effort plus qu'humain.
Le parterre s'étonne, il admire, il doit croire
Qu'un enfant ne saurait balancer la victoire ;
Il allait prononcer. O mortels imprudents,
Attendez, ne pressez jamais vos jugements!
Ajax part à son tour. O miracle, ô surprise!
Il reste dans les airs, et la terre qu'il frise,
L'attire en vain vers elle et s'étonne de voir
Que sa force attirante a perdu son pouvoir.
Terpsichore sourit et sa rivale tremble ;
Les héros cependant font la pirouette ensemble.
On voit en trente tours rapides et pressés,
Leur visage et leur dos l'un par l'autre éclipsés.
Ajax en finissant sa tâche difficile,
S'arrête sur un pied et demeure immobile ;
Tandis que son rival saisit un point d'appui

Sur le bras de Vénus qui s'avance pour lui.
Mais, hélas, au théâtre on sait que les déesses
Tiennent fort rarement leurs serments, leurs promesses;
Duport n'a que vingt ans; la mère des Amours
Refuse à son rival son généreux secours.
Elle cessa du moins, à cette heure funeste,
D'exciter mon héros des regards et du geste.
Défection cruelle, abandon douloureux!
L'infortuné Vestris abandonné des dieux,
Dieu lui-même, en secret dévore son injure;
D'un dernier entrechat il tente l'aventure.
Triste et dernier effort d'un génie expirant!
Sa jambe dans les airs fait un faux mouvement.
Son corps avec vitesse entraîné par sa masse,
Comme un roc détaché vient rouler sur la place
Aux pieds même d'Ajax près d'en être blessé,
Et voltigeant autour du héros terrassé.....
O chute épouvantable et digne de mémoire!

Le parterre aussitôt proclame la victoire.
Mais parmi les *bravos* qu'il prodigue au vainqueur,
Il ne refuse pas d'honorer le malheur.

« C'en est fait, dit Ulysse en relevant sa tête,
» O cruel ennemi, jouis de ma défaite ;
» Danse, voltige encor aux yeux de tout Paris,
» Quand mon corps étendu comme un vaste débris,
» Immobile et sans force, a mesuré la scène.
» Je reconnais en toi l'ascendant qui m'entraîne.
» Vaincu, je rends hommage à ta légèreté
» Qui triomphe du poids de ma divinité.
» Tu peux être orgueilleux du succès de ta cause :
» Quand on est plus qu'un dieu, certe on est quelque chose.
» Pare toi des lauriers qui m'étaient destinés.
» Règne sur les danseurs, de ta gloire étonnés :
» La mienne est un vain songe, un fantôme inutile ;
» Il ne me reste rien.... que l'armure d'Achille.

» Laisse moi ce trophée et n'en sois pas jaloux ;
» Hélas, il ne m'a pas garanti de tes coups !
» Mais il semble attester au moins que ta victime
» A mérité ce prix du talent pantomime.
» Empare toi du trône où j'ai siégé long-temps ;
» Sur la scène des arts enivre toi d'encens.
» Puisse, pour ton bonheur, un jour cette fumée
» Ne pas s'évaporer avec ta renommée !
» Songe en te défendant d'un orgueil dangereux,
» Que le ciel du théâtre est un ciel orageux,
» Et qu'il n'est point de gloire a tel point affermie,
» Qui n'y trouve à combattre une gloire ennemie...
» Garde cette Eucharis qu'idolâtrait mon cœur.
» Je la cède sans peine à ta première ardeur :
» Mais sur quelques serments que ton espoir se fonde
» Qui put trahir un dieu, peut trahir tout le monde.

Ainsi finit ce dieu, ce héros, ce danseur,

Environné trente ans d'amour et de splendeur ;
Qui crut toucher de l'art les limites dernières ;
Qui marqua de ses pas le siècle des lumières ;
Exemple trop fameux que doivent recueillir
Ceux que de grands talents peuvent enorgueillir !.....

Peut-être j'aurais dû, plus habile poète,
Célébrer le triomphe au lieu de la défaite ;
Prendre pour mon héros Duport victorieux ;
Placer au second rang le héros malheureux :
Sans doute en m'éloignant de la route vulgaire,
Je me suis mis bien loin de Virgile et d'Homère :
Le ciel sourit toujours au parti du vainqueur ; (6
Pour moi, comme Caton, je souris au malheur. *

* Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Un autre plus fidèle aux lois de l'épopée,
Aurait choisi César : j'ai préféré Pompée.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

1) PAGE 21, VERS 13.

Telle on vit autrefois une fameuse reine
Courir sur des épis qui s'inclinaient à peine.

Il est question de Camille, reine des Volsques, dont Virgile dit : *Nec teneras cursu læsisset aristas.* Si ce que dit le poète est exact, cette reine peut être regardée, sans contredit, comme la première danseuse de l'antiquité.

2) PAGE 29, VERS 3.

Lui dit les pas nombreux par l'art imaginés,
Les *tortillés*, les *droits*, les *battus*, les *tournés*.

L'auteur a eu ici la sage retenue de ne pas citer tous les pas de la danse. Cela aurait fait une nomen-

clature très-longue, qui aurait été à la vérité fort instructive, mais peu harmonieuse. Cet art a presque autant de termes techniques que la chimie, la botanique, etc. Les danseurs, qu'on croit généralement un peu ignorants, sont obligés néanmoins de se remplir la tête d'une foule de mots scientifiques : ce qui a fini par les ranger naturellement à côté des savants du premier ordre.

5) PAGE 32, VERS 5.

Il brave les discours d'un maître impérieux,
Dédaigne d'y répondre, et n'en danse que mieux.

Nous plaçons ici pour l'intelligence de la querelle dont il s'agit, un petit écrit publié l'année dernière, et intitulé :

Réponse de M. Duport, artiste de l'Académie impériale de musique, à un pamphlet intitulé : Opinion d'un habitué de l'Académie impériale de musique, dans l'affaire de M. Duport.

« Enfin, quelque désir que j'aie de me taire, il

faut absolument que je parle ; avec les intentions les plus pacifiques, je me vois obligé de faire la guerre. Je croyais sincèrement qu'on avait posé les armes ; et, pour éviter même tout acte d'hostilité, je m'étais empressé de protester contre un petit pamphlet où l'on tournait en dérision la conduite de l'administration à mon égard ; mais cette paix apparente n'était qu'une espèce de trève à la faveur de laquelle l'ennemi faisait de nouvelles levées et de nouveaux préparatifs ; et au moment où je goûtais, à l'ombre de l'olivier, les douceurs d'une sécurité parfaite, je suis assailli tout-à-coup d'une grêle de libelles, d'injures et de calomnies, traits dignes du courage de mes adversaires : je pourrais, comme on dit, tendre l'autre joue ; mais malheureusement je suis Français, et, comme tel, j'ai l'humeur un peu belliqueuse ; ainsi je reprends les armes.

» Assailli, bloqué, comme je le suis, de toutes parts, je ne puis me tirer d'affaire que par une trouée, une

sortie vigoureuse : en conséquence, je vais d'abord commencer par examiner les différens corps de l'armée ennemie et ses positions, afin de prendre mes avantages en général prudent, et surtout de garder mes derrières ; car il est évident qu'on ne m'attaque avec si peu de mesure, que pour me faire faire quelque sottise, et me forcer à une déroute complète.

» A la tête de cette puissante ligue, mon œil étonné reconnaît deux ou trois personnes respectables, abandonnant à des mains perfides les rênes du gouvernement qui leur est confié. On les trompe ; et quelques gens obscurs, abusant d'une confiance aveugle, creusent sourdement un abîme sous leurs pas : déjà, de la chaise curule où ils sont assis, ces ministres infidèles les ont fait descendre dans l'arène * : leur maintien

---

*Dans le *Courrier des Spectacles* du premier jour complémentaire an 12, on a inséré, au nom de l'administration, un article auquel je ne réponds que forcément. *(Note de Duport.)*

est embarrassé ; on voit qu'ils ne sont point à leur place. Évitons leur rencontre ; dans le désordre où on les a mis je craindrais trop de leur porter des coups certains ; et le pourrais-je sans regret, moi qui mettrais tout mon bonheur à marcher paisiblement sous leurs bannières, si l'intrigue et la jalousie ne m'avaient pas proscrit ?

» Derrière eux sont force gens de toutes couleurs, qui les excitent au combat, en leur montrant une médaille portant pour devise : *l'intérêt général*, et au revers : *mon intérêt.* Ceux-là sont dangereux ; mais on ne peut les vaincre qu'en retournant la médaille, et il faut du temps.

» Les côtés sont occupés par un grand nombre de *braves* troupes qui attendent le résultat de l'affaire pour prendre parti avec le plus fort ; le point essentiel pour ne pas avoir ceux-là sur les bras, c'est de ne jamais battre en retraite.

» Plus loin, tout-à-fait derrière l'armée, est un ba-

taillon formidable; ce sont les *'ignorantins*; leurs drapeaux ont pour légende, d'un côté, *désordre et calomnie;* de l'autre, *guerre aux talents naissants de toute espèce*; ils sont armés de serpents, et portent un énorme bouclier qui les couvre tout entiers, et sur lequel est écrit : *anonyme.* Cette armure n'est guères française; mais ces gens-là sont de tous les pays; du reste, ils ont à leur casque une plume noire, au-dessus de laquelle on lit : *au plus offrant;* et un tronc attaché au dos. Ces troupes ne combattent que de loin; jamais on n'a vu leurs visages; des imprimeries clandestines sont les arsenaux où ils fabriquent leurs écrits empoisonnés, et d'où ils les lancent ensuite contre tel ou tel.

» Un de ces chefs-d'œuvre, intitulé : *Opinion d'un habitué de l'Académie Impériale de musique, dans l'affaire de M. Duport,* vient d'être dirigé contre moi.

» Je crois en reconnaître l'auteur; déjà plus haut,

j'ai esquissé son portrait ; s'il ne se trouve pas assez ressemblant, et qu'il veuille m'accorder une séance, je serai charmé de le voir de plus près.

» Je vais donc répondre à son libelle, ainsi qu'à un article inséré dans le *Courrier des Spectacles* du 1er. complémentaire an 12 ; tous deux paraissent sortir de la même source ; l'un n'est que le développement de l'autre.

» Je regrette de rompre le silence que je m'étais promis d'observer ; mais je ne puis le garder à présent sans avouer les torts que l'on cherche à me donner ; et ces torts, si je les avais, seraient impardonnables, puisqu'on devrait naturellement tirer, des allégations qui me les imputent, la conséquence que, comblé de toutes les faveurs de l'administration, accablé même de ses bienfaits, je ne suis qu'un imposteur, un fourbe, un ambitieux qui veut tout renverser et tout envahir ; tandis qu'au contraire, vexé, humilié, sans prérogatives, et presque sans appointements, jouet de tous

les caprices, il y a long-temps que l'on m'aurait contraint d'abandonner l'Opéra, ainsi que l'on a fait de Didelot, Laborie, Deshayes, etc., si je n'y avais été retenu par la répugnance que j'ai toujours éprouvée à m'expatrier, par mon amour pour mon art, et par le désir de continuer à former, sous les yeux du public, quelques faibles talents que je lui dois, et qu'il daigne maintenant encourager avec tant d'indulgence.

» Je ne puis pas relever méthodiquement un bavardage et un galimatias le plus souvent inintelligibles; mais voici le résumé des principaux chefs d'accusation dont mes juges suprêmes, désintéressés et impartiaux, les libellistes anonymes, ont la bonté de me gratifier.

» J'ai refusé de signer un engagement de 15,000 fr.; j'ai feint des maladies fausses, pour refuser mon service; j'ai des prétentions inconciliables qui ont résisté à la *voie de la douceur* et aux *sacrifices*; je veux humilier tous les amours propres, froisser les droits les mieux acquis, méconnaître les longs services, et

dégrader (par quelques pas que je demande à régler) les chefs-d'œuvre de nos grands maîtres.

» Voici des faits :

» On m'a proposé, il est vrai, l'engagement en question ; mais l'on m'a signifié en même temps un arrêté signé des administrateurs eux-mêmes, et que *j'ai entre les mains*, par lequel on me défend de placer des pas nouveaux dans aucun ouvrage * : devais-je l'accepter ?

» Il y a quelques mois, j'éprouve une indisposition qui m'empêche de danser ; je préviens, ainsi que le prescrivent les réglements ; on me répond par un ordre de paraître ; je produis des certificats ; on me

* D'après les sollicitations de mon camarade Saint-Amand, qui désirait que je dansasse à sa rentrée, on m'a permis de placer un pas nouveau dans *Panurge*, mais sans rapporter l'arrêté qui me le défend : est-ce une faveur momentanée que je ne dois qu'à la circonstance, ou me rend-on un privilège dont un instant d'humeur m'avait frustré ? C'est ce que quelques jours vont éclaircir.

signifie un arrêté que *j'ai entre les mains*, par lequel on me met à l'amende de mes appointements, et l'on vient me prendre pour me conduire en prison. Ne jugeant pas la prison favorable à ma santé, je me sauve : une autorité respectable fait constater par deux chirurgiens la vérité de ma déclaration. J'obtiens ma liberté, et je continue mon service ; mais depuis quatre mois je réclame inutilement mes appointements : est-ce là ce qu'on appelle *la voie de la douceur et les sacrifices*, et suis-je un fourbe ?

» Du reste, si l'on veut m'accorder la prérogative (dont jouissent mes camarades) de régler mes pas, lorsqu'ils ne tiendront pas immédiatement à l'action, et de choisir mes danseuses ; si l'on veut ne pas *éloigner ma sœur*, lui donner une place proportionnée aux services qu'elle peut rendre et qu'elle a rendus, et m'indemniser de ce dont on m'a frustré depuis huit mois, je consens à m'engager sur-le-champ : où sont donc mes prétentions inconciliables et désorganisatrices ?

» M. l'anonyme prétend que c'est me donner droit de vie et de mort sur tout ce qui compose l'Opéra ; que c'est sacrifier mesdames Gardel, etc., à celles qu'il me plaira de favoriser ; que c'est remplacer les beaux airs de nos compositeurs, par d'autres sur lesquels je danse trente minutes ; que c'est contrarier l'intention des auteurs, parodier sous mes pas les plus belles parties du chant, et danser en Zéphire l'air chanté par Achille, et diverses autres balourdises qui semblent être l'élément de mon censeur.

» Tout cela, si l'on voulait, pourrait s'expliquer en deux mots : on a l'expérience qu'avec une bonne méthode, un travail opiniâtre, et l'étude des goûts du public, je suis, en peu de temps, parvenu à mériter son attention, et que cela a contrarié plusieurs personnes ; on sait que, pour former ma sœur, j'emploie les mêmes moyens afin d'arriver au même but, et l'on s'efforce de *l'éloigner autant que possible*, pour qu'elle ne cause pas la même contrariété à plusieurs autres personnes.

» Il suit de là que quand je danse avec elle, on m'accuse (ce sont les termes de l'article du Journal) *d'humilier tous les amours propres, de froisser les droits les mieux acquis, de méconnaître les longs services*, etc.

» Mais on ignore ces particularités là, et il faut répondre.

» Outre qu'il y a beaucoup de pas que je pourrais citer, et qui, de l'aveu même de M. Gardel, ont été réglés par M. Vestris, ce qui prouve clairement que ce droit de *régler ses pas lorsqu'ils ne tiennent pas immédiatement à l'action*, appartient aux premiers sujets qui sont jugés capables d'en user, il me serait aisé de démontrer qu'il résulterait de grands inconvénients du contraire.

» Celui qui danse sent mieux ses moyens qu'un autre; et n'est-il pas raisonnable de croire qu'il choisira mieux aussi ce qui sera le plus susceptible de faire briller son talent, de le montrer du côté favorable, et d'accroître ainsi les plaisirs du public?

» Mais, dit M. l'anonyme, il placera un pas *comique* dans une situation *sérieuse*. Or, je réponds qu'il n'y a que M. l'anonyme, jugeant d'après lui-même, qui puisse refuser à un homme quelconque, le bon sens nécessaire pour faire cette différence.

» Il y a encore d'autres inconvénients bien plus graves, dont j'ai quelquefois été victime; mais ce serait ici le cas de retourner la médaille en question, et j'ai prévenu qu'il fallait du temps : d'ailleurs, si l'on veut cesser de s'attacher à me nuire, j'aurai du plaisir à publier le mal qu'on m'a fait, et je me féliciterai d'en avoir dit le moins possible.

» Quant aux dames qu'on dit que je sacrifie, cela est d'autant plus absurde, que le public a vu le contraire. N'ai-je pas toujours recherché avec empressement l'avantage de danser avec mesdames Gardel, Vestris, et mesdemoiselles Bigotini, Milière, Louise, Delisle, Taglioni, la Neuville, etc., dont les talents sont au-dessus des éloges, et m'ont servi de modèles ? *Dardanus*, le

Retour de Zéphire, *Héro et Léandre*, la *Caravane*, et d'autres ouvrages en fournissent la preuve; et si parfois je cherche à faire marcher ma sœur sur les traces de ces dames; si je l'amène, jeune encore, dans le sanctuaire de la danse, pour qu'elle fasse au public l'hommage de ses progrès, est-ce donc une action qui doive m'attirer le blâme de tout l'Opéra.

» Pour l'administration aux intérêts de laquelle M. l'anonyme prétend que cela nuit, il me semble que c'est encore une de ses bévues, et que l'administration de ce grand théâtre, que le gouvernement protège et soutient, a intérêt qu'il se forme de nouveaux sujets qui donnent de longues espérances, et qui contribuent à faire faire de bonnes recettes, seul moyen de ne point avoir d'*arriérés*, et d'économiser les secours du gouvernement.

» Les derniers reproches de l'anonyme sont les plus saugrenus.

» Je n'ai pas remplacé, comme il le dit, les beaux airs de nos compositeurs, par d'autres qui durent trente mi-

nutes ; mes airs les plus longs n'en durent que 5 ; et toutes les fois que j'en ai trouvés dans les ouvrages, je les ai dansés sans y rien changer ; mais mes camarades, plus anciens que moi, étant en possession de ces pas, je me trouvais réduit à attendre des opéras nouveaux ; et, comme on en monte un à peu près tous les deux ou trois ans, il aurait fallu qu'il s'écoulât au moins dix ans, pour que je dansasse dans trois ou quatre ouvrages ; j'ai donc dû me déterminer à placer des pas nouveaux dans des ouvrages anciens, mais toujours avec l'assentiment des auteurs ou de l'administration ; cela a déplu ensuite, et voilà deux mois passés que je sollicite vainement la permission de danser un pas de cinq dans lequel j'ai tâché de réunir tous les genres de danse, et que j'avais réglé pour une rentrée.

» Comment accorder ces obstacles ridicules avec le reproche que m'adresse M. l'anonyme de ne pas danser assez souvent ? Le puis-je, si l'on m'en empêche ? Lors de la rentrée de M. Vestris dans *Alceste*, n'ai-je pas

vingt fois demandé à danser avec lui, et *n'ai-je pas entre les mains* des lettres qui attestent qu'on me l'a expressément défendu ? Cependant j'avais, dans cet ouvrage, un pas qui m'appartenait depuis trois ans; vraiment, s'il y a des volontés inconciliables, on conviendra que ce ne sont pas les miennes.

» M. l'anonyme dit que j'ai la prétention d'exclure entièrement M. Vestris du théâtre; d'après cet exemple, pris entre mille, je demande lequel de nous deux en doit être soupçonné?

» Je n'ai jamais non plus, quoiqu'en dise l'anonyme, pris la liberté de choisir des parties de chant pour régler mes pas. M. Gardel est le seul qui se la soit permise, en plaçant un morceau de *Corisandre* dans la *Dansomanie*; et M. l'anonyme aura sûrement l'indulgence de le pardonner à cet artiste, en faveur de son mérite distingué.*

---

* M. Gardel exécute sur le violon, dans la *Dansomanie*, une ariette de l'opéra de *Corisandre*.

» M. l'anonyme esquisse à grands traits mon histoire à l'Opéra, et, aussi bon historien que juge impartial, la première chose qu'il dit est une fausseté insigne.

» Il rapporte qu'en l'an XI, je recevais 2000 fr. d'appointements, qui étaient *plutôt un encouragement*, dit-il, *que le prix d'un service utile.*

» C'est précisément à cette époque que M. Vestris étant en province, M. Deshayes ayant une entorse, MM. Beaulieu et Saint-Amand étant malades, j'ai fait, pendant près d'un an, leur service et le mien, obligé de danser tous les genres et de jouer tous les rôles: dans les *Noces de Gamache* surtout, le public ne pouvait s'empêcher d'en rire, me voyant, trois ou quatre fois de suite, sortir bien vite par une coulisse, pour me dépêcher de rentrer par l'autre.

» Je ne dirai rien de la plaisanterie qu'il fait de mes deux ans d'exercice et neuf mois de célébrité: il n'y a que dans l'esprit de M. l'anonyme, que les progrès rapides ne font pas honneur.

» Mais une assertion un peu plus méchante, qu'il est essentiel de relever, c'est celle-ci : selon lui, ce n'est qu'après avoir fait de vaines tentatives pour me procurer un engagement pour l'Angleterre ou la Russie, que j'ai fait des propositions à l'administration de l'Opéra.

» Sans rapporter ici les avantages qui m'ont été offerts pour l'Italie, et qu'on vient de m'offrir encore pour la Russie, je ne me prévaudrai que d'un seul engagement pour Londres, et dont M. Gardel a eu connaissance : il était d'abord de 800 louis pour une saison, c'est-à-dire six mois; et pour me déterminer à l'accepter, on le porta successivement à 1200 louis; et je suis resté attaché à l'Opéra avec mes 6000 fr. par an.

» Quelle admirable bonne foi dans M. l'anonyme! Qu'une administration est heureuse de voir de pareilles têtes se mêler de ses affaires! et combien les ouvrages de la nature du sien, dont la vérité et la modération forment la base et l'essence, sont propres à ramener les esprits

et à concilier les partis opposés ! Quel dommage qu'il soit anonyme !

» Il y a bien un moyen certain de le satisfaire, c'est de m'en aller avec ma sœur ; alors je serai un bon sujet, et l'on ne s'appliquera plus à dire du mal de moi ; mais, je le répète, en dépit de M. l'anonyme, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour rester à l'Opéra, mais aux conditions justes et raisonnables dont j'ai parlé.

» En conséquence, si tous les anonymes possibles veulent consacrer leurs précieuses veilles et leurs innocentes plumes à d'autres soins qu'à celui de médire sans cesse d'un pauvre diable de danseur, dont tout le mérite et l'importance, s'il est permis de dire qu'il en a quelque peu, gisent seulement dans les jambes ; je leur promets, en revanche, de les laisser plonger à loisir dans le fleuve d'oubli, et de ne pas m'exposer à me noyer en les repêchant ; mais s'il leur échappe le moindre petit mot, c'en est fait, ma bile s'échauffe, et, bien ou mal, il faut que j'y réponde. »

4) PAGE 33, VERS 9.

En vain sous les habits du jeune Télémaque,
Il va chez Calypso cherchant le roi d'Ithaque.

Vestris fait ordinairement le rôle de Télémaque dans le ballet de ce nom.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

1) PAGE 45, VERS 3.

Empêcher mon héros d'aborder l'Angleterre.

Ce voyage n'est point de l'invention du poète, comme celui d'Henri IV dans la *Henriade*. Vestris a été plusieurs fois à Londres où il a toujours été accueilli avec distinction.

2) PAGE 46, VERS 15.

Son peuple, qui s'estime heureux d'être marchand,
Qui fait sur des ballots asseoir son parlement.

On sait que les membres du parlement, en Angleterre, sont assis, au lieu de leurs séances, sur des ballots de laine, en signe de la grande importance qu'ils attachent à leur commerce.

3) PAGE 51, VERS 7.

Pour votre instruction il n'est pas inutile
De dire qu'il s'agit de Pylade et Bathile.

Vestris a tort de soupçonner ici que la reine d'Angleterre n'a jamais ouï parler de ces deux hommes qui sont aussi fameux dans l'histoire que les fondateurs des empires. On les regarde comme les deux premiers instituteurs de l'art des pantomimes. Pylade excellait dans les

sujets tragiques, et Bathile dans les sujets comiques. Ils furent comblés de richesses et d'honneurs sous César Auguste qui les avait attirés à Rome.

4) PAGE 52, VERS 16.

Puisque sous son empire à Rome on vit périr
Un art qu'il dédaigna de faire refleurir.

Il est fâcheux pour la mémoire de Trajan qu'il ait chassé les pantomimes de Rome. C'est une tache dont il serait difficile de le laver dans l'esprit des honnêtes gens, et que ne pourront jamais racheter vingt ans de vertus et de gloire.

5) PAGE 53, VERS 16.

A ce sujet surtout vous pouvez vous fier
Au Traité des ballets du père Ménétrier.

Il y a un nombre prodigieux de graves auteurs et de

savants qui ont écrit sur la danse et sur les ballets. Le poète aurait pu ajouter les noms de Suidas, de Sidoine, d'Appollinaire, de Caliacchi, de Sulzer, de l'abbé Dubos, de Cahusac, etc.; mais peut-être aurait-il mieux fait de renvoyer toute cette nomenclature aux notes.

6) PAGE 55, VERS 11.

Ils pensent avoir fait les plus beaux pas du monde,
Dans une gargouillade, une walse, une ronde.

La gargouillade est ici placée assez mal à propos, car elle n'est point du tout connue des danseurs du Nord. Ce qu'en dit le *Dictionnaire Encyclopédique*, avec sa gravité ordinaire, est assez curieux:

« Ce pas, dit-il, est consacré aux entrées des vents, » des démons et des esprits de feu. Il se forme en faisant, » du côté que l'on veut, une demi-pirouette sur les deux » pieds; une des jambes, en s'élevant, forme un tour de

» jambes en-dehors, et l'autre un tour de jambes en-de-
» dans, presque dans le même temps. Le danseur re-
» tombe sur celle des deux jambes qui est partie la pre-
» mière, et forme cette demi-pirouette avec l'autre
» jambe qui reste en l'air. Voyez *tour de jambe.*

» Ce pas est composé de deux tours. Il est rare qu'on
» puisse faire également ce tour des deux côtés. Le cé-
» lèbre Dupré faisait la gargouillade très bien, lorsqu'il
» dansait les démons; mais il lui donnait une moindre
» élévation que celle qu'on lui donne à présent. On l'a
» vue plus haute et de la plus parfaite prestesse dans le
» quatrième acte de *Zoroastre.* Madame Lionnois, qui
» dansait dans le rôle de la Haine, et qui y figurait avec
» le Désespoir, est la première danseuse qui ait fait ce
» pas brillant et difficile.

» Dans les autres genres nobles, la gargouillade est
» toujours déplacée, et, fût-elle extrêmement bien faite,
» elle dépare un pas, quelque bien composé qu'il puisse

» être. D'ailleurs, dans la danse comique, on s'en sert » avec succès, comme un pas qu'on tourne d'ailleurs en » gaîté, au lieu qu'il ne sert qu'à peindre la terreur dans » les entrées des démons, etc. »

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

1) PAGE 60, VERS 13.

Je cherche à démêler le jeu des passions,
Je n'entends que le jeu de nos grands violons.

J'AI été en querelle un jour sur ce sujet avec un de mes amis qui est fort bon musicien et qui joue de toutes sortes d'instruments. Il me soutenait que la musique est un art d'imitation par excellence; qu'elle peint comme la parole; qu'on peut tout dire avec elle, et que, quant à lui, il ne serait pas embarrassé si jamais il devenait muet,

parce qu'avec ses différents instruments il se ferait entendre sans difficulté des personnes les moins intelligentes. Après l'avoir contredit long-temps sur ce point, je lui proposai un pari qu'il accepta. Nous allâmes ensemble chez un restaurateur, et il y apporta son violon, son basson et sa clarinette. Je dis aux garçons de ne point s'étonner de ce qui allait se passer, parce qu'il s'agissait d'un pari. Nous nous mîmes à table. Je demandai la carte. Je priai mon ami de commencer sa musique, et de vouloir bien demander, dans cette langue, un potage à la purée et aux petits croûtons pour deux. Il se mit en effet à jouer du violon et à faire des passages extrêmement jolis et variés, tantôt lents, tantôt vifs, selon qu'il le croyait nécessaire pour l'imitation. Le garçon écoutait d'un air hébété et ne sortait point de sa place. Mon ami voyant qu'on ne le comprenait pas, me dit qu'il était possible que la musique n'eût pas d'accents pour exprimer de la purée aux petits croûtons, mais qu'il allait demander tout simplement du bœuf au naturel. Voyons du bœuf au natu-

rel, lui dis-je, cela sera plus clair.... Il prit alors sa clarinette, ensuite son basson qu'il fit ronfler de son mieux pour imiter le mugissement du bœuf. Le garçon resta encore immobile, et n'apporta pas plus de bœuf au naturel que de potage. Mon musicien essaya ensuite d'imiter le bêlement du mouton, de l'agneau, du veau, de contrefaire le coq, etc., pour avoir des côtelettes, du fricandeau et de la volaille. Il chanta ensuite un petit air, en balançant sa tête avec grâce, et en faisant mille roulades charmantes dans le genre italien. Je compris bien qu'il voulait demander du macaroni; mais le barbare restaurateur demeura également sourd à tous ces accents; et en attendant nous ne mangions point. Je dis à mon ami, un peu confondu, qu'avec son art d'imitation, nous étions exposés à ne point dîner, et je le priai de convenir que la musique au moins n'était pas bonne pour se faire entendre dans la plus importante opération de la vie; j'offris encore de parier que dans plusieurs autres opérations, elle ne serait pas meilleure sous le rapport de l'imitation.

Il était tard. Mon virtuose n'avait pas moins faim que moi. Alors je demandai un crayon et un morceau de papier. Je dessinai sur le champ de la purée aux petits croûtons, du bœuf au naturel et à la mode, des côtelettes, etc., et de suite nous fûmes servis. Nous demeurâmes d'accord que la musique est un art charmant qui a le don de chatouiller agréablement l'oreille par la combinaison de ses sons; qu'elle atteint quelquefois à l'imitation de certains objets, mais très-souvent encore par une espèce de convention entre ceux qui la cultivent et qui ont l'habitude de l'entendre; que du reste elle avait tort de prétendre, comme elle le fait, à peindre tous les mouvements de l'âme et même toutes les opérations de l'esprit; qu'elle devait être contente du charme qui naît tout naturellement de ses sons; et que, quand elle voulait sortir de sa sphère, elle devenait en quelque sorte une pédante et un bel esprit, c'est-à-dire, une chose très ennuyeuse.

2) PAGE 64, VERS 1.

Sa voix demandait grâce, hélas! et le bourreau
L'accompagnait encore aux portes du tombeau.

Rousseau, chanteur de l'Opéra, est mort, il y a quelques années d'épuisement et de fatigue. Il avait une voix agréable, mais faible et incapable de résister à un orchestre aussi formidable que celui de l'Opéra.

3) PAGE 64, VERS 3.

Vous parlerai-je aussi des moyens assez tristes
De nos décorateurs et de nos machinistes.

On connaît les vers de Pannard sur les décorations de l'Opéra. Barthe a fait sur le même sujet une Épître qui a été plusieurs fois imprimée. Nous nous contenterons de citer ici un morceau assez plaisant traduit de l'anglais, et qui a pour titre : *Vente du théâtre de* ***.

« Le cit. F...., entrepreneur de spectacles à C...., aver-

» tit le public qu'ayant résolu de se retirer, il vendra in-
» cessamment et à bon marché, un grand palais, accom-
» pagné de jardins magnifiques, quelques forteresses
» avantageusement situées, une forêt, des bocages, des
» prairies, et plusieurs maisons de campagne en belle
» vue; tous gros meubles de son hôtel, auxquels il join-
» dra les autres meubles et effets dont l'inventaire suit :

» Premièrement, une mer consistant en douze grosses
» vagues, dont la dixième, plus grosse que les autres, se
» trouve un peu endommagée.

» *Item*, une douzaine et demie de nuages, bordés de
» noir et bien conditionnés.

» *Item*, un autre assortiment de nuages rayés d'éclairs
» et garnis de falbalas.

» *Item*, un arc-en-ciel un peu passé.

» *Item*, une belle neige, en flocons de papiers d'Au-
» vergne.

» *Item*, deux autres neiges plus brunes, en papier
» commun.

» *Item*, trois bouteilles d'éclairs.

» *Item*, un soleil couchant de peu de valeur, et une » nouvelle lune un peu surannée.

» *Item*, une voiture bien dorée et presque neuve, » avec son attelage de deux dragons; le tout à bon » marché.

» *Item*, un manteau impérial fait pour Sémiramis, et » porté successivement par Agamemnon, Wenceslas, et » par le roi de Cocagne.

» *Item*, un habit qui avait été fait pour la première » représentation de..... Il n'a été mis qu'une fois, et n'a » pas même servi, comme on sait, toute la soirée.

» *Item*, l'habit complet d'un spectre; savoir, une che- » mise ensanglantée, un pourpoint déchiqueté, et une » casaque percée sur la poitrine de trois trous ou grands » œillets en soie rouge.

» *Item*, une boîte contenant une perruque noire, un » morceau de liège brûlé, et le reste de ce qui compose » la physionomie d'un assassin.

» *Item*, un panache qui n'a servi qu'à Œdipe et au » comte d'Essex.

» *Item*, le mouchoir d'Othello et les moustaches d'un » bacha.

» *Item*, l'aspic de Cléopâtre.

» *Item*, un flacon d'eau-de-vie de Nantes, rectifiée, » bonne pour les apparitions, et jetant de très belles » flammes bleues.

» *Item*, une demi-bouteille du plus beau fard, à l'u- » sage des actrices. C'est le reste de deux muids arrivés » d'Espagne l'hiver dernier.

» *Item*, trois rochers bien rembourés, et deux bancs » de gazon en bois de sapin.

» *Item*, deux douzaines de soldats d'oziers, avec » armes et bagages.

» *Item*, un très bel ours doublé de toile neuve, et deux » brebis remplies de sciure de bois.

» *Item*, un bûcher qui brûle par tous les bouts, et » qui sert habituellement depuis près de dix ans.

» *Item*, un repas complet, composé de quatre entrées » et d'un pâté de carton, d'une poularde de la même » nature, de plusieurs bouteilles en bois de chêne, avec » le dessert en cire. Cet article là se vendra cher, attendu » la grande demande occasionnée par les pièces du jour.

» *Item*, cinq aunes de chaînes de fer blanc, dont le » cliquetis est admirable, et fait couler des torrents de » larmes.

» On trouvera un assortiment complet de masques, » de trappes, d'échelles de corde, de grandes tables avec » leur tapis pendant jusqu'à terre ; en un mot, de toutes » les machines nécessaires pour l'intrigue et le dénoue- » ment des pièces modernes.

» On trouvera aussi une quantité considérable d'épées, » de hallebardes, de houlettes, de turbans, de bonnets » carrés, de pots de faïence, etc., un berceau, un gi- » bet, l'autel de Jupiter, un puits, etc.

» Les meubles et effets ci-dessus peuvent être vus tous

» les jours au théâtre de..... depuis six heures du soir jus-
» qu'à dix. »

4) PAGE 65, VERS 1.

Du haut de l'échafaud où l'échelle les grimpe,
Suspendent dans les airs tous les dieux de l'Olympe.

Toute cette critique est évidemment imitée de celle que J.-J. Rousseau a faite de l'Opéra, dans une lettre de la *Nouvelle Héloïse*. Mais le poète n'a voulu faire ici qu'un jeu d'esprit, et serait bien fâché qu'on prît ses plaisanteries à la lettre.

5) PAGE 65, VERS 7.

Et certe il est plus grand en pareille posture,
Qu'en versant comme un sot des pleurs pour une injure.

Tout le monde connaît ces vers de Boileau dans le troisième chant de l'*Art poétique*:

Toutefois aux grands cœurs donnez quelques faiblesses;

Achille déplairait moins bouillant et moins prompt:
J'aime à lui voir verser des pleurs pour un affront.

6) PAGE 66, VERS 13.

Nous devons au premier l'heureuse invention
D'avoir au menuet employé le talon.

Voici ce que je trouve dans un petit livre intitulé: la CHORÉGRAPHIE ou l'*Art de décrire la Danse*, dédié à mademoiselle de Crillon, par M. Guillemain, maître de danse.

« Nous avons beaucoup d'obligations à Marcelle. C'est lui qui a donné le goût et la manière aisée avec lesquels on danse à présent; je dis nobles, plus simples et plus faciles.

» L'ancien menuet se dansait toujours sur les pointes des pieds. Marcelle a donné l'idée de poser le talon en pliant, et relever sur la pointe, et glissant le pas très-doucement, en observant les positions du corps et des

pieds, qui sont au nombre de cinq bonnes et de cinq fausses. Les fausses positions ne servent jamais dans le menuet, elles ne servent que pour les danses de caractère qui sont : l'Arlequin, le Pierrot, le Paysan, le Sabotier, l'Ivrogne, le Scaramouche et autres danses de caractère qui sont fort amusantes pour la jeunesse, qui donnent de la légèreté et de la souplesse au corps et amusent en société. On a négligé ces sortes de danses. Ce qui fait beaucoup de tort aux maîtres de danse, ce sont les anciennes danses de ville, la *Belle Mariée*, l'*Aimable Vainqueur*; la *Bretagne*; l'*Allemande Française*; le *Menuet d'Anjou*; le Menuet d'*Alcide*; la *Ferlane*, la *Blonde* et la *Brune*, les fameux *Tricotets* qui étaient la danse favorite du grand roi Henri IV.

» Nous avons conservé le beau menuet *Dauphin* composé par le fameux Marcelle. Nous avons à présent le beau *menuet de la cour*, fait par M. Gardel, excellent maître et danseur de l'Opéra, ainsi que la *belle*

chasse de la garde ; j'espère que les anciennes danses deviendront à la mode, attendu que les Français aiment le changement et la variété des danses, comme la danse Anglaise, l'Allemande, qui ont beaucoup régné.

» J'approuve l'abandon de ces danses, attendu qu'elles gâtaient les belles danses françaises et faisaient contracter des défauts aux messieurs et aux dames, qu'elles leur rendaient les jambes difformes et leur faisaient tendre le derrière. J'ai toujours approuvé les pères et les mères qui n'ont jamais voulu donner leur agrément à leurs enfants pour ces sortes de danses.

» Je suis fort surpris qu'on ait abandonné la *Chorégraphie* qui est fort ancienne, du temps de M. Pecours, de feu MM. Feuillet et Rameau, ainsi que d'autres maîtres, où les dessins, les pas, le corps et les bras sont marqués.

» Depuis quelque temps on a donné une *Chorégraphie* bâtarde où il n'y a ni bras ni jambes ; on se contente seulement de mettre le dessin des pots-pourris et quel-

ques contredanses figurées. Si nos anciens auteurs revenaient, ils n'y reconnaîtraient plus rien, attendu qu'on a défiguré la leur. Nous avons cependant encore plusieurs de nos maîtres qui l'ont conservée, dont je puis citer plusieurs qui sont les plus anciens, etc. »

Nous observons que nous avons cru ne devoir altérer en rien le style de M. Guillemain.

7) PAGE 67, VERS 11.

Quand il fallait entre eux déterminer son choix,
Il se mettait toujours à la tête des trois.

Le père du héros de ce poëme avait en effet dans le caractère une fierté qui ne se démentait jamais. Il disait un jour à son fils, après lui avoir reproché ses dettes : « je ne veux point avoir de Guémenée dans ma fa» mille. » Le prince de Guémenée venait de faire banqueroute.

8) PAGE 71, VERS 15.

Miller aux pieds ailés, flexible à quarante ans
Comme un jeune roseau qui n'a vu qu'un printemps.

Miller est aujourd'hui madame Gardel. Le poète a eu tort de dire qu'elle a quarante ans ; ces choses-là ne se disent point. Mais madame Gardel a le talent de faire oublier ses années, à force de légèreté, de souplesse et de grâces.

9) PAGE 72, VERS 7.

Chevigni, qui se plaît à sortir de la lice,
Pour y rentrer toujours plus fraîche et moins novice.

Mademoiselle Chevigni, après une assez longue absence de l'Opéra, y a fait, il y a quelque temps, une rentrée brillante, où on a jugé qu'elle avait perfectionné son talent.

10) PAGE 73, VERS 1.

Les chrétiens l'ont damnée, et la Grèce idolâtre
L'aurait placée au ciel au sortir du théâtre.

Le curé de Saint-Roch fit quelques difficultés pour enterrer mademoiselle Chameroi, jeune danseuse, morte il y a deux ans. Cela occasionna quelque rumeur parmi les amateurs et les danseurs philosophes.

11) PAGE 74, VERS 14.

Et le pré Saint-Gervais a ses Bigotinis.

Mademoiselle Bigotini est en ce moment une des plus brillantes danseuses de l'Opéra. Le pré Saint-Gervais est un lieu champêtre aux environs de Paris, où le peuple se porte en foule les jours de fête pour s'y livrer à la danse.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

1) PAGE 83, VERS 11.

Il jouait, à dessein, le *Retour du Zéphir*.

Le *Retour du Zéphir* est le titre d'un fort joli ballet de M. Gardel.

2) PAGE 85, VERS 6.

Brillant d'un triple éclat dans la *Dansomanie*.

La *Dansomanie* est le titre d'un joli ballet de M. Gar-

del, où il brille à bon droit comme danseur, comme musicien et comme compositeur.

3) PAGE 85, VERS 9.

Omer, habile en l'art de brandir la rondache,
Valeureux Don Quichotte aux *Nôces de Gamache*.

Omer fait très-plaisamment le rôle de Don Quichotte dans le ballet des *Nôces de Gamache*. Un jour en agitant sa rondache avec trop de vivacité, il blessa assez violemment Beaupré qui faisait le rôle de Sancho-Pança.

4) PAGE 85, VERS 11.

Beaupré, petit de taille et grand par son talent,
Du héros espagnol grotesque confident;
Tantôt noir Africain au sérail de Bisance,
Tantôt démon affreux, tantôt prévôt de danse.

Beaupré joue à merveille le rôle de Sancho-Pança

dans les *Nôces de Gamache* ; et le rôle de prévôt de danse, dans la *Dansomanie*. Il joue aussi les démons avec beaucoup de gaîté.

5) PAGE 85, VERS 15.

Hulin, l'heureux Hulin connu par son enfant,
Qui du dieu de Cythère est le portrait vivant,
Qui déjà de l'Amour sait jouer tous les rôles,
Fier du petit carquois qui charge ses épaules.

Hulin a une petite fille charmante âgée de cinq ou six ans, et qui montre une intelligence au-dessus de son âge, surtout dans les ballets de *Télémaque* et d'*Acis et Galatée*.

6) PAGE 86, VERS 1.

Lalande, qui jamais n'a rien lu dans les cieux,
Mais qui n'en vaut pas moins et n'en danse que mieux.

On n'est pas bien sûr si c'est un danseur ou une danseuse qui porte le nom de Lalande, fameux astro-

nome ; mais la poésie n'y regarde pas de si près quand il s'agit de faire des allusions ou des rapprochements.

7) PAGE 86, VERS 5.

Milon, de tous les rois noble représentant.

Milon fait ordinairement dans les ballets les rôles de représentation, et il a sûrement beaucoup plus de grâces que le fameux athlète connu sous le nom de Milon de Crotone.

8) PAGE 93, VERS 10.

Qu'il aille sur l'arène aux combats destinée,
Combattre pour sa gloire et pour sa dalcinée.

Le poète a voulu parler sans doute du bois de Boulogne, qui est le rendez-vous des honnêtes gens, quand ils veulent se couper poliment la gorge. Il ne serait pas du bon ton de s'aller égorger ailleurs. Quelques merveilleux ont voulu aller s'égorger au bois de Vincennes, mais la mode n'a pas pris.

9) PAGE 94, VERS 14.

Il doit sur une *gloire*, à l'aide de cordages,
S'élancer avec elle au séjo - des orages.

On appelle à l'Opéra du nom de *gloire*, les chars qui sont destinés à descendre les dieux sur le théâtre et à les remonter au ciel.

10) PAGE 95, VERS 8.

Arrêtez, dit soudain Gardel effarouché,
Je vous demande grâce en faveur de Psyché.

Il est essentiel de savoir pour l'intelligence de ces vers, que madame Gardel fait ordinairement le rôle de Psyché dans le ballet de ce nom.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

1) PAGE 100, VERS 11.

Il délibère en vain, quand Vénus inquiète,
Sous les traits de Clotilde entre dans sa retraite.

MADEMOISELLE Clotilde a rempli jusqu'à présent à l'Opéra, le rôle de Vénus, et personne n'était fait pour y produire plus d'illusion.

2) PAGE 104, VERS 10.

Et Lachésis venait d'*égarer son fuseau*.

Ceci fait allusion à cette belle chanson connue de toute la terre.

J'avais égaré mon fuseau,
Je le cherchais sur la fougère....

3) PAGE 104, VERS 15.

Les filles de Phorcus, les Gorgones avides,
Se permettaient de rire avec les Euménides,
Et d'abord d'un seul œil se servant tour à tour,
En avaient six brillants de jeunesse et d'amour.

Voyez à ce sujet M. Chompré, licencié en droit, qui dit dans son *Dictionnaire de la Fable*, qu'il y avait trois Gorgones, savoir : Méduse, Euryale et Stheno; qu'elles n'avaient qu'un œil dont elles se servaient tour à tour, etc.

4) PAGE 107, VERS 9.

Mon épouse n'a point, comme celle d'Orphée,
Été par un serpent dans mes bras étouffée.

Le même licencié en droit assure qu'Eurydice, femme d'Orphée, et fuyant les poursuites de son mari, fut piquée d'un serpent, de la morsure duquel elle mourut le soir même de ses nôces.

5) PAGE 109, VERS 7.

Il quitte enfin ces lieux, revoit l'astre du jour,
Et du vaste Élysée aborde le séjour.

Il ne s'agit ici que des Champs-Élysées qui sont à la suite des Tuileries, comme on le verra par la description que fait le poète. Il a trouvé plus commode d'y transporter son héros, que dans les Champs-Élysées de la fable, qui d'ailleurs ont été décrits mille fois.

6) PAGE 111, VERS 11.

Une ombre y fait métier du ministère auguste
D'évaluer le poids des âmes au plus juste.

Il y a aux Champs-Élysées, à Paris, un homme établi avec de grandes balances, où les passants peuvent se faire peser pour quelques sous. L'auteur de ce poëme s'y est fait peser peu de temps avant de commencer son ouvrage. Il pesait brut cent trois livres et demie, y compris son génie, qui a diminué beaucoup par la grande déperdition et évaporation qu'il a faite: on ne sait pas ce que le tout pèse en ce moment-ci.

7) PAGE 112, VERS 5.

Au fond sont des hameaux, du reste séparés,
A des plaisirs plus chers, aux danses consacrés.

Il s'agit ici apparemment du hameau Chantilly, ci-devant *Élysée-Bourbon*, ou autres lieux publics où on entre pour de l'argent.

8) PAGE 115, VERS 14.

Vous voudrez, invoquant l'autorité suprême,
Écraser le rival du tyran Polyphème.

Le ballet d'*Acis et Galathée* a éprouvé bien des difficultés avant de pouvoir être mis au théâtre. Il est de la composition de M. Duport, qui y joue le rôle d'Acis; en voici le sujet tiré de la fable :

« Acis s'attira par sa beauté la tendresse de Galatée, » que le géant Polyphème aimait. Le cyclope l'ayant un » jour surpris avec Galathée, l'écrasa sous un rocher » qu'il lui jeta... »

Mais l'auteur a mitigé ce dénouement, et ne s'est point en quelque sorte écrasé lui-même ; car il brille d'un bout à l'autre dans ce ballet, qui est plein d'enchantement et de grâce.

NOTES

DU CHANT SIXIÈME.

1) PAGE 123, VERS 13.

Borée, Auster, Éole, et d'autres Vents jaloux,
Sous ses pieds délicats font rouler des cailloux.

On assure que Duport a trouvé en effet plusieurs fois sur son chemin, au théâtre, différents obstacles qui ont failli à le blesser; soient qu'ils y aient été mis à dessein, ce que nous ne croyons point, soit que le hasard ait servi ses ennemis.

2) PAGE 125, VERS 2.

J'ai fait pour Adonis d'assez puissants efforts ;
Je voulais l'arracher à l'empire des morts.
L'épouse de Pluton, de ce jeune homme éprise,
M'a disputé sa vie à moitié reconquise :
Les dieux le firent vivre et mourir tour à tour,
N'osant se prononcer pour l'un ou l'autre Amour.

Voici ce que dit la fable à ce sujet : « Proserpine, tou-
» chée des plaintes de Vénus qui avait vu dévorer par un
» sanglier Adonis qu'elle aimait passionnément, s'en-
» gagea de le lui rendre, à condition qu'il demeurerait
» avec elle, dans les enfers, six mois de l'année, et les
» six autres mois avec Vénus ; mais celle-ci manqua bien-
» tôt à la convention, ce qui causa entre les deux déesses
» une grande querelle que Jupiter termina, en ordon-
» nant qu'Adonis fût libre quatre mois de l'année ; qu'il
» en passât quatre avec Vénus, et le reste avec Proser-
» pine. (Mét., liv. 10.) »

3) PAGE 127, VERS 9.

Un ballet, dessiné par une main habile,
Va peindre un grand débat sur les armes d'Achille.
Vestris du roi d'Ithaque a le rôle et le nom ;
Duport devient Ajax, le fils de Télamon.

On sait qu'après la mort d'Achille, Ulysse et Ajax se disputèrent ses armes. Il n'y a point à l'Opéra de ballet sur ce sujet, mais il a été traité autrefois en Grèce, et pourrait l'être encore avec succès aujourd'hui.

Le philosophe Lucien a fait un éloge complet de la pantomime qui servait à représenter toutes les fables de l'ancienne mythologie. Il paraît que les danseurs pantomimes avaient trouvé le secret de tout peindre aux yeux et de se faire entendre avec le geste aussi bien qu'avec la parole. Lucien met cet art au-dessus de la tragédie et de la comédie, et il exige de ces artistes muets une foule de connaissances, de qualités et même de vertus. Il

observe que les Grecs mêlaient la danse aux choses les plus sérieuses, à la religion, à la guerre ; et il va jusqu'à dire que Pyrrhus, fils d'Achille, renversa la ville de Troie par son talent pour la danse. Il cite la *Pyrrhique* dont il fut l'inventeur, comme un des plus beaux monuments de sa gloire. Le savant Scaliger croyait avoir retrouvé les pas et les mouvements de cette danse militaire. Il la dansa lui-même, armé de pied en cap, devant l'empereur Maximilien et toute sa cour, et il assure que les spectateurs en furent ravis d'admiration....

Pour compléter cette note, que nous tirons du *Journal de l'Empire*, nous croyons devoir citer ici le texte même de Lucien. L'auteur grec fait paraître deux interlocuteurs, dont l'un est l'ennemi, et l'autre le partisan de la danse. Lycinus fait ainsi l'histoire de cet art qu'il regarde comme divin, et dont les dieux ont donné les premières leçons. « Ce n'est pas depuis deux jours, » dit-il, que cet art a pris naissance. Les auteurs qui

» nous donnent la véritable généalogie de la danse, te » diront qu'elle prend son origine à la naissance de l'uni- » vers, et qu'elle est aussi ancienne que l'Amour, le » plus ancien des dieux. L'assemblée des astres, la con- » jonction des planètes et des étoiles fixes, leur harmo- » nie, sont les préceptes de cette première danse. Peu » à peu cet art s'est augmenté, et de progrès en pro- » grès, il semble être arrivé aujourd'hui à sa plus haute » perfection; il forme un plaisir varié, animé par la » musique : c'est l'ouvrage de plusieurs muses réunies.

» Rhéa fut, dit-on, la première qui, charmée de la » danse, l'enseigna en Phrygie aux Corybantes, et aux » Curètes en Crète. Cet art leur procura de grands avan- » tages : ce fut par lui qu'ils sauvèrent Jupiter (qui sans » doute leur a depuis avoué lui-même, que c'est à la fa- » veur de leur danse qu'il échappa à la voracité de son » père). Leur danse s'exécutait les armes à la main; ils » frappaient les boucliers avec des épées, et sautaient » avec un enthousiasme guerrier. Par la suite les plus

» illustres Crétois s'appliquèrent fortement à cet exer-
» cice, et devinrent d'excellents danseurs; les princes
» aussi bien que les particuliers, et tous ceux qui aspi-
» raient au commandement, cultivèrent cet art. Ho-
» mère, qui, sans doute, ne voulait pas déshonorer Mé-
» rion, mais en faire un héros, lui donne le nom de
» *danseur*. En effet, ses talents pour cet art étaient si
» distingués et si connus, que les Grecs n'étaient pas les
» seuls qui en fussent instruits : les Troyens, quoique
» leurs ennemis, ne les ignoraient pas ; et je pense que
» son agilité dans les combats, et son aplomb, leur fit
» connaître que c'était à la danse qu'il en était redeva-
» ble. Voici ce que dit le poète :

> Mérion, quel que soit ton talent pour la danse,
> Ce fer t'aurait percé.....

» Cependant il ne le perça point. Mérion exercé dans
» l'art de sauter, n'eut pas, je crois, beaucoup de peine
» à éviter les javelots qu'on lui lançait.

» Je pourrais te citer encore beaucoup d'autres héros » qui se sont plu à cet exercice, et qui l'ont regardé » comme un art; mais je me bornerai à Néoptolème, le » fils d'Achille, qui s'illustra par la danse, et y ajouta ce » beau genre, que de son nom on a appellé la *Pyrrhi-* » *que*. Je suis persuadé qu'Achille, en apprenant quels » étaient les talents de son fils, fut plus flatté de son » adresse à danser, que de sa beauté et de ses vertus » militaires. En effet, ce fut l'habileté de Pyrrhus dans » la danse, qui prit cette Troie, jusqu'alors imprenable, » et la renversa de fond en comble.

» Depuis, les Lacédémoniens, qui passent pour le » plus vaillant peuple de la Grèce, ont appris de Castor » et de Pollux à danser la *Caryatique* (genre de danse » qui s'apprend à Carye, dans la Laconie) Ils ne font » rien sans l'assistance des muses, jusques-là qu'ils com- » battent au son de la flûte et en mesure, et qu'ils mar- » chent d'un pas réglé. Chez ces peuples, la flûte donne » le premier signal du combat, aussi ont-ils toujours été

» vainqueurs tant qu'ils ont été conduits par la musique » et le rhythme. Tu sais que leurs jeunes gens n'appren- » nent pas moins à danser qu'à faire des armes. Lors- » qu'ils ont cessé de s'exercer au Pancrace, et de se » frapper les uns les autres, le combat se termine par » une danse; le joueur de flûte se met au milieu d'eux, » joue de son instrument et frappe avec son pied. Les » jeunes gens se suivent avec ordre, et prennent, en » observant la mesure, toutes sortes d'attitudes : tantôt » ce sont celles de la guerre, tantôt celles qui convien- » nent à la danse, et qui plaisent à Bacchus ou à Vénus. » En effet, la chanson qu'ils chantent en dansant, est » une invitation à l'Amour et à Vénus, de se divertir et » de danser avec eux; et l'une de ces chansons (car on » en chante deux), contient une leçon de danse : *en* » *avant, jeunes gens*, disent-ils, *passez les pieds* » *l'un après l'autre, divertissez-vous bien*, c'est-à- » dire, *dansez le mieux que vous pourrez.* On fait la » même chose dans la danse appellée *hormus.* Ce genre

» est commun aux jeunes garçons et aux jeunes filles, » qui l'exécutent l'un à côté de l'autre, en formant la » figure d'un *collier*. Le chœur est conduit, d'un côté » par un jeune homme qui danse avec la vigueur de son » sexe, et comme il doit le faire par la suite à la guerre; » de l'autre, une jeune fille le suit en formant des pas » modestes, et montre par-là comment les femmes doi- » vent danser. On dirait que l'*hormus* représente l'union » de la force et de la modestie.

» Chez les Thessaliens la danse était si estimée, qu'ils » donnaient à leurs magistrats et à leurs généraux d'ar- » mée, le nom de *proorchestres*. Cela est prouvé par » les inscriptions des statues qu'ils ont élevées à leurs » grands hommes. *La ville*, dit l'une de ces inscrip- » tions, *a choisi un tel pour son proorchestre*; et une » autre, *le peuple a élevé une statue à Elation, pour* » *avoir bien dansé dans le combat.*

» A Délos on ne faisait point de sacrifices sans danser, » tous se célébraient avec de la musique et de la danse.

» aux mystères, cultivé par de tels dieux, institué en leur » honneur, et qui offre une instruction utile, jointe à un » grand plaisir. Je suis d'ailleurs surpris de ce que, » amoureux comme tu l'es d'Homère, et surtout d'Hé- » siode (car je reviens encore à ces poètes), tu oses, » lorsqu'ils ont loué la danse au-dessus toute chose, tenir » un langage si contraire au leur. En effet, Homère, en » parlant des plaisirs les plus honnêtes, nomme le som- » meil, l'amour et la danse; mais c'est elle seule qu'il » appelle *irréprochable :* d'après son propre témoi- » gnage, le plaisir naît de la musique, et tous deux sont » sont joints à l'art de la danse; mais si la musique est » agréable, le nom d'*irréprochable* n'appartient qu'à la » danse, que tu cherches à présent à rendre ridicule. » Dans son second poëme, il dit:

Jupiter donne à l'un la force militaire,
L'art de danser à l'autre, et le chant qui sait plaire.

» Et véritablement le chant mêlé à la danse est fort

» agréable, c'est le plus beau présent que nous aient ja-
» mais fait les dieux. Homère semble avoir voulu diviser
» en deux classes toutes les actions des hommes, la
» guerre et la paix, et n'opposer au courage guerrier
» que ces deux talents, comme ce qu'il y a de plus
» beau.

» Hésiode ne l'avait point appris d'un autre, mais il
» avait vu lui-même les muses danser au lever de l'au-
» rore, et le principal éloge qu'il leur donne en com-
» mençant son poëme, est de dire que leurs pieds déli-
» cats foulent en cadence les bords semés de violettes de
» la fontaine d'*Hippocrène*, et qu'elles dansent en chœur
» autour de l'autel de leur père. Tu vois par-là, mon
» cher, que tu attaques les dieux, en insultant à la
» danse.

» Socrate, le plus sage des hommes, s'il en faut
» croire Apollon, qui le déclara tel, non content de
» donner des éloges à la danse, voulut encore l'appren-
» dre. Il faisait le plus grand cas de la précision et des

» charmes de la musique, des mouvements cadencés et » de la bonne grâce d'un danseur. Ce vieillard ne rou- » gissait pas de mettre cet art au nombre des sciences, » qui méritent le plus d'être étudiées. Il devait en effet » être très-curieux de la danse, lui qui s'empressait à » apprendre les plus petites choses, qui fréquentait les » écoles des joueurs de flûte, et ne dédaignait pas d'aller » s'instruire chez la courtisane Aspasie.

» Mais en voilà assez sur la danse ; il serait ridicule de » pousser plus loin ce discours, et de faire de plus lon- » gues recherches. Il est temps à présent de parler des » talents nécessaires à un danseur, des exercices qui lui » conviennent, de ce qu'il doit savoir, et des moyens » par lesquels il peut perfectionner son art. Par-là tu » sauras que la danse n'est pas un de ces arts faciles, que » l'on puisse apprendre aisément, mais qu'elle est au » contraire le complément de toutes les sciences, de la » musique, du rhythme, de la géométrie, et surtout de » ta chère philosophie, de la physique même et de la

» morale ; il est vrai qu'elle a regardé la dialectique » comme assez inutile ; mais loin d'être étrangère à la » rhétorique, elle a cela de commun avec elle, qu'elle » peint les mœurs et les passions : voilà le but où tendent » tous les orateurs. Elle a encore beaucoup d'affinité » avec la peinture et la sculpture, dont elle paraît imiter » l'aplomb et les belles attitudes ; et à cet égard, ni Phi- » dias, ni Apelle ne lui sont supérieurs.

» Le premier devoir d'un danseur est de se rendre » propices Mnémosyne et Polymnie sa sœur, de cultiver » sa mémoire, et de s'efforcer à la rendre universelle ; » car, tel que le Calchas d'Homère, il faut qu'il con- » naisse le passé, le présent et l'avenir, afin que rien » ne lui échappe, et que sa mémoire le serve à sa vo- » lonté. Le but principal de la danse est l'imitation, l'art » de démontrer, d'énoncer les pensées, et d'exposer » avec clarté les choses les plus obscures. Le plus bel » éloge que l'on pût faire d'un danseur, serait de pou- » voir louer en lui ce que Thucydide loue dans Périclès,

» de connaître ce qu'il est à propos de faire, et de l'é-
» noncer avec grâce. L'énonciation dont je parle, est
» celle qui doit se faire par des gestes clairs et signifi-
» catifs.

» Les anciennes histoires, comme je l'ai déjà dit,
» fournissent à la danse ses sujets et sa matière. Le dan-
» seur doit se les rappeler avec facilité, et les représenter
» avec noblesse. Il faut en conséquence qu'il connaisse
» parfaitement tout ce qui s'est passé depuis le chaos et
» la naissance du monde, jusqu'à Cléopâtre, reine
» d'Egypte. La science du danseur embrasse chez nous
» cet intervalle. Il doit, à plus forte raison, savoir tout
» ce qui est arrivé entre ces deux époques; la mutila-
» tion de Saturne, la naissance de Vénus, le combat
» des Titans, la naissance de Jupiter, la tromperie de
» Rhéa, la supposition de la pierre, la prison de Sa-
» turne, le partage des trois frères; ensuite, et par or-
» dre, la révolte des Géans, le feu dérobé, la formation
» de l'homme, la punition de Prométhée, la force des

» deux Amours, l'île de Délos flottante, les couches de » Latone, la mort du serpent Python, les embûches de » Titye, et le milieu de la Terre trouvé par le vol des » aigles.

» On trouve ensuite Deucalion et le grand naufrage » qui survint de son temps, l'arche unique qui sauva les » restes de la race humaine, les pierres transformées en » hommes, Bacchus mis en pièces, la fourberie de Ju- » non, l'embrasement de Sémélé et la double naissance » de Bacchus, l'histoire de Minerve, l'aventure de Vul- » cain, celle d'Erichton, la dispute excitée au sujet de » l'Attique, Halirrhotion, le premier jugement rendu » dans l'aréopage, enfin toute l'histoire fabuleuse de » l'Attique. Mais surtout qu'il sache l'enlèvement de » Proserpine, les courses errantes de Cérès, l'agricul- » ture trouvée par Triptolème, la culture de la vigne par » Icare, les malheurs d'Erigone, les aventures de Borée » et d'Orithye, celles de Thésée et d'Ægée. De plus, » qu'il connaisse la réception de Médée, sa fuite chez

» les Perses; ce qui arriva aux filles d'Erechtée et à celles » de Pandion, mortes en Thessalie, théâtre de leurs » malheurs. Qu'il y ajoute Acamas et Phyllis, le premier » enlèvement d'Hélène, l'expédition de Castor et de » Pollux contre la ville, le malheur d'Hyppolite, et le » retour des Héraclides; car on peut regarder tous ces » traits comme appartenants à l'Attique. Je n'ai parcouru » ce petit nombre de fables athéniennes, que comme » un échantillon de celles dont je n'ai pu parler.

» Mais ensuite on trouve Mégare et Nisus, Scylla et le » cheveu rouge, le voyage de Minos, son ingratitude en- » vers sa bienfaitrice : puis le Citheron, l'histoire des » Thébains, celle des Lambdacides, le voyage de Cad- » mus, le repos du bœuf, les dents du serpent, la nais- » sance des hommes semés, la métamorphose de Cadmus » en serpent : de plus, les murs bâtis au son de la lyre » (d'Amphyon), la fureur de l'architecte, la vanité de » Niobé, et son silence causé par la douleur : Penthée,

» Actéon, OEdipe, Hercule, ses travaux, et le massacre » de ses enfants.

» Corinthe fournit aussi un grand nombre d'histoires; » elle a Glaucus et Créon : avant eux Bellerophon, Sté- » nobée, la dispute du Soleil et de Neptune; ensuite la » fureur d'Athamas, les enfants de Néphélée fuyant à » travers les airs sur un bélier, Ino et Mélicertes reçus » au nombre des dieux marins; après cela l'histoire des » Pélopides, ce qui est arrivé dans Mycène, même avant » sa fondation; Inachus, Io et son gardien Argus, » Atrée et Thyeste, Æropée, la toison d'or; le ma- » riage de Pélops, le meurtre d'Agamemnon, la pu- » nition de Clytemnestre, et long-temps avant l'expédi- » tion des sept chefs, la réception des gendres d'Adraste » exilés de leur patrie, l'oracle rendu à leur sujet, leur » mort, leurs corps privés de sépulture, et le trépas » qu'Antigone et Menœcée subissent à cette occasion.

» Le danseur doit encore nécessairement se souvenir » de ce qui s'est passé à Nemée, d'Hypsipyle et d'Ar-

» chemore ; mais il saura préférablement qu'une prison
» gardait la virginité de Danaé, qu'elle y devint mère de
» Persée. Le combat proposé à celui-ci contre la Gor-
» gone, son aventure en Ethiopie, se joignent assez na-
» turellement à l'histoire de Cassiope, d'Andromède, de
» Céphée, que notre crédulité a mis au nombre des
» astres ; qu'il sache aussi l'ancienne histoire d'Ægyptus
» et de Danaüs, et les noces perfides de leurs enfants.

» Lacédémone nous offre encore beaucoup de traits
» semblables : Hyacinthe, le Zéphyr rival d'Apollon, la
» mort du bel Hyacinthe tué d'un coup de disque, la
» fleur née de son sang et l'inscription douloureuse qu'elle
» porte, la résurrection de Tyndare, et la colère que
» Jupiter conçut à cette occasion contre Esculape ; de
» plus, le jugement de Pâris au sujet de la pomme,
» l'hospitalité qu'il reçoit à Sparte, l'enlèvement d'Hé-
» lène.

» L'histoire de Sparte paraît dépendre de celle d'Ilion,
» qui présente un nombre infini de tableaux et de per-

» sonnages. Chacun des guerriers morts devant Troie, » fournit un sujet à la scène. Le danseur doit toujours » avoir ces évènements présents à la mémoire, surtout » depuis l'enlèvement (d'Hélène) jusqu'au retour (des » héros dans la Grèce), les courses errantes d'Énée et » les amours de Didon, les aventures d'Oreste ; le cou- » rage que ce héros a fait éclater en Scythie ne sont » point étrangers à la scène. Les évènements antérieurs » à ceux-ci sont intimement liés à la guerre de Troie, » loin d'en différer : tels sont le déguisement d'Achille en » fille dans Scyros, la folie d'Ulysse, Philoctète aban- » donné (dans Lemnos), les voyages d'Ulysse, Circé, » Télégon, Éole roi des vents, et tout le reste de » l'Odyssée, jusqu'à la punition des prétendants ; et » avant cela, les embûches dressées contre Palamède, la » colère de Nauplias, la fureur de l'un des Ajax et la mort » de l'autre, *tué d'un coup de foudre* sur les rochers » (des Gyres).

» Les danseurs puisent aussi beaucoup de sujets dans

» l'Elide, Œnomaüs, Myrtilon, Saturne, Jupiter, et » les premiers athlètes des jeux olympiques.

» L'Arcadie est pleine de mythologie, la fuite de » Daphné, la métamorphose de Calisto en ourse, la fu- » reur bachique des Centaures, la naissance de Pan, » l'amour d'Alphée, et son voyage sous la mer.

» Mais si nous nous transportons en Crète, c'est-là » que nous verrons la danse faire une moisson considéra- » ble; elle y trouvera Europe, Pasiphaë, les deux Tau- » reaux, le Labyrinthe, Ariane, Phèdre, Androgée, » Dédale, Icare, Glaucus, la prophétie de Polyidus, et » Talus, cet homme d'airain, qui faisait le tour de la » Crète.

» Si l'on passe en Étolie, la danse y trouve Althée, » Méléagre, Atalante et le fatal tison, la lutte d'Hercule » et du fleuve (Achéloüs), la naissance des Sirènes, l'ap- » parition des Échinades, et l'établissement qu'y forma » Alcméon après sa fureur; ensuite Nessus, la jalousie

» de Déjanire, qui fut cause qu'Hercule se brûla sur le » mont Œta.

» La Thrace fut le théâtre d'une multitude de faits » qu'un danseur ne peut se dispenser de savoir; tels sont » la vie d'Orphée, ses membres déchirés (par les Mé- » nades), sa tête qui parle en nageant sur sa lyre, les » monts Hœmus et Rhodope, et le supplice de Lycurgue. » Mais la Thessalie en offre bien davantage, Pélias, Ja- » son, Alceste, l'expédition des cinquante Argonautes, » le navire Argo et sa babillarde quille, tout ce qui s'est » passé dans Lemnos, Æéta, le songe de Midas, Apsyrtis » mis en pièces, puis Protésilas et Laodamie.

» En traversant de nouveau l'Asie, on y trouvera » beaucoup d'autres sujets : d'abord à Samos, le sup- » plice de Polycrate, la fuite de sa fille chez les Perses, » l'indiscrétion de Tantale, le repas que font chez lui » les dieux, Pélops préparé comme un mets, et son épaule » d'ivoire.

» En Italie l'Eridan, Phaéton et ses sœurs changées en

» peupliers, et versant des larmes d'ambre, fournissent » des sujets à la scène.

» Le danseur doit connaître encore les Hespérides et le » Dragon gardien des pommes d'or, les travaux d'Atlas; » Géryon et les bœufs enlevés d'Erythie. Il n'ignorera » pas non plus toutes les métamorphoses fabuleuses qui » se sont faites, tant en arbres qu'en bêtes, ou en oi- » seaux; les hommes qui ont été changés en femmes, » telles que Cénée, Tyrésias et plusieurs autres.

» La Phénicie possède Myrrha, et le double dieu » d'Assyrie. Le danseur doit savoir tous ces évènements, » ainsi que les histoires plus récentes, tout ce qu'Anti- » pater entreprit sur la monarchie des Macédoniens, et » tout ce que l'amour inspira à Séleucus pour Strato- » nice. Qu'il sache encore les mystères les plus secrets » des Egyptiens, et qu'il cherche à les expliquer par » gestes : je parle d'Epaphus, d'Osiris, et de la méta- » morphose des dieux en animaux, surtout de leurs

» amours, même de celles de Jupiter, et de toutes les » différentes formes dont ce dieu s'est revêtu.

» Qu'il sache aussi toute la fable effrayante des enfers, » les crimes et les supplices dont ils sont punis; l'amitié » qui unit Thésée et Pirithoüs jusques chez Pluton; en » un mot, il ne doit rien ignorer de tout ce qu'ont écrit » Homère, Hésiode, et surtout les poètes tragiques.

» D'une multitude infinie de traits de cette espèce » je n'ai choisi qu'un petit nombre, et je n'ai rapporté » que les plus remarquables; c'est aux poètes à chanter » les autres, aux danseurs à nous les exposer sur la » scène. Tu pourras aisément les trouver, guidé par » ceux dont j'ai parlé. Le danseur doit les avoir tous pré- » sents à la mémoire, et les y conserver soigneusement » pour en faire usage dans l'occasion.

» Mais puisque son talent est d'imiter, et qu'il s'engage » à exprimer ce que disent les chanteurs, il faut qu'à » l'exemple des orateurs, il s'exerce à se rendre clair et

» intelligible, afin que l'on puisse comprendre tout ce » qu'il veut exprimer, et qu'on n'ait pas besoin d'un » interprète. Il est nécessaire que celui qui voit danser, » puisse, comme le dit l'oracle d'Apollon, *entendre* » *le muet*, et comprendre le danseur qui garde le si- » lence.

» C'est ce qui arriva, dit-on, à Démétrius le cynique. » Comme toi, il blâmait la danse, disait que ce n'était » qu'une addition inutile faite au son des flûtes, des » fifres et des cymbales; que le danseur n'ajoutait rien » à la perfection du drame, et que ses mouvements, » faits au hasard et sans règle, étaient inutiles et ne » pouvaient avoir aucun sens; il prétendait que les » hommes avaient les yeux fascinés par les accessoires » de la danse, par la richesse de l'habit, par la beauté » du masque, par l'harmonie agréable des voix, des » flûtes et des autres instruments, et que l'art du dan- » seur leur devait tout ce qu'il avait de beau. Alors, un » célèbre danseur, qui vivait sous le règne de Néron,

» qui avait, dit-on, beaucoup de bon sens, et excel-
» lait dans son art par la beauté de ses mouvements,
» fit à Démétrius une demande que je juge fort équita-
» ble. C'était de le voir danser, avant de le condamner.
» Il s'engagea même à représenter devant lui, sans être
» accompagné, ni par les flûtes, ni par les voix : il tint
» sa promesse. Il fit taire les joueurs de flûte, ceux qui
» frappaient les cymbales, le chœur même, et tout seul
» il représenta l'adultère de Mars et de Vénus. On voyait
» le soleil avertissant Vulcain, celui-ci dressant un piège
» aux deux amants, et les enveloppant sous un filet de
» fer, tous les dieux arrivaient l'un après l'autre, la honte
» de Vénus, sa crainte secrète, et les prières qu'elle
» adressait à Mars; enfin, toutes les circonstances de
» cette histoire étaient exprimées. Démétrius, à ce
» spectacle, éprouva un plaisir si vif, qu'il ne put s'em-
» pêcher de donner au danseur le plus grand des éloges,
» en s'écriant avec enthousiasme : *Je comprends tout*
» *ce que tu fais, homme admirable! et mon plaisir*

» *ne se borne pas à la vue, tu me sembles encore* » *parler avec les mains.*

» Le but que se propose la danse est l'imitation : je l'ai » déjà dit. C'est à cela qu'elle doit principalement s'ap- » pliquer ; et par-là même, elle convient aux orateurs, » surtout à ceux qui s'exercent dans ce que nous appelons » *déclamations*. En effet, on ne la loue qu'autant qu'elle » sait s'assimiler aux personnages qu'elle se propose de » représenter, et que son expression est conforme au » caractère des héros qu'elle introduit sur la scène, soit » qu'elle nous fasse voir le meurtrier d'un tyran, un » pauvre ou un laboureur.

» En général la danse permet d'exprimer et de repré- » senter les mœurs et les passions, en introduisant sur la » scène tantôt l'amour, tantôt la colère, la fureur, la » tristesse, et toutes les affections de l'âme suivant leurs » différents degrés. Et ce qu'il y a de plus surprenant est » de voir en un seul jour tantôt Athamas en fureur, tan-

» tôt Ino frappée de crainte, un instant après, Thyeste,
» Ægisthe, Æropée, et que ce soit un seul homme qui
» prenne tous ces divers caractères.

» Si ce que Platon dit de l'âme est vrai, le danseur
» nous développe habilement ses trois facultés; l'*irasci-*
» *ble*, lorsqu'il représente un homme en colère; le
» *concupiscible*, lorsqu'il joue des rôles d'amoureux;
» et le *raisonnable*, lorsqu'il modère et refrène chaque
» passion : or, cette dernière qualité est répandue dans
» toutes les parties de la danse, comme le tact l'est dans
» dans tous les sens. Le danseur, en se proposant pour
» but la beauté et la grâce dans ses mouvements, ne fait
» rien autre chose que prouver la vérité de l'opinion
» d'Aristote, qui loue la beauté et la regarde comme
» l'un des trois avantages dont la possession rend heu-
» reux : j'ai même entendu dire à quelqu'un, pour
» exalter avec plus d'emphase le silence des personnages
» de la danse, que c'était un symbole du dogme de Py-
» thagore.

» La danse adoucit tellement nos mœurs, que si un » homme tourmenté par l'amour, fréquente le théâtre, » il y prend des sentiments plus modérés, en voyant tous » les maux que cette passion entraîne après elle; si » le chagrin l'accable, il en sort plus gai, comme s'il » avait bu quelque potion qui lui eût procuré l'oubli de » ses maux, ou, selon le poète, un breuvage qui guérit » la douleur et la colère. La preuve que la danse repré- » sente nos sentiments naturels, et que les spectateurs » reconnaissent ce que l'acteur exprime, c'est que sou- » vent ils versent des larmes, lorsqu'il se passe sous » leurs yeux une scène attendrissante et digne de com- » passion.

» La danse Bacchique, quoiqu'elle ne soit que du » genre satyrique, est extrêmement recherchée en Ionie » et dans le Pont : elle en a tellement subjugué tous les » habitants, que dans le temps fixé pour ses représen- » tations, ils abandonnent toute autre affaire, et passent » des journées entières assis et occupés à voir danser des

» Titans, des Corybantes, des Satyres et des bergers.
» Les citoyens les plus distingués et les premiers magis-
» trats de chaque ville dansent eux-mêmes des *Satyri-*
» *ques*, et loin d'en avoir quelque honte, ils sont plus
» glorieux de ces divertissements que de leur noblesse,
» de leurs charges municipales, ou de la vertu de leurs
» ancêtres.

» Dans la danse, ainsi que dans le discours, on peut
» tomber dans un défaut, qu'on appelle ordinairement
» en français *imitation vicieuse*. Il consiste à passer les
» bornes de l'imitation, et à vouloir exprimer plus qu'on
» ne doit, à représenter sous des traits gigantesques ce
» qui n'est que grand, à efféminer ce qui n'est que dé-
» licat, à pousser jusqu'à la rudesse et la férocité ce qui
» ne doit avoir qu'un caractère mâle. Je me rappelle
» d'avoir vu un jour donner dans cet excès, un danseur
» qui avait joui jusques-là d'une grande célébrité, qui
» était d'ailleurs fort intelligent, et méritait à tous

» égards qu'on admirât ses talents. Je ne sais par quel » hasard il se laissa emporter à un jeu de théâtre indé- » cent, pour avoir voulu passer les bornes de l'imita- » tion. Il représentait Ajax furieux d'avoir été vaincu par » Ulysse; il força tellement son rôle, qu'il paraissait » moins représenter la fureur, qu'être lui-même véri- » tablement furieux; car il déchira l'habit de l'un de » ceux qui frappent la mesure avec une sandale de fer: » puis arrachant à un flûteur son instrument, il en frappa » Ulysse, qui était près de lui tout fier de sa victoire, » de manière à lui fendre la tête : si le casque par sa ré- » sistance, n'eût rompu la violence du coup, c'en était » fait du pauvre Ulysse, et cela pour avoir eu affaire à » un danseur extravagant. Cependant tout le théâtre » semblait partager la fureur d'Ajax, les spectateurs sau- » taient, criaient, jetaient leurs habits bas; mais c'était » les gens du peuple, des hommes d'un esprit borné, qui, » par-là même, faisaient voir qu'ils ne savaient pas juger » de la décence, ni distinguer ce qui peut être vicieux

» d'avec ce qui est parfait, et qui croyaient qu'une imi-
» tation excessive était la passion même. Les personnes,
» au contraire, dont le goût était plus délicat, sentaient
» la faute de l'acteur et en avaient honte; ils ne le blâ-
» maient cependant pas en gardant le silence; mais ils
» cherchaient à déguiser par leurs applaudissements l'ex-
» travagance d'une danse de cette nature, quoique
» d'ailleurs ils vissent bien que la scène représentait
» moins la fureur d'Ajax que celle du danseur même. Ce-
» lui-ci, non content de tout ce qu'il venait de faire, fit
» encore quelque chose de plus ridicule; car étant des-
» cendu sur le milieu du théâtre, il alla s'asseoir dans
» l'endroit destiné aux sénateurs, entre deux person-
» nages consulaires, qui craignaient violemment d'être
» flagellés par lui, comme certain bélier le fut par Ajax.
» Cependant cela fut admiré par quelques personnes;
» d'autres en riaient; d'autres avaient peur que d'une
» imitation extrême, l'acteur ne fût tombé dans une fu-
» reur véritable.

» On dit même que lorsqu'il revint en son bon sens, » il fut si fâché de toutes les folies qu'il avait faites, qu'il » tomba malade de chagrin, comme s'il se fût jugé coupable d'une véritable démence. Par la suite il fit bien » voir que son repentir était sincère; car plusieurs de » ses partisans lui demandant de danser la pantomime » d'Ajax, il présenta un autre danseur, en disant aux » spectateurs : *C'est bien assez d'avoir été fou une » seule fois;* mais ce qui lui fit le plus de peine, c'est » qu'un de ses rivaux, auquel on avait assigné le même » rôle, joua la fureur avec tant de décence et de sagesse, » qu'il fut loué par tout le monde de s'être contenu » dans les bornes de la danse, et de n'avoir pas violé, » par une fureur déplacée, les règles de l'action théâtrale. »

4) PAGE 129, VERS 10.

Il faut entendre encor la triste Iphigénie,
Soumettant sa douleur aux lois de l'harmonie.

Tout le monde a pu remarquer avec quelle impatience mêlée d'ennui on entend ordinairement les opéras, même de nos plus grands maîtres, quand un joli ballet est annoncé à la suite ; on compte véritablement pour perdus tous les moments employés à entendre chanter Iphigénie et toute sa nombreuse famille. Il est de fait que les trois quarts des spectateurs, à l'Opéra, ne mettent du prix qu'à la danse, qui y est en effet poussée au comble de la perfection.

5) PAGE 134, VERS 9.

Sa jambe en commençant ne met pas tout en feu,
Il ne veut pas d'abord, follement téméraire,
S'ériger en vainqueur des danseurs de la terre.

Ceci, comme on voit, est parodié de ces vers de Boileau, au troisième chant de l'*Art poétique* :

Sa muse, en arrivant, ne met pas tout en feu,
Et pour donner beaucoup ne nous promet que peu.

Et de ceux-ci :

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, sur Pégase monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre :
« Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre. »

6) PAGE 139, VERS 12.

Le ciel sourit toujours au parti du vainqueur ;
Pour moi, comme Caton je souris au malheur ;
Un autre, plus fidèle aux lois de l'épopée,
Aurait choisi César, j'ai préféré Pompée.

On sait que Caton demeura attaché au parti de Pompée, contre César triomphant à la bataille de Pharsale.

Nous croyons devoir finir ces notes par des observations que nous trouvons à la suite de la CHORÉGRAPHIE, ou l'*Art de décrire la Danse*, petit ouvrage que nous avons déjà cité. On y verra avec quel respect et quelle

considération les écoliers doivent traiter leurs maîtres de danse.

Observations concernant la leçon.

« Il convient que l'écolier aille au-devant du maître quand il arrive ; on doit le recevoir très poliment, lui faire deux révérences, la première très profondément, la seconde moins bas ; on doit ensuite le faire entrer dans l'appartement, lui présenter un fauteuil ou une chaise pour s'asseoir. Sitôt que le maître sera assis (demoiselle ou cavalier), l'élève lui présentera les deux mains ; il se placera à la première position, et fera quatre révérences, les genoux bien ouverts, la première très basse, la seconde moins, ainsi que les deux autres, en ayant attention de ne pas lever les talons.

» Après les révérences, l'écolier ou l'écolière marchera en avant, puis en arrière, à droite et à gauche, de côté, ainsi que de tout autre manière que le maître jugera à propos.

» La leçon finie, l'élève aura l'attention de conduire le maître jusqu'à la porte de l'appartement ; il lui fera ensuite deux révérences, la première bas, la seconde moins, il le remerciera poliment des peines qu'il s'est données et des attentions qu'il a prises..... »

FIN DES NOTES.

POÉSIES FUGITIVES.

POÉSIES FUGITIVES.

A M. DE CH.....

Vous aimez beaucoup les poètes :
Est-ce à moi d'en être étonné ?
Eh bien, mon ami, si vous êtes
Un amateur déterminé,
Venez visiter ma fabrique ;
Venez voir l'asile sacré
Où d'une rage poétique
Je suis chaque jour dévoré ;
Nous verrons jusqu'à quel degré

Vous aimez l'art dont je me pique.
Armé des vers les plus ronflants,
Je vous poursuivrai sans relâche;
Tous les soirs vous aurez pour tâche
D'en écouter cinq ou six cents.
Vous voudrez me demander grâce,
Et, pour quelques soins importants,
Vous échapper de mon Parnasse;
Mon cher, il ne sera plus temps,
Car ma chambre ferme en-dedans.
J'aurai du moins la déférence
De me soumettre à votre goût;
Je vous consulterai sur tout
Avec un air de confiance.
« Mon cher, dirai-je, obligez-moi
» De m'avertir en quoi je pèche;
» Parlez, je ne suis point revêche,
» Vos avis vont faire ma loi;

» Ils peuvent m'être nécessaires.....
» Des mots durs vous ont-ils frappé,
» Et me serait-il échappé
» Quelques négligences légères ?
» Elles n'auront pu vous blesser
» Dans une rapide lecture,
» Mais je m'en vais recommencer.....
» — J'ai bien entendu, je vous jure,
» — Je recommence en tous les cas.
» Le temps est propice à la chose;
» Je sais bien qu'on ne saisit pas
» Les vers aussi bien que la prose,
» Et quand j'aurai lu de nouveau,
» Avec une lenteur extrême,
» Vous voudrez bien lire vous-même,
» Pour ne rien perdre du morceau.... »
Vous obéirez, je l'espère :
Alors, faisant le connaisseur,

Vous risquerez, pour me complaire,
De critiquer avec douceur....
« Vos vers ont du sel, de la verve,
» Mais ils pourraient être meilleurs ;
» J'y soupçonne quelques longueurs....
» J'aurais voulu plus de réserve....
» Ce passage, d'ailleurs parfait....
» — N'a pas eu le don de vous plaire....
» — Il m'a plu.... Peut-être il pourrait
» Ennuyer un lecteur sévère.
» — Ennuyer ! le mot est joli.
» J'ai consulté sur ce passage
» Un homme du moins plus poli,
» Qui, tenant un autre langage,
» N'a remarqué qu'un seul défaut
» Dans tout le cours de mon ouvrage,
» C'est qu'il finit un peu trop tôt.
» Bien loin de blâmer l'abondance....

» — Les goûts diffèrent, je le sais....
» — Qu'importe cette différence :
» Mes vers sont bons ou sont mauvais.
» — Ils sont bons.... mais cet hémistiche
» Est dur.... ou du moins je le crois ;
» Cette rime n'est pas bien riche,
» Sauf le respect que je lui dois....
» — Que vos remarques sont sublimes
» Et votre jugement exquis !
» Mes hémistiches et mes rimes
» Vous sont obligés de l'avis.
» Vous jugez de cette manière !
» Des meilleurs vers vous faites choix
» Pour les traiter comme un corsaire !
» Assemblez donc toute la terre,
» Soumettons-lui ces deux endroits :
» Si la terre dans sa sagesse
» Décide que j'ai mal rimé,

» Que ce mot a de la rudesse,
» Je veux bien être diffamé ;
» Mais si la terre vous condamne,
» Vous voudrez bien au genre humain
» Avouer, une torche en main,
» Que votre critique est d'un âne.... »
A ce mot d'âne il se pourra
Que mon meilleur ami se pique ;
Ane vous-même s'ensuivra ;
Je m'attends bien à la replique.
Les *ânes*, prompts à s'enflammer,
En viendront jusqu'à se gourmer ;
Vous recevrez sur la moustache
L'énorme recueil de mes chants,
Que j'ai fait relier en vache
Pour le mettre à l'abri du temps.
Tour à tour lancé sur nos mines,
Le volume en sera brisé :

Il est lourd, quoique composé
D'*Œuvres légères et badines.*
Voilà, mon cher, à quel danger
On s'expose avec les poètes ;
Avec eux il faut s'engager
A trouver leurs œuvres parfaites,
A ne rien louer à demi :
On risque de perdre un ami
Par des critiques indiscrètes.
Pour éviter tout accident,
Permettez que je vous propose
Un raisonnable arrangement :
Ne provoquez point mon talent,
Et contentez-vous de ma prose ;
Aimons-nous prosaïquement.
Laissez-moi, je vous en conjure,
Vous parler comme la nature
Parle dans mon département ;

Le patois des bords de la Loire
Peut-être vous fera pitié :
Il peut compromettre ma gloire....
Mais il sait peindre l'amitié.

LES VOYAGES PHILOSOPHIQUES.

Heureux qui, par le ciel fixé dans ses foyers,
Y soupire en repos ses amours casaniers;
Qui ne va point courir, loin de sa bien-aimée,
Sur les pas de la gloire ou de la renommée;
Que des soins inquiets ne viennent point chercher;
Qui, fidèle à son toit ainsi qu'à son clocher,
Peu jaloux de s'instruire aux terres étrangères,
Ne veut pas surpasser le savoir de ses pères.
Qu'ont appris loin de nous ces hardis voyageurs,
Du sol de la patrie imprudents déserteurs?
Ont-ils, sur les débris de Rome ou de la Grèce,
Découvert le bonheur ou conquis la sagesse?
En ont-ils rapporté, pour fruit de leurs labeurs,
Une vertu plus pure et de plus douces mœurs?
Le ciel a-t-il béni leur généreuse course
Vers la zône torride ou les glaces de l'Ourse?

Non, sans doute. On voit trop d'illustres vagabonds
Fatiguer les deux mers, les plaines et les monts :
Ces docteurs ambulants, suivis de leurs systèmes,
Ont descendu partout, excepté dans eux-mêmes ;
Ils savent justement sur *le bout de leurs doigts*,
Ce que pense un Huron, un Cafre, un Iroquois ;
A les peindre en tous points leur éloquence brille ;
Mais ils ont en courant oublié leur famille.
Des bords de l'Orénoque ils aiment le séjour ;
Mais la rive natale a perdu leur amour ;
Ils ne forment des vœux que pour les Antipodes ;
Ils vont de l'Orient visiter les pagodes,
Admirer les débris du culte des Païens :
On ne les voit jamais dans les temples chrétiens.
Le dieu qui les conduit et les protège encore,
Le cède aux *Manitous* que l'Algonquin adore.
Ils ont des sentiments touchants et *fraternels*
Pour la *grande famille* ou pour tous les mortels ;

Ils portent dans leur sein des nations entières,
Et n'ont pas un ami dans un monde de *frères*.
De leur hôtellerie ils lisent dans les cœurs,
Et sur les grands chemins s'égarent en penseurs.
Où sont les résultats de leurs grandes pensées,
De tant de notions à la course amassées?
Leurs journaux, il est vrai, prennent soin d'avertir
Qu'arrivés à telle heure, et prêts à repartir,
Ils sont allés plus loin pour repartir encore;
Qu'ils se sont, en tel lieu, levés avant l'aurore:
L'univers est heureux s'il n'est pas condamné
A savoir tous les jours comme ils ont déjeûné,
Et s'ils ne datent pas avec exactitude,
Leurs moindres actions à chaque longitude.
Il est vrai que parfois, pour charmer les lecteurs,
Sur leurs descriptions ils *sèment quelques fleurs;*
Ils savent embellir les lieux les plus barbares,
Et de leur rhétorique ils ne sont point avares.

La nature partout *reverdit* sous leur main,
Et, pour faire briller le galant écrivain,
Il leur importe peu, trop ardents à *décrire*,
De tromper l'univers qu'ils prétendent instruire.
Peu m'importe à mon tour : je rends grâce à leur soin,
Et de la vérité je n'ai pas grand besoin ;
Mais, si je suis jaloux parfois de la connaître,
De courir après elle ils me laissent le maître :
Je puis partir aussi pour aller recueillir
Des détails plus exacts.... et le droit de mentir....
Ah! messieurs, poursuivez vos recherches profondes,
Sachez ce qui se passe aux bornes des deux mondes ;
Faites le tour du globe, et ne vous arrêtez
Que devant les horreurs des lieux inhabités ;
Errez, s'il vous convient, avec votre génie,
Sur le vieux Groënland et la Californie,
Sur la mer Pacifique et la Terre de Feu ;
Voyez les Patagons, et dites-nous un peu

S'ils ont huit pieds de haut, et si dans leurs tanières
Vous avez remarqué les progrès des lumières ;
Tâchez de pénétrer sur le sol des Chinois,
Bravez leur défiance et leurs prudentes lois :
Ne perdez point courage, et, quoi qu'on vous destine,
Obstinez-vous à voir vos frères de la Chine....
Je ne vous suivrai point dans ces lieux écartés ;
Ma devise est : *Malheur aux hommes transplantés !*
Je m'attache au canton, je me cloue au rivage
Où mes jours commencés ont coulé sans orage.
A les fuir quelquefois si l'on peut m'obliger,
On n'obligera point mon cœur à voyager :
Il ne quittera point cette plaine féconde
Où la Loire a fixé le chemin de son onde ;
Cette terre de paix, cet asile sacré,
Qu'une noble famille a long-temps honoré.
O bocages d'Arcy ! votre ombre protectrice
Plut toujours à ma Muse ignorée et novice,

Qui seule, trop souvent s'égarant en ses vers,
Voyage dans l'Olympe et parcourt l'univers.
Aux dieux, aux demi-dieux elle fait sa visite ;
Mais le soir plus contente elle revient au gîte
Parler à l'amitié, sans art et sans *pathos*,
Des douceurs qu'elle ajoute aux douceurs du repos ;
Lui dire qu'il n'est point sous la voûte éthérée
De plus riant séjour, de plus belle contrée,
Que celle où je revois, plus heureux tous les ans,
Toujours la même amie et de nouveaux printemps.

FIN.

ERRATA.

Page 21, vers 11, On vit, *lisez* : Il fit.
22, 6, se vit proclamer, *lisez* : eut le titre de.
27, 14, prétends, *lisez* : prétend.
71, 14, en l'Arabie, *lisez* : en Arabie.

DEC 1 7 1934